BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

MÉRY

NOUVEAU THÉATRE DE SALON

LA COMÉDIE CHEZ SOI
LA PRISON DES ARTISTES — UNE ÉDUCATION
M. ROUSSEAU — LE PRIX D'HONNEUR
GLOIRE ET AMOUR
LE RÉCIT DE THÉRAMÈNE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1864

NOUVEAU
THÉATRE DE SALON

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES
DE MÉRY
NOUVELLEMENT PUBLIÉS

Format grand in-18

Les amours des bords du Rhin.	Un volume
Un crime inconnu	Un —
Monsieur Auguste — 2e *édition*.	Un —
Les mystères d'un chateau.	Un —
Les nuits espagnoles..	Un —
Poésies intimes.	Un —
Théatre de salon — 2e *édition*..	Un —
Nouveau théatre de salon.	Un —
Trafalgar.	Un —
Les uns et les autres	Un —
Ursule — 2e *édition*	Un —
La vénus d'Arles.	Un —
La vie fantastique..	Un —
Le paradis terrestre — 2e *édition*.	Un —
Marseille et les marseillais — 2e *édition*.	Un —
André Chénier.	Un —
La chasse au chastre.	Un —
Le chateau des trois tours.	Un —
Le chateau vert.	Un —
Une conspiration au Louvre.	Un —
Les damnés de l'Inde..	Un —
Une histoire de famille.	Un —
Une nuit du midi.	Un —
Les nuits anglaises.	Un —
Les nuits d'orient	Un —
Les nuits italiennes..	Un —
Les nuits parisiennes.	Un —
Salons et souterrains de Paris.	Un —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

NOUVEAU THÉATRE
DE SALON

PAR

MÉRY

LA COMÉDIE CHEZ SOI
UNE ÉDUCATION — COMÉDIENS ET DIPLOMATES
M. ROUSSEAU — GLOIRE ET AMOUR
LE RÉCIT DE THÉRAMÈNE — LA SOUBRETTE DE CLAIRON
LE PRIX DE FAMILLE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865


2 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

Le favorable accueil que le public a fait à mon *Théâtre de Salon* m'engage à publier un second volume de ces comédies clandestines, destinées aux bougies, assez répulsives au grand jour. Dans mes quartiers d'été d'Allemagne, on a souvent l'extrême obligeance d'avoir recours à moi lorsqu'il s'agit de faire une bonne œuvre en s'amusant; alors j'improvise une comédie, un théâtre et des acteurs. Ma troupe est toujours fort bien composée; il y a des noms aristocratiques de tous les pays, et des amateurs qui se font artistes, pour semer l'or dans les chaumières indigentes, ou rebâtir des villages incendiés. On fait des recettes énormes; la prin-

cesse Labanoff, la comtesse de Kalergis, madame Kahn jouent en parfaites comédiennes, et font tout réussir. Les succès d'auteur sont très-faciles avec de pareils auxiliaires, et quand ces nobles dames ont pris beaucoup de peine pour les répétitions, et autres accessoires laborieux, elles se reposent en gravissant les montagnes pour distribuer aux pauvres la recette de la comédie et du concert. Je les prie humblement de me pardonner mes indiscrétions; en leur dédiant ce livre, j'étais obligé de trahir leur incognito, et une fois en train d'écrire, je n'ai plus gardé de mesure, j'ai tout dit.

LA COMÉDIE CHEZ SOI

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée à Ems, sur le théâtre du Kursaal.

PERSONNAGES :

LA COMTESSE CLARISSE DE GUERCY
LE COMTE ARMAND DE GUERCY.
BRIGITTE, femme de chambre

La scène est à Paris, en 1858.

LA COMÉDIE CHEZ SOI

Un salon, deux bougies allumées sur la table,

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, LA COMTESSE.

Ils sont assis.

LA COMTESSE, lisant avec emphase.

« Un silence de tombe régnait dans la salle byzantine, où se passait cette scène de désolation et de mort. Le féroce madgyare tenait toujours son poignard levé sur la belle Herzogévina, et ses yeux avaient la couleur du golfe d'Anitos, lorsque la tempête... » (S'apercevant que le comte s'est endormi.) Vous dormez ?

LE COMTE, bondissant.

Non... c'est la sieste... du soir !

LA COMTESSE.

Vous dormez à huit heures !

LE COMTE, regardant sa montre.

Oui... je retarde de quatre heures !.. C'est la faute de ton roman ; il est ennuyeux comme une histoire !

LA COMTESSE.

Nous avons épuisé tous les romans qui amusent...

LE COMTE, prenant un journal.

Voyons les théâtres...

LA COMTESSE.

On joue partout la même pièce depuis deux mois...

LE COMTE, parcourant le journal.

Oui, nous connaissons tout cela.

LA COMTESSE.

On ne peut aller au théâtre que douze fois l'an.

LE COMTE.

Vraiment les soirées d'hiver sont d'une longueur inhabitable !

LA COMTESSE, avec mélancolie.

Armand, après deux ans de mariage, vous avez déjà fait connaissance avec l'ennui !

LE COMTE, s'asseyant auprès de la comtesse et lui prenant vivement la main.

Oh ! ma chère Clarisse, ton reproche n'est pas mérité ; il m'est allé au cœur comme un coup de poignard. Je t'aime comme je t'aimais le jour de nos fiançailles, et comme je t'aimerai toujours...

LA COMTESSE, avec tendresse.

Je le sais, je le sais, mon ami.

LE COMTE.

Mon Dieu ! que veux-tu?... Il faut bien faire la part de l'humaine nature. L'ennui a ses entrées dans les meilleurs ménages. L'amour le plus vif a souvent besoin de régime. Philémon et Baucis ont échangé bien des bâillements dans leurs tête-à-tête avant d'être métamorphosés en arbres. Ulysse adorait sa femme, et il l'a abandonnée vingt ans pour

faire des tours de jongleur et construire des chevaux de bois. Brutus adorait Porcia, et il la quittait toutes les nuits pour aller conspirer dans des clubs d'aristocrates. La fable et l'histoire citent une foule de ces époux qui mouraient d'amour l'un pour l'autre, et vivaient dans un divorce perpétuel en s'occupant des affaires d'autrui, si bien qu'en étudiant la vie de ces amants du mariage, je me regarde comme un époux accompli, moi qui perds la respiration lorsque ton souffle n'arrive pas jusqu'à moi.

Il embrasse la comtesse.

LA COMTESSE.

Te voilà pleinement justifié, pas un mot de plus... et maintenant, monsieur, vous allez m'obéir.

LE COMTE, se levant.

C'est mon devoir de mari.

LA COMTESSE, allant regarder par la fenêtre.

Je vais faire avancer votre coupé, parce qu'il pleut, et vous irez passer deux heures à votre club d'aristocrates, comme Brutus.

LE COMTE.

A mon club ! Oh non ! je refuse ce congé de deux heures ! A mon club ! Il faut y faire le quatrième cyprès à un tombeau de whist ; ou entendre un concert de boursiers exécutant des lamentations sur la baisse de la rente ; ou regarder deux joueurs de billard qui s'escriment stupidement pour tourmenter une boule d'ivoire avec une perche de bois ! Merci ! j'aimerais mieux embrasser le métier de Robinson. Clarisse, permets-moi de te désobéir.

LA COMTESSE.

Il est cependant affreux de penser que deux jeunes mariés qui...

LE COMTE.

S'adorent...

LA COMTESSE.

Qui s'adorent, osent s'avouer hautement que les soirées d'hiver sont bien longues. C'est l'ennui qui a fait cette découverte, ce n'est pas l'amour!

LE COMTE.

L'ennui est une maladie originelle, avec laquelle nous naissons tous, et il n'y a pas de vaccine contre celle-là!

LA COMTESSE.

Mais enfin, dis-moi, Armand... nous ne sommes pas les seuls jeunes mariés qui nous aimions...

LE COMTE, hésitant.

Eh! hum!.. probablement il y en a d'autres.

LA COMTESSE.

Et que font-ils, ces autres, dans leurs heures...

LE COMTE.

D'ennui... Tu n'oses pas prononcer ce vilain mot?

LA COMTESSE.

Oui, le soir!

LE COMTE.

Eh bien, les autres jeunes époux, lorsqu'ils ont conjugué le verbe *aimer* jusqu'à l'infinitif, trouvent un sujet de querelle, et se disputent jusqu'à minuit.

LA COMTESSE.

Et sur quoi?

LE COMTE.

Sur tout!

LA COMTESSE.

Quelle horreur ! Se disputer quand on s'adore !

LE COMTE.

Simple question de pendule... On a ensuite une autre ressource... Sais-tu à quoi servent les domestiques ?

LA COMTESSE.

A ne pas servir.

LE COMTE.

Très-bien ! Il faut donc leur trouver un emploi ; et les jeunes époux les mieux élevés ne craignent pas d'engager tous les soirs une discussion avec une femme de chambre ou un intendant. C'est un drame joué en famille. Les maîtres sont assis dans un fauteuil, les domestiques sont debout ; les maîtres ont toujours raison ; les domestiques aussi ; le silence du salon est rompu par des éclats de voix, et les heures volent jusqu'à minuit comme si elles n'avaient que cinq minutes. Tes bons amis, M. et madame de Fronzac, se sont mis à ce régime, et s'en trouvent bien : ils ont dix domestiques, une troupe complète, ce qui leur permet de varier le répertoire. Souvent même, les voisins sont invités, et ils se mêlent dans la discussion. Il y a dans ce personnel un cocher qui a servi un avocat et qui parle à l'heure comme au Palais de justice. On ne le fait jouer que le dimanche, parce que l'ennui est double ce jour-là !

LA COMTESSE, riant.

C'est comme ma femme de chambre, Brigitte, qui est folle du théâtre et qui prend toujours le diapason de l'Ambigu-Comique ou de la Gaîté pour mesurer de la mousseline ou me donner mon chapeau, mon châle ou mon manchon.

LE COMTE.

Que parles-tu de ta femme de chambre ! L'épidémie est

générale ; le drame a pénétré partout, l'accent des coulisses s'est infiltré dans tous les salons. Il y a dans presque tous les ménages des scènes domestiques terribles, dans lesquelles la femme prend la voix et les gestes d'une actrice célèbre, pendant que le mari arpente le salon comme Mélingue, en s'écriant : « Malédiction ! il faut que mon destin fatal s'accomplisse jusqu'au bout ! »

LA COMTESSE, riant.

Mais ce drame ne dure pas toujours?

LE COMTE.

On baisse le rideau à minuit, comme au théâtre. Alors, le mari adoucit tout à coup sa voix, et tend la main à sa femme, en lui disant, toujours sur le ton des coulisses : « Chère ange, pardonnons-nous nos torts ; faisons renaître l'azur après la tempête, et redisons ensemble cette parole des anciens : Les orages de la jeunesse sont les orages du printemps; une heure de pluie, un jour de soleil. »

LA COMTESSE.

Et le lendemain?

LE COMTE.

Le lendemain il pleut encore. Ces orages de printemps durent toute la vie, de huit heures à minuit !

LA COMTESSE.

Mais tu me fais trembler, Armand ; je te reconnais de belles dispositions pour jouer le printemps et la pluie. Eh bien, j'avoue que je n'aimerais pas ce jeu ; il a un côté sérieux qui me ferait trop de mal.

LE COMTE.

C'est comme la lance d'Achille ; elle blesse et elle guérit.

LA COMTESSE.

Oui, mais elle a le tort de blesser !

LE COMTE, à part.

Oh ! quelle idée lumineuse !

LA COMTESSE.

Armand, tu fais des à parté, comme dans les comédies ?

LE COMTE.

Oublie ce détail. (Brigitte entre avec une lampe qu'elle dépose sur un guéridon.) Je te laisse avec ta femme de chambre, elle peut t'amuser un quart d'heure, ne fais pas la sottise de t'ennuyer !

Il sort.

SCÈNE II

LA COMTESSE, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Madame la comtesse veut-elle bien m'accorder une permission ?

LA COMTESSE.

Laquelle ?

BRIGITTE.

Ma cousine et mon oncle viennent me chercher pour me conduire à l'Ambigu-Comique. Ils ont une loge !

LA COMTESSE.

Il est bien tard.

BRIGITTE.

Mais on joue avant la grande pièce un lever de rideau, un petit acte que nous ne voulons pas voir.

LA COMTESSE.

Vous aimez donc bien le théâtre, Brigitte?

BRIGITTE.

Oh! madame, j'en suis folle! Si j'avais eu le bonheur d'être un homme, je me serais fait Mélingue ou Laferrière!

LA COMTESSE.

Et, comme vous êtes femme de chambre, votre goût passionné pour le théâtre vous donne de fréquentes distractions dans votre service.

BRIGITTE.

Oui, madame, le lendemain d'une représentation...

LA COMTESSE.

Et le surlendemain aussi.

BRIGITTE.

Quelquefois... Ah! que voulez-vous, madame, on a un cœur là, quoique femme de chambre; et lorsqu'on vient de voir une malheureuse mère qui a perdu son fils, au premier acte, et qui le retrouve au cinquième, en tombant à genoux, et en disant à M. Laferrière : « Mon Arthur m'est rendu, je ne crains plus rien de l'injustice des hommes. Merci, mon Dieu! » Oh! madame, on ressent au cœur une impression qui ne s'efface pas avec la nuit, comme dit mon oncle; on revoit cette malheureuse mère le lendemain; on pleure de joie avec elle; on continue à détester M. Laferrière qui la regarde froidement avec un paletot boutonné sous le menton. Si je n'étais obligée de servir, je passerais ma vie sur le boulevard à voir jouer tous les drames historiques qui ont des succès de larmes; personne ne pleure comme moi, et, par malheur, ce plaisir m'est accordé bien rarement.

LA COMTESSE.

Eh bien, il vous est encore refusé aujourd'hui. Désolez-vous tout à votre aise, vous ne pleurerez pas ce soir.

BRIGITTE, très-émue.

Ah ! madame la comtesse, j'attendais mieux de votre obligeance et de votre bonté (elle pleure). Il est bien cruel, quand on fait son devoir, de ne pas trouver son quart d'heure de récréation honnête.

LA COMTESSE.

Pas de raisonnement. J'ai besoin de vous, et je ne vous paye pas généreusement pour me servir, à moi-même, de femme de chambre.

BRIGITTE.

Et que diront ma cousine et mon oncle?

LA COMTESSE.

Ce qu'ils voudront ; ils ne sont pas à mon service.

BRIGITTE.

Ma cousine a obtenu tout de suite sa permission de sa bonne maîtresse, madame la marquise de ...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Il suffit, mademoiselle... plus d'observations... Allez me préparer le thé.

Elle s'assoit et ouvre un livre.

BRIGITTE, à part et d'un ton dramatique.

Oh ! si l'heure de la vengeance vient à sonner !

Elle sort.

SCÈNE III

LA COMTESSE, seule.

Oui, Armand a raison ; je comprends que dans beaucoup de ménages ennuyés on s'amuse le soir, en querellant ses domestiques... mais ce jeu n'est pas de mon goût ; il a fallu

me faire violence pour conduire cette petite scène de comédie jusqu'aux larmes. Pauvre Brigitte! Je la dédommagerai! (On entend au dehors une voix éclatante qui annonce : Monsieur le duc d'Albonza! — tressaillant.) Une visite!.. le duc d'Albonza!..

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE COMTE.

Le comte a quitté son négligé de la première scène; il est habillé avec une suprême élégance; il a caché ses cheveux noirs sous une perruque blonde et il a des favoris et une barbe de la même nuance. La comtesse le regarde entrer avec stupéfaction et le reconnaît.

LA COMTESSE, riant.

Que signifie ce déguisement? Tu vas au bal masqué, déguisé en blond?

LE COMTE.

Bon! elle n'a pas compris! Mais à quoi sert l'intelligence?

LA COMTESSE.

Ah! j'y suis!

LE COMTE.

Enfin!

Il dépose son stick à l'angle de la console.

LA COMTESSE.

Fais lever le rideau.

LA COMTE.

Je commence... Madame la comtesse, je viens vous présenter mes hommages, à une heure indue, après le couvre-feu, mais vous excuserez l'homme le plus affairé de Paris. Je suis accablé de loisirs occupés. J'ai présidé aujourd'hui deux commissions; nous voulons introduire en France la race che-

valine siminole, pour nous affranchir du croisement anglais, et élever l'hémione à la dignité de cheval. Deux résultats superbes! mais que de travail pour les atteindre!... Et le cher comte... je ne le vois pas... il est au club?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur le duc. Mon mari passe toutes ses-soirées au club, comme tous les jeunes maris d'aujourd'hui.

LE COMTE.

Quelle habitude déplorable! Aujourd'hui, les clubs sont les hospices de nos jeunes vieillards. Les clubs ont promulgué la loi de M. Isambert, ils ont rétabli le divorce.

LA COMTESSE.

Ah! les pauvres femmes sont bien à plaindre sous le régime de cette nouvelle loi!... et vous, monsieur le duc, êtes-vous sociétaire de quelques clubs?

LE COMTE.

D'un club sérieux. Je suis président de *Locomotive-Club*. Nous nous occupons de l'amélioration des races des locomotives. Dans deux ans, il nous faudra cinq heures pour aller de Paris aux bords du Rhin.

LA COMTESSE.

C'est superbe!... Et le soir, de quoi vous occupez-vous?

LE COMTE.

Le soir, notre club est fermé! Nos jeunes maris restent auprès de leurs femmes, et les célibataires travaillent au coin de leur feu. Moi, j'emploie mes soirées à organiser des courses de locomotives, à la Marche, pour le printemps prochain.

LA COMTESSE.

Monsieur le duc n'est pas marié?

LE COMTE.

Hélas ! non !

LA COMTESSE.

Monsieur le duc a de la répugnance pour le mariage ?

LE COMTE.

Non, madame : mais deux choses m'ont toujours manqué.

LA COMTESSE.

Lesquelles ?

LE COMTE.

Le temps et la femme.

LA COMTESSE, éclatant de rire.

Le temps! cela se conçoit, vous êtes l'homme le plus occupé de Paris, avec vos améliorations de chevaux, d'hémiones et de locomotives; mais la femme, la femme! cela ne se conçoit pas. Toutes les femmes de l'univers sont à Paris.

LE COMTE.

Paris est pour moi un désert.

LA COMTESSE.

Mais quel idéal impossible avez-vous rêvé?

LE COMTE.

Mon idéal existe. . mais...

LA COMTESSE.

Ah! il y a un *mais !*

LE COMTE.

Un *mais* colossal comme les tours Notre-Dame.

LA COMTESSE.

On ne peut pas le démolir pour cause d'utilité particulière ?

LE COMTE.

Non; il est déclaré inviolable par la loi. Mon idéal est marié.

LA COMTESSE.

Ah ! je m'incline devant cette raison.

LE COMTE.

Maintenant, vous connaissez toute l'étendue de mon malheur.

LA COMTESSE.

Et vous n'entrevoyez pas dans l'avenir quelque espoir de veuvage ? Le mari de votre idéal est-il jeune?

LE COMTE.

Il a toutes les qualités d'un mari éternel; trente ans, la vigueur, la santé, l'insouciance, la richesse et la sottise. Avec cela on peut se marier en sixièmes noces, comme Henri VIII et Barbe-Bleue, après avoir enterré tous ses rivaux.

LA COMTESSE.

Quel phénomène de mari vous avez rencontré là ! et vous oubliez une chose... aime-t-il sa femme ?

LE COMTE.

Il l'aime d'un amour bourgeois, comme on aime dans une petite ville de province, un amour d'habitude, qui ne subit aucune variation, comme un thermomètre empaillé; un amour qui voit fleurir les lilas ou tomber la neige sans s'apercevoir que l'almanach a changé de saison.

LA COMTESSE.

Eh ! mon Dieu ! sa femme se contente peut-être de cet amour ?

LE COMTE.

Comme la villageoise se contente de verroteries, parce qu'elle ne connaît pas les diamants... et vous, madame, vous en contenteriez-vous, d'un pareil amour?

LA COMTESSE, *comme si elle était piquée.*

Monsieur le duc d'Albonza, croyez-vous avoir le droit de m'adresser cette question?

LE COMTE.

Oui; mais je vous reconnais aussi le droit de ne pas l'honorer d'une réponse.

LA COMTESSE.

Alors, je réponds... Eh bien, non, je ne serais point satisfaite d'un pareil amour. L'habitude est un mécanisme qui n'a pas ses rouages dans le cœur. Quand l'amour cesse d'être une passion, il devient un acte de politesse. Je préférerais un mari qui m'accablerait de sa haine; il pourrait se relever jusqu'à l'amour. Toutes les grandes passions de l'âme sont sœurs; mais l'habitude n'appartient pas à cette noble famille; c'est une vieille rentière qui a de petits revenus, et dépense toujours le lendemain ce qu'elle a dépensé la veille; je me crois trop grande dame pour vivre dans sa société.

LE COMTE, *à part, à la comtesse.*

Très-bien, Clarisse! (*Haut.*) Alors, madame, je vous plains; cette vieille rentière fait son petit ménage dans votre maison.

LA COMTESSE.

Vous connaissez donc bien mon mari?

LE COMTE.

Parbleu! c'est mon ami intime.

LA COMTESSE.

C'est juste ! vous venez d'en dire du mal.

LE COMTE.

On doit la vérité aux absents. D'ailleurs, votre mari est mon débiteur...

LA COMTESSE.

Ah !

LE COMTE.

Il me doit la vie. Comme créancier, j'ai toute sorte de droits sur lui. J'ai eu vingt fois l'occasion de faire une veuve, et je me suis abstenu. Vous voyez, madame, que je respecte l'amitié.

LA COMTESSE.

Ah ! ceci n'est pas clair !

LE COMTE.

Je vais l'éclaircir... Madame, je pouvais provoquer votre mari en duel et le tuer. Nous avons eu vingt fois des querelles politiques sur la désunion des États-Unis. Ma main gauche a vingt fois retenu ma main droite sur le chemin de sa joue. Après sa mort, je respectais pendant six mois votre deuil de veuve, et je tombais ensuite à vos pieds pour vous dire que ma vie, ma fortune, mon bonheur, mon univers, étaient sur le grain de poussière qui s'ennoblit sous vos pieds divins. Oh ! madame, vous auriez eu pitié de ma passion, de mon délire, de mon désespoir, parce que votre âme est faite de toutes les bontés de l'ange comme votre corps est fait de toutes les grâces de la femme ; vous m'auriez tendu une main amie ; nos destinées se seraient confondues, et nous aurions vécu de cette vie d'amour qui donne aux élus de la terre les extases des élus du ciel !

LA COMTESSE, avec une agitation extrême.

Monsieur le duc, je ne puis prêter plus longtemps l'oreille à des discours qui me blessent profondément dans mon honneur de femme et dans ma dignité d'épouse. C'est l'heure où les visites du soir finissent, surtout celles qui n'auraient pas dû commencer.

LE COMTE.

Madame, il m'est impossible de vous quitter sur une parole aussi cruelle. Que votre sévérité s'adoucisse devant un homme que votre beauté seule condamne au désespoir.

LA COMTESSE.

Prenez garde, monsieur le duc, si vous ne sortez pas ! votre noble blason sera flétri à jamais, vous aurez chassé une femme, c'est moi qui vais sortir.

LE COMTE.

Arrêtez, madame... encore un mot... si vous sortez, vous laissez ici un cadavre. (Tirant un poignard.) Le sang lave les flétrissures du blason.

LA COMTESSE.

Ciel!... Monsieur le duc!... par pitié!... l'amour même coupable doit des égards à la femme aimée... Vous voyez mon trouble... mon effroi... grâce pour vous-même; grâce et grâce...

LE COMTE, l'interrompant avec brusquerie.

Oh ! je connais cette chanson ! il y a des passions inexorables qu'aucun pouvoir de femme ne saurait attendrir. On n'a jamais éteint un volcan avec des larmes!... Oh ! madame, un seul mot de tendresse sorti de vos lèvres me donnera patience pour attendre la parole du cœur. (Il se met à genoux devant la comtesse.) Belle Clarisse, il y a un mot qui donne la vie aux agonisants, un mot qui vient du ciel et qui pénètre partout,

excepté dans l'enfer; laissez-le tomber sur moi, et je pars, en emportant ce mot comme un trésor.

La porte latérale de gauche s'ouvre; Brigitte paraît portant un plateau et un service de thé. Elle est confondue de surprise, et rentre aussitôt avec précaution.

LA COMTESSE.

Je n'hésite pas à prononcer un mot qui vient du ciel, s'il peut vous donner le repos, vous rendre à la raison et assurer ma tranquillité; mais je cherche en vain dans la langue ce mot merveilleux, je ne le trouve pas.

LE COMTE.

Espoir.

LA COMTESSE.

Jamais!

LE COMTE.

Jamais! C'est le mot de l'enfer! il y aura ce soir un damné de plus.

Il sort précipitamment par une porte latérale à droite.

SCÈNE V

LA COMTESSE, seule.

Oh! ce jeu est trop émouvant pour moi. Je l'ai pris au sérieux, en véritable artiste qui s'identifie avec son rôle... et lui! il joue comme un acteur de drame! aujourd'hui la comédie bourgeoise est dans tous les salons. C'est une épidémie dramatique : on fait des coulisses avec tous les vieux paravents chinois; heureusement nous n'en manquerons pas. La Chine est à nous! Mais mon mari a perfectionné le genre; il a inventé la comédie bourgeoise sans public; il a supprimé les spectateurs, les auteurs et la critique. On peut ainsi passer toutes ses soirées en variant son répertoire domestique...

Vraiment mon début m'a beaucoup agitée... on étouffe ici... allons respirer un instant au jardin.

La porte de gauche s'ouvre et Brigitte paraît. Elle regarde sortir la comtesse, entre et met son plateau sur le guéridon.

SCÈNE VI

BRIGITTE, seule.

Je croyais qu'on ne voyait ces choses-là qu'au théâtre... Maintenant, je devine pourquoi madame la comtesse ne veut pas que j'aille voir des drames! elle a peur que je m'instruise trop, et que j'ouvre l'œil sur ceux qu'elle joue ici... Oh! j'en suis encore toute bouleversée... une tasse de thé me remettra... (Elle s'assoit et se sert du thé.) La belle occasion pour me venger.

Elle boit, et, voyant entrer le comte, elle laisse tomber la tasse et se lève.

SCÈNE VII

LE COMTE, BRIGITTE.

LE COMTE, en robe de chambre.

Ne vous dérangez pas, mademoiselle!

BRIGITTE, interdite.

C'est que... monsieur le comte... je croyais être seule... et... monsieur le comte... vous ne méritez pas cela... oh! non, vous ne...

LE COMTE, riant.

Je ne mérite pas d'avoir une femme de chambre qui ne m'invite pas à prendre mon thé? C'est ce que vous voulez dire?

BRIGITTE, d'un ton bas et mystérieux.

Oh! non... c'est plus sérieux qu'une tasse de thé... Mon-

sieur le comte, vous avez été toujours pour moi un excellent maître, et ma reconnaissance m'impose un devoir rigoureux que je veux remplir.

LE COMTE.

Quel air étrange prenez-vous pour me dire cela?

BRIGITTE, imitant les poses et l'accent du théâtre.

C'est l'air de la situation, monsieur le comte. On ne prend pas un ton joyeux pour raconter une chose lamentable... Monsieur le comte, il y a dans cette maison une femme, une grande dame, qui trame le déshonneur de votre famille et de votre nom.

LE COMTE, à part.

Elle joue bien! (Haut et d'un ton furieux.) Malheureuse! c'est une infâme calomnie! je vais t'écraser sous mes pieds comme un vil serpent.

BRIGITTE.

Voyez mon calme, monsieur le comte, c'est le calme de la femme innocente qui accomplit un devoir. Si je mens, écrasez-moi, mais si je dis la vérité, écoutez-moi.

LE COMTE.

Parle!

BRIGITTE.

Tout à l'heure un jeune homme de très-bonne mine était aux genoux de la comtesse, comme un amant heureux, et votre femme paraissait l'écouter dans le ravissement de sa joie.

LE COMTE.

Aux genoux de ma femme! malédiction.

BRIGITTE, découvrant le stick laissé contre l'angle de la console.

Ah! voici un témoin à charge que la Providence m'envoie!
Elle va prendre le stick qu'elle présente au comte:

LE COMTE, *examinant le stick sur le pommeau.*

Juste ciel ! ce sont les armes du duc d'Albonza !... oui, il s'est trahi cent fois devant moi... il est amoureux de ma femme, et il savait que ce soir je serais absent ! oh ! je m'écrierai comme le More de Venise, Othello, traduit par Ducis :

Les lions du désert, dans leurs antres brûlants,
Emportent quelqufois les voyageurs tremblants.
Il vaudrait mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante,
Que de tomber vivant dans mes teribles mains.

BRIGITTE.

Mon Dieu ! comme c'est beau !

LE COMTE.

Cet homme ne verra pas le soleil demain. (*Tirant son porte-monnaie.*) Brigitte, prends ceci ; de pareils services ne sauraient trop se payer.

BRIGITTE, *refusant avec un geste solennel.*

De l'or ! de l'or, monsieur le comte, un devoir ne doit jamais être payé !

LE COMTE.

Eh bien, ton talent d'artiste mérite sa récompense. A dater de ce jour, je ne te donne plus de gages, tu recevras des appointements. Te voilà engagée dans ma troupe.

BRIGITTE.

Ah ! vous vous faites directeur de théâtre?

LE COMTE.

Oui.

BRIGITTE.

Quel bonheur !

LE COMTE, prêtant l'oreille.

J'entends le frôlement d'une crinoline criminelle ; laisse-nous.

Brigitte s'esquive lentement.

SCÈNE VIII

LE COMTE, puis LA COMTESSE.

Le comte croise les bras et prend une attitude sombre.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! quel air sinistre ! Tu ressembles à une tragédie en robe de chambre. (Elle va s'asseoir devant le guéridon.) Ah ! tu ne m'as pas attendue pour prendre le thé ?

LE COMTE, d'un ton sec.

Non !

LA COMTESSE.

Ah ! bon, notre drame continue... Quel non lugubre !

LE COMTE.

Non !... C'est la syllabe qu'un homme sensé devrait toujours avoir à la bouche.

LA COMTESSE, riant.

Même le jour de son mariage ?

LE COMTE.

Surtout ce jour-là.

LA COMTESSE.

Mais on lui fermerait la porte de l'église.

LE COMTE.

Et on ne lui ouvrirait pas celle de l'enfer.

LA COMTESSE.

C'est là que vous logez le mariage?

LE COMTE.

Oui, et je ne lui fais jamais changer de domicile.

LA COMTESSE.

Mais, mon cher mari, sur quelle herbe de célibataire avez-vous marché?

LE COMTE.

J'ai marché sur votre tapis, souillé par les génuflexions d'un homme.

LA COMTESSE, à part.

Il sait tout! ne lui apprenons rien.

LE COMTE, montrant le stick.

Madame, reconnaissez-vous ceci?

LA COMTESSE.

Non!

LE COMTE.

Votre bouche a dit: non! votre trouble a dit *oui*... Reconnaissez-vous les armes gravées sur ce pommeau?

LA COMTESSE, d'une voix émue.

Non!

LE COMTE.

Deux fois oui... Madame, vous avez introduit chez vous, en mon absence, le duc d'Albonza, et il est caché en ce moment dans le pavillon du jardin.

LA COMTESSE, se laissant tomber sur un fauteuil.

Monsieur, vous avez été dupe des apparences, je jure que..

LE COMTE, l'interrompant.

Ne jurez pas, n'ajoutez pas le blasphème au crime. Vous allez paraître devant Dieu.

LA COMTESSE, se levant furieuse.

Mais c'est affreux ! monsieur, ce que vous faites là ; vous êtes à la fois tyran, juge et bourreau ; vous accusez, vous condamnez, vous exécutez ! et nous pauvres femmes, nous n'avons pour nous défendre ni avocats, ni protecteurs. Othello trouve un mouchoir de poche et il poignarde sa femme pour ce mouchoir.

LE COMTE.

Et il se tue après.

LA COMTESSE.

Ce qui ne ressuscite pas sa femme !

LE COMTE.

Ce qui excuse le coup de poignard. J'aurai aussi la magnanimité d'Othello ; vous allez voir.

Il ouvre un tiroir à droite et prend une petite boîte.

LA COMTESSE, d'un ton lugubre.

Mon Dieu ! que va-t-il se passer d'horrible en ces lieux !

LE COMTE.

Madame, veuillez bien vous asseoir, et me servir du thé.

Il s'assoit à côté de la comtesse, ouvre la boîte et la secoue dans la théière.

LA COMTESSE.

Monsieur, vous n'êtes pas un gentilhomme français ! Les tyrans de Padoue étaient vos ancêtres.

LE COMTE, servant le thé.

Madame, l'heure des insultes est passée, l'heure de la mort demande le silence et le recueillement; suivez mon exemple. (Il boit.) Et réconciliez-vous avec Dieu.

LA COMTESSE.

Moi, jeune, riche, heureuse, enviée et innocente, moi, mourir comme une femme coupable, et laisser une tache d'infamie sur mon nom ! Oh ! je me révolte contre cet odieux code du droit conjugal ! je vais faire un appel à toutes les femmes; je serai le Spartacus de mon sexe : nous brûlerons ce code que nous n'avons pas signé ; cette charte domestique faite par vous et pour vous ; sans nous et contre nous; ce tarif conjugal dont vous êtes les unités, et dont nous sommes les zéros ; cette loi draconienne qui donne aux hommes la liberté et aux femmes la servitude... Votre horrible législation est vieille de six mille ans; il est temps qu'elle meure, elle est morte ! Que toutes les femmes se lèvent à ma voix, et demain nous conduirons les funérailles de votre loi dans la vaste tombe où sont déjà inhumées les injustices du passé conjugal !

LE COMTE.

Madame, je porte déjà la mort dans mon cœur, et rien ne coûte à qui va mourir. (Tirant un poignard.) Ne donnons pas au monde le scandale d'une exécution sanglante. Résignez-vous à mourir sans bruit, comme moi. Si vous dites un mot de plus, si votre obéissance est en retard d'une minute, ma main est prête, et ce poignard frappera.

Moment de silence. — Le comte prend une attitude menaçante. La comtesse hésite quelques instants, puis elle boit la tasse de thé.

LA COMTESSE, après avoir bu.

Malédiction sur le meurtrier !

LE COMTE.

Maintenant l'infâme complice va recevoir aussi son châti-

ment! (Il va prendre une boîte de pistolets dans un coin du salon.) Madame, quand vous entendrez sous cette fenêtre une détonation d'arme à feu, vous donnerez une larme à votre amant, le traître d'Albonza sera mort.

Le comte sort.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, véritablement émue.

Mon Dieu! je tremble!... Il me semble que tout cela est vrai. L'illusion abuse de son pouvoir... je sens courir sur mon épiderme les frissons des mauvais rêves. Oh! j'éprouve le besoin de me réveiller!

Elle sonne.

SCÈNE X

LA COMTESSE, BRIGITTE.

BRIGITTE. (Elle entre avec précipitation et se jette aux pieds de sa maîtresse.)

Madame, pardonnez-moi, j'ai tout entendu; pardonnez-moi, et vous verrez si je saurai me punir! la servante aura le courage de partager le sort de ses maîtres, et de mourir avec eux.

LA COMTESSE, à part.

Bon! voilà l'autre qui s'en mêle. (Haut.) Eh bien, oui, je vous pardonne, et laissez-moi tranquille!

BRIGITTE, toujours aux pieds de la comtesse.

Merci, généreuse maîtresse!

LA COMTESSE, avec impatience.

Oh! laissez-moi donc respirer une minute... je m'amuse trop.

BRIGITTE, se levant.

Et maintenant, madame, vous allez voir si je sais me punir. (Elle se sert le thé, prend une pose héroïque et boit. — D'un ton solennel.) C'est moi qui ai fait entrer la mort dans ce salon; eh bien, la mort sera contente de moi, je lui donne une victime de plus.

LA COMTESSE.

Très-bien, Brigitte. On voit que vous profitez des leçons de l'Ambigu-Comique.

BRIGITTE.

Je n'ai pas reçu d'autre éducation... Ah! je sens mon cœur se refroidir!... comme dit madame Laurent... c'est le premier avertissement de la mort... Madame, me permettez-vous de m'asseoir?

LA COMTESSE.

Je n'ai plus de permission à vous accorder, il n'y a dans cette maison qu'une seule maîtresse... la mort!

BRIGITTE, se laissant tomber sur un fauteuil.

Avez-vous vu mourir madame Doche, au Vaudeville?

LA COMTESSE.

Hélas! oui.

BRIGITTE.

En voilà une qui meurt bien.

LA COMTESSE.

C'est son métier.

BRIGITTE.

Je vais essayer de mourir le mieux possible... Ah ! si j'avais eu le temps d'inviter mon oncle, lui qui aime tant à voir mourir !

LA COMTESSE, s'asseyant à côté de Brigitte et lui prenant la main.

Pauvre fille ! mourir si jeune !

BRIGITTE.

Et vous donc, madame ?

LA COMTESSE.

Mais moi, j'ai mérité ma mort, j'ai manqué à mes devoirs ; que cela vous serve de leçon, Brigitte !

BRIGITTE.

Ah ! madame ! si vous aviez été assez bonne pour m'accorder ma sortie de ce soir, nous serions tous vivants demain ! Vous ne répondez pas ?... Ah ! mon Dieu ! (Prenant la main de la comtesse.) Avez-vous expiré, madame ?

LA COMTESSE.

Je me prépare, ne me dérangez pas.

Elle s'endort.

BRIGITTE, la regardant.

Ah ! elle meurt très-bien... mieux que madame Lacressonnière dans ce fameux drame qui a fait pleurer tout Paris... (Regardant la comtesse.) Pauvre femme ! et c'est moi qui ai ouvert son tombeau... (Elle pleure.) Si tu es dans le ciel, pardonne-moi.

Elle prend la main de la comtesse.

LA COMTESSE se réveille en sursaut et fait tressaillir Brigitte.

Mais voulez-vous bien me laisser tranquille dans l'autre monde !.. ne m'avez-vous pas assez tourmentée dans celui-ci ?

BRIGITTE, épouvantée, tombant sur un fauteuil.

Ah ! c'est comme dans *Catherine Howard!* La morte ne meurt pas !

LA COMTESSE.

Brigitte, tant que vous parlerez, il vous sera impossible de mourir. Reprenez vite votre première position, fermez les yeux, et prêtez-vous un peu à la circonstance... Très-bien ! vous voilà dans le bon chemin... vous n'avez pas cinq minutes à vivre. Renversez-vous sur le fauteuil ; nous allons bientôt nous revoir.

BRIGITTE, se renversant sur le dossier du fauteuil.

Oui, dans l'autre monde... Adieu, madame... le sommeil de la mort tombe lourdement sur mes paupières...

LA COMTESSE, regardant la pendule et à part.

Je crois bien... il est minuit...

BRIGITTE, les yeux fermés.

Le frisson glacé de la tombe court dans mes veines, comme dit madame Essler...

LA COMTESSE se renverse sur son fauteuil et lutte contre le sommeil.

C'est contagieux !

BRIGITTE.

Je ne croyais pas qu'il fût si facile de mourir !

Elle s'endort.

LA COMTESSE.

Et de s'endormir.

Elle s'endort. On entend un coup de feu dans le jardin. La comtesse et Brigitte se réveillent en poussant un cri et se lèvent.

BRIGITTE.

Qui réveille les morts ?

LA COMTESSE, à Brigitte.

C'est le duel... Mon Dieu !... Quel moment terrible... Ce pauvre duc d'Albonza !

SCÈNE XI

LA COMTESSE, BRIGITTE, LE COMTE.

Le comte se montre et s'arrête à la porte, où il prend une pose de statue. Il est déguisé en duc d'Albonza.

LA COMTESSE.

Ciel !

BRIGITTE, à part.

En attendant, il me semble que je ne suis pas morte !

LA COMTESSE, au comte.

Meurtrier de mon mari, que venez-vous faire chez moi ?

LE COMTE.

Je viens réclamer une récompense honnête.

LA COMTESSE, gaiement.

Elle vous est due, approchez-vous et embrassez-moi.

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu !

Le comte ôte son chapeau, sa perruque, ses favoris, sa barbe, et court embrasser la comtesse. Brigitte s'approche avec précipitation et reconnait le comte.

BRIGITTE.

Monsieur le comte !. . Ah ! je ressuscite pour devenir folle !

LE COMTE.

Non, Brigitte, vous n'êtes ni morte ni folle. Vous avez joué

la comédie avec nous et sans vous en douter, vous continuerez tous les soirs. (Tirant une bourse.) Voici vos appointements.

BRIGITTE, prenant la bourse.

Ce n'est pas la femme de chambre qu'on paye, c'est la grande artiste!

LA COMTESSE, au comte.

Mais nous varierons notre répertoire, n'est-ce pas? Mon ami, ta découverte est très-belle; tu as supprimé l'ennui du soir. Tu es un bienfaiteur de l'humanité conjugale. Je te donne un brevet d'invention. Les maris et les femmes vont enfin s'amuser jusqu'à minuit, avec des crimes vertueux, des larmes comiques, et des poignards de cartons! C'est superbe!...

LE COMTE.

Oui, chère amie! Il n'y a que des comédiens sérieux qui puissent faire le dur métier de chanter dans la même chanson cent fois de suite. (Tirant d'une poche un papier.) Voici le répertoire de la semaine :

Mardi : *La lune de miel*, comédie.
Mercredi : *La lune rousse*, drame..
Jeudi : *Les querelles du ménage*, comédie.
Vendredi : *Le mari repentant*, comédie.
Samedi : *La jalousie de l'homme*, tragédie en prose.
Dimanche : *La jalousie de la femme*, comédie.

LA COMTESSE.

Voilà toutes nos soirées prises.

LE COMTE.

Quelle heure est-il, chère amie?

LA COMTESSE.

Nous sommes à demain.

LE COMTE.

Brigitte, faites baisser le rideau.

BRIGITTE, à part.

Dans six mois je m'engage à l'Ambigu-Comique. (Haut.) Baissez le rideau !

UNE ÉDUCATION

COMÉDIE A ARIETTES

SUR DES AIRS CONNUS

Représentée au château de Fontainieu, chez M. le comte de Castellane.

PERSONNAGES :

LE BARON DESGRAFFINS, 45 ans.
M. LÉONARD, precepteur, 45 ans.
CHARLES, neveu du baron, 17 ans.
MARGUERITE, pupille de Léonard, 17 ans.
UNE NOURRICE CAUCHOISE.

La scène est aux environs de Paris, en 1772.

UNE ÉDUCATION

Une cour rustique, fermée par de hauts murs, et attenant à un parc. — A droite du spectateur, une petite porte de parc; à gauche, au premier plan, un bosquet d'arbustes, un guéridon, un siége de jardin. — Au second plan, une porte de petite maison de village. — Au dernier plan, un mur de métairie; le mur doit être décrépit, et planté de manière qu'on puisse y ouvrir une petite brèche.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONARD, assis devant un guéridon chargé de livres.

Tous les matins, quand je me regarde au miroir, pour me souhaiter le bonjour, je suis tenté de me prendre au collet et de me mettre à la porte de cette maison... J'ai là un remords qui met de l'arsenic dans le pain seigneurial que je mange!... Oh!... Léonard! Léonard! où m'a donc conduit le vil besoin de faire deux repas par jour, et de me marier en secondes noces avec ma pupille Marguerite! Oh! quand je songe à ma conduite, je rougis au fond du cœur, et je n'ose me regarder en face!... Moi! précepteur du jeune Charles, neveu du baron Desgraffins!... je suis chargé d'enseigner l'histoire, la mythologie, le latin et même le français à un élève qui ne veut rien apprendre!... Ah! si l'oncle de Charles savait que je ne sais rien du tout... Bah! il faut vivre! voilà mon excuse!... Préparons ma leçon... (ouvrant un livre) et apprenons dans ces livres ce que je dois apprendre à mon élève aujourd'hui... (Il tressaille au bruit d'une clef qui ouvre la petite porte du parc, quitte brusquement le livre et se place devant le guéridon pour

cacher sa petite bibliothèque dans un bosquet.) Ah! mon Dieu! le baron serait déjà levé!

SCÈNE II

LE BARON, LÉONARD.

LE BARON, pompeusement.

Bonjour, monsieur le puits de science.

LÉONARD, à part, avec un soupir.

Il me croit un puits!

LE BARON.

Je viens de très-bon matin vous annoncer une grande nouvelle... aujourd'hui, je fiance mon neveu Charles à mademoiselle Yolande de Frontézac. Je viendrai faire la cérémonie des fiançailles ici, mais très-secrètement, parce que toutes les nobles mères des châteaux voisins me demandent mon neveu pour leurs filles en sevrage. Le père de la petite fiancée est à la guerre d'Amérique. La mère est en province et m'a confié Yolande pour la faire nourrir dans mon château, par une nourrice Cauchoise qui nourrit admirablement bien. Il me faut comme marraine discrète quelque villageoise stupide...

LÉONARD.

C'est aisé à trouver.

LE BARON.

Parfait! Les fiançailles précoces sont un usage de famille dans notre illustre maison. J'ai été fiancé à l'âge de sept mois à mademoiselle Frédégonde de Cascatelli, qui n'était pas née: lorsqu'elle naquit, c'était un garçon, et je fus fiancé à mademoiselle Désirée des Chaudes-Terres, qui, par une imprudence de sa mère, mourut avant sa naissance. On me fiança

une troisième fois à mademoiselle Roxelane de Châteauterne, âgée de deux ans ; mais lorsqu'on me la présenta, l'avant-veille des noces, selon l'usage de notre famille, je la trouvai si inhabitablement laide, que je jurai de la rendre malheureuse toute sa vie si on me forçait à l'épouser. Ma dernière fiancée, épouvantée de mon serment, se fit religieuse, et moi je me fis garçon à perpétuité.

LÉONARD.

Vous étiez né pour être heureux.

LE BARON.

Ce mot est profond, monsieur Léonard. Vous êtes plus qu'un savant ; vous êtes un philosophe de l'école de M. de Voltaire.

LÉONARD, s'inclinant.

Monsieur le baron, je suis trop ému pour vous remercier.

LE BARON.

Voyons ; êtes-vous content de mon petit Charles ? puis-je le voir ? est-il levé ?

LÉONARD.

C'est un enfant qui promet de grandir... Il a passé la moitié de la nuit avec sa grammaire, et il se lèvera fort tard. Mes leçons lui profitent beaucoup pour le sommeil.

LE BARON.

Et le latin, marche-t-il ?

LÉONARD.

Le latin marche très-bien.

LE BARON.

Et le grec ?

LÉONARD.

Comme le latin.

LE BARON.

Parfait ! voilà deux langues qui n'ont jamais pu entrer dans ma bouche.

LÉONARD, à part.

Tant mieux !,

LE BARON.

Et l'histoire ? Mon neveu possède-t-il un peu d'histoire ?

LÉONARD.

Oh ! pas mal.

LE BARON.

Ancienne ?

LÉONARD.

Très-ancienne. L'histoire, c'est comme le vin ; plus elle est vieille, et plus les jeunes élèves la boivent avec plaisir.

LE BARON.

Parfait ! Monsieur le savant, je vous enverrai quatre bouteilles de chambertin pour récompenser cette réponse... mais n'en faites pas boire à mon neveu.

LÉONARD.

Oh ! soyez tranquille, monsieur le baron ; je boirai tout votre présent, pour vous obéir.

LE BARON.

Vous admirez sans doute M. Jean-Jacques Rousseau, de Genève ?

LÉONARD.

M. Jean-Jacques Rousseau! Parbleu! j'ai cent fois causé avec lui au café Procope, (à part) où j'étais garçon.

LE BARON.

Et sur quoi causiez-vous?

LÉONARD.

Sur tout...

LE BARON.

Un grand philosophe!

LÉONARD.

Oui, mais il se plaignait toujours d'avoir le *double-six* quand il jouait aux dominos.

LE BARON.

Faiblesse de grand homme!

LÉONARD.

C'est ce que je disais.

LE BARON.

Enseignerez-vous quelque chose de M. Rousseau à mon neveu?

LÉONARD.

Oui, monsieur le baron... quelques chapitres du *Devin du village*.

LE BARON.

Parfait!... Quant à l'éducation morale, je vous fais toujours les mêmes recommandations... On ne voit jamais de femmes ici?...

LÉONARD.

Oh! jamais! jamais, monsieur le baron, excepté...

LE BARON.

Excepté qui?

LÉONARD.

Ce n'est pas une femme, c'est une laitière... ma filleule... Elle concourt pour le prix de vertu, et elle le gagnera, parce qu'elle a beaucoup de protections.

LE BARON.

Parfait! Monsieur Léonard, avec mon neveu, votre devise doit être *justum et tenacem*... Vous comprenez très-bien?

LÉONARD.

Très-bien!

LE BARON.

Adieu, monsieur le professeur; je vais préparer les fiançailles de mon neveu... (Fausse sortie.) *Justum et*...

LÉONARD.

Et chose, c'est ma devise... (S'inclinant profondément.) Monsieur le baron, j'ai l'honneur de me mettre à vos pieds.

Le baron rentre par la petite porte du parc.

SCÈNE III

LÉONARD, seul.

Ouf!... voilà un mauvais quart-d'heure! il est passé...; vite (prenant un livre) apprenons la leçon que je dois apprendre au petit... Bon! je l'entends... je lui apprendrai celle d'hier;

tant pis! il dormait hier pendant sa leçon : je ne veux pas la perdre.

Léonard cache les livres dans un buisson.

SCÈNE IV

LÉONARD, CHARLES.

CHARLES entre en sautillant et sans voir Léonard.

Vieux air du Zéphir.

Laissons
Les leçons,
Et passons
Aux chansons;
Tout est vert
Et couvert
De couleurs
Et de fleurs;

Laissons
Les leçons,
Et chassons
Aux pinsons;
Ici près,
Dans les prés
Où tout rit
Et fleurit.

L'allée
Est voilée,
La rose
Est éclose,
Tout rit
Et fleurit.
Laissons
Les leçons,

Et passons
Aux chansons ;
Tout est vert
Et couvert
De couleurs
Et de fleurs !

Laissons
Les pensums,
Le pain sec
Et le grec,
Et goûtons,
Et chantons
La gaîté
De l'été !

LÉONARD, à part et consterné.

Oh ! quelle éducation mon élève se donne !

CHARLES.

Tiens ! c'est vous, monsieur mon cornac !

LÉONARD, à part.

Je tremble... il va me mettre aux arrêts.

CHARLES.

Savez-vous que je m'ennuie comme un éperlan sur un marronnier ! et qu'un homme âgé de seize ans et demi, comme moi, ne peut pas vivre éternellement dans cette basse-cour en tête-à-tête avec un oison !

LÉONARD.

Monseigneur le baron, votre respectacle oncle, pourrait seul répondre à monseigneur son neveu. Moi, je suis payé pour obéir... Au reste, votre éducation est sur le point d'être terminée...

CHARLES.

Je ne sais rien du tout.

LÉONARD.

Ce n'est pas ma faute.

CHARLES.

Et mon oncle n'en sait pas plus que moi, et cela ne l'a pas empêché d'être mon oncle.

LÉONARD.

Si monseigneur daignait s'abaisser à vouloir bien apprendre quelque chose ce matin... un peu de mythologie et d'histoire romaine?

CHARLES.

Voyons, dépêchez-vous. (Tirant sa montre.) Je vous accorde dix minutes pour m'apprendre la mythologie et l'histoire. Il faut que je donne à manger à mes lapins, que je mette mes poissons rouges dans un autre bocal, et que je dresse un piége sur ma petite fenêtre pour prendre des hirondelles; vous voyez que je suis accablé d'occupations.

LÉONARD.

Oui... c'est ce que je dis à monseigneur votre oncle... le travail est pour M. Charles une véritable récréation.

CHARLES.

Allons, dépêchez-vous, il faut que j'aille travailler.

LÉONARD, cherchant dans sa mémoire; avec le ton du professeur.

« A Thèbes... » Monseigneur veut-il bien s'asseoir pendant la leçon?

CHARLES.

J'aime mieux me promener : asseyez-vous pour moi,

LÉONARD. (Il s'asseoit.) Sur le ton grave.

« A Thèbes... deux amants s'adoraient ; le jeune homme « s'appelait Pyrame, la jeune fille... Thisbé... » (A part.) J'ai failli oublier ce nom... Heureusement, ma femme avait une petite chienne qui... (Haut.) Mais, monseigneur, vous vous promenez trop loin, vous ne m'entendez pas.

CHARLES.

Allez toujours ; faites comme si je vous entendais.

LÉONARD.

« Un vieux mur séparait les deux amants ; Pyrame en arracha quelques pierres, et, au moyen de cette ruse de maçonnerie, il trompa ses parents et engagea de longues conversations avec Thisbé... »

CHARLES, qui a écouté avec attention.

Cela suffit... j'en sais suffisamment pour mon instruction.

LÉONARD.

Monseigneur, vous êtes étonnant !... Me permettrez-vous, selon les intentions de votre oncle, de vous enseigner quelque chose du grand philosophe, Jean-Jacques Rousseau ?

CHARLES.

Les philosophes m'ennuient, surtout les grands.

LÉONARD.

Mais celui-là est très-amusant, monseigneur.

CHARLES.

Allons, dépêchez-vous.

LÉONARD.

C'est une philosophie prise dans le *Devin du village*. (Il chante) :

Quand on sait aimer et plaire...

CHARLES, joyeux.

Tiens! c'est une chanson !

LÉONARD.

Mais M. Rousseau, de Genève, n'a fait que des chansons...

CHARLES.

Quel philosophe amusant!

LÉONARD.

Et comme il joue au domino!... Ceci est une leçon de chant; je la tiens de la bouche de M. d'Alembert, qui la chante au café Procope, à M. Gresset.

Quand on sait aimer et plaire
A-t-on besoin d'autre bien?
Rends-moi ton cœur, ma bergère,
Colin t'a rendu le sien.
Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes seules grandeurs;
Ma parure est ma Colette,
Mes trésors sont ses faveurs.

CHARLES.

C'est charmant! je l'ai apprise par cœur.

LÉONARD, à part.

Voilà la première fois que je lui apprends quelque chose!

CHARLES. Il chante.

Quand on sait aimer, etc.

Une bergère est une bien jolie chose, n'est-ce pas?

LÉONARD.

Tous les grands hommes du café Procope n'ont aimé que des bergères depuis le roi jusqu'au dernier berger de ce vil-

lage, toute la France perd la tête pour des bergères. J'ai connu au café Procope un officier, M. de Boufflers, sous lequel j'ai servi, qui chantait les bergeries, les agneaux, les chaumières, et habitait un château. J'ai connu aussi, dans le même établissement, un jeune homme, neveu de M. de Voltaire, M. de Florian, qui a aimé deux laitières du coin, Estelle et Galathée. Il s'en allait partout en disant :

Si je dis qu'elle est la plus belle
Des bergères de ce hameau,
Je n'aurai rien dit de nouveau;
Ce n'est un secret que pour elle.

CHARLES.

Oh ! que c'est joli!... je le retiendrai... A propos!... cela me rappelle une autre bergère que me chantait ma nourrice :

Que ne suis-je la fougère
Où, dès l'aube d'un beau jour,
Vient reposer ma bergère,
Sous les ailes de l'amour !
Que ne suis-je la prairie
Où, dans le calme du soir,
Ma maîtresse tant chérie,
Ma bergère vient s'assoir !

LÉONARD.

Je vous le dis, monseigneur, comme le dit tout le café Procope, une femme qui n'est pas bergère n'est pas une femme : c'est une robe.

CHARLES.

Ah ! quelle bonne leçon vous m'avez donnée aujourd'hui !

LÉONARD, *ému.*

Cette reconnaissance me touche... mon devoir est de vous

apprendre tout ce que je sais... (A part.) Ce ne sera pas long.

CHARLES.

Mon maître, je suis si content de vous, que je vous permets d'aller vous promener.

LÉONARD.

Merci, généreux élève.

CHARLES.

Je vous donne un congé.

LÉONARD.

Long?

CHARLES.

Toute votre vie, si cela vous plaît; j'ai fini mon éducation.

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien...

Allons, que faites-vous ici? j'ai besoin d'être seul.

LÉONARD, à part.

Et moi aussi. (Haut.) Monseigneur, quand voulez-vous recevoir votre seconde leçon?

CHARLES.

Jamais.

LÉONARD.

Votre oncle me rend responsable, monseigneur élève. Ma place me donne douze cents livres...

CHARLES.

Eh bien, j'aime les bonnes raisons; vous me trouverez au retour de votre promenade... Cet excellent Léonard! quelle diable d'idée avez-vous eue de vous faire précepteur?

LÉONARD.

Cela ne m'arrivera plus, je vous en réponds.

Il sort.

SCÈNE V

CHARLES, seul.

O grand Jean-Jacques Rousseau ! toi que j'ai vu déjeuner au château de mon oncle ! toi qui as fait un livre pour bien élever les enfants, tu dois t'y connaître en bonne éducation ! Je sais aimer, je sais plaire, je n'ai plus besoin de rien. C'est toi qui l'as dit ! tu ne peux pas te tromper ! Allons, Pyrame ! à ton devoir ! (Il s'approche du mur de la ferme et appelle Marguerite.) Marguerite ! Marguerite ! Thisbé !... Elle ne m'entend pas !... Une idée !... Oh ! que la mythologie est une belle science ! Un jeune homme sans éducation serait fort embarrassé à ma place... Imitons Pyrame ; démolissons ce vieux mur qui me cache ma Thisbé.

Il arrache les pierres.

Air : *Travaillons.*

Arrachons,
Détachons,
En un moment,
Pierre et ciment.
Renversons,
Dispersons
Ce mur
Déjà bien mûr.
Arrachons,
Détachons
En un moment,
Pierre et ciment.
Jusqu'au bout,
Cassons tout.

J'ai fait mon devoir !... (Marguerite paraît sur la brèche; Charles l'entraîne à lui.) C'est moi, belle Marguerite ! ma bergère !

SCÈNE VI

CHALES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu ! vous avez démoli ma maison !

CHARLES.

Je la ferai raccommoder. Et d'ailleurs, cette vieille maison dépend du château ; elle m'appartient. Je suis riche, unique héritier de mon père. J'ai cent mille écus de rente !

MARGUERITE.

C'est bon à partager.

CHARLES.

En veux-tu la moitié ?

MARGUERITE.

Dame ? ce n'est pas de refus. M. Léonard sera content de cette dot. Il ne m'épouse pas parce que je n'ai rien. Quand j'aurai la moitié de votre fortune, il m'épousera ; et nous irons à Paris, nous promener en carrosse avec des robes à grands ramages, et des paniers Pompadour, et...

CHARLES.

Mais tu es une fausse bergère, une bergère de tapisserie ! Où diable as-tu appris tout cela ?

MARGUERITE.

En concourant au prix de vertu, au café Procope, où je servais le chocolat aux philosophes, qui me faisaient asseoir

sur leurs genoux et m'offraient des grains de sucre ou des quatrains ; mais j'aimais mieux le sucre.

CHARLES.

Alors tu as reçu une éducation de ville?

MARGUERITE.

Une éducation de faubourg Saint-Germain. J'ai passé mon enfance sur les genoux de M. Rousseau, de M. d'Alembert, de M. Diderot, de toute l'encyclopédie. C'est moi qui ai fait l'éducation de M. Léonard, mon tuteur. Je sais, à mon âge, tout ce qu'une jeune fille doit savoir.

CHARLES.

Savez-vous que je vous aime?

MARGUERITE.

Oui.

CHARLES.

Savez-vous que je veux vous embrasser pour la première fois?

MARGUERITE.

Oui; et je sais aussi qu'une jeune fille qui accorde la moindre chose est perdue. C'est ce que m'a appris M. de Florian :

Un jour, dans le café Procope,
Florian, auteur qui me plaît,
Et fait des fables comme Ésope,
Me dit, dans un charmant couplet :
Si le cœur bat, la vertu glisse;
Tout péril nous séduit d'abord;
Quand on met un pied sur le bord,
On est au fond du précipice

CHARLES.

Ah ! voilà ce que dit M de Florian ! Eh bien, cela m'est égal ! je veux me précipiter, moi !

MARGUERITE.

Mais vous êtes un enfant ! attendez donc d'être un homme pour faire des bêtises.

CHARLES.

Moi, un enfant ! Jamais un homme ne reçut une pareille insulte. Mais je te pardonne, Marguerite, tu es une femme, et mon maître d'escrime me pardonnera mon pardon.

Air très-connu.

Je suis un homme,
Et voici comme
Je puis prouver que j'ai plus de vingt ans ;
Parmi les roses,
Quand tu te poses,
A ta fenêtre, où, le soir, je t'attends,
Je sens la flamme
Que donne à l'âme
Ton doux regard, dans un jour de printemps ;
Puis je soupire,
Car je désire
Ce que l'amour fait aimer en tout temps.

Quand tu parais, autour de moi tout brille ;
Quand je te perds, il fait sombre à midi.
Je sens qu'alors, devant la jeune fille,
L'enfant d'hier dans une heure a grandi.

En ton absence,
En ta présence,
Je suis ému par des troubles charmants ;
Et je soupçonne
Que l'amour donne
Dix ans de plus à l'âge des amants.

MARGUERITE.

Mais, monseigneur, y songez-vous? je ne suis rien; regarmoi avec mes pauvres habits de...

CHARLES.

Tu es une bergère; tu es la femme à la mode, la femme de toutes les chansons, de tous les vers, de tous les amours.

MARGUERITE.

Ce sont les bergères qui ont fait courir ce bruit.

CHARLES.

Pas du tout, ce sont les rois. Je connais l'histoire. Quand j'étais tout petit, mon père m'a conduit à la cour, et j'ai vu Trianon et Versailles tout tapissés de bergères et de moutons. La bergerie est une passion fort naturelle. Rois, nobles, vilains ou philosophes, nous avons tous été nourris avec du lait, au berceau, et le goût nous en reste aux lèvres toute la vie. Voilà, pourquoi, aujourd'hui, tout le royaume de France se fait berger.

MARGUERITE.

Monseigneur, vous êtes jeune, mais vous êtes déjà fin comme un petit renard. Vous voulez m'enjoler. Eh bien, je suis votre humble servante, cherchez ailleurs.

Fausse sortie.

CHARLES, *courant à elle et essayant de l'embrasser.*

Ma petite vassale, je connais mes droits de seigneur.

MARGUERITE, *résistant.*

Finissez, monsieur...

CHARLES.

Eh bien, laisse-moi commencer?

MARGUERITE.

Non.

CHARLES.

Mais je te dis que je t'aime ; tu es la première femme qu'on m'a permis de voir.

MARGUERITE.

Comme c'est galant, ce que vous me dites là ?

CHARLES, courant à elle.

Oh ! tu ne sortiras pas !

MARGUERITE, se débattant.

Je vais crier au secours !

La petite porte du parc s'ouvre et le baron paraît Fau se sortie.

SCÈNE VII

LE BARON, MARGUERITE, CHARLES.

LE BARON, à Marguerite qui s'en va.

Restez, petite, restez... Je vous dis de ne pas sortir, entendez-vous ?... Mon neveu, ne soyez pas si timide, et venez embrasser votre oncle. (Montrant Marguerite.) C'est celle-là que tu as choisie ? hein ?

CHARLES, les yeux baissés, d'une voix émue.

Oui, mon oncle.

LE BARON.

Est-elle suffisamment stupide?

CHARLES.

Elle concourt pour le prix de vertu.

LE BARON

C'est ce qu'il te faut.

CHARLES.

Que vous êtes bon, mon cher oncle!

LE BARON, avec mystère.

La cérémonie va commencer... Toutes les portes sont-elles bien fermées?

CHARLES.

Comme toujours; on ne les ouvre jamais.

LE BARON.

Parfait!... Et le savant M. Léonard, pourquoi n'est-il pas ici?

CHARLES, appelant.

Monsieur Léonard? monsieur Léonard?... (Au baron.) Il va venir, c'est l'heure de ma seconde leçon.

LE BARON.

Et toujours quatre leçons par jour?

CHARLES.

Quatre au moins.

LE BARON.

A-t-il touché un mot de M. Rousseau, de Genève, ce matin?

CHARLES.

Toute la leçon a roulé sur lui.

LE BARON.

Parfait!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, à part, en entrant.

Marguerite, ici! Je suis perdu!

LE BARON.

Approchez, flambeau de la science.

Air connu.

Pour célébrer ces fiançailles,
Vous êtes trois, ni plus, ni moins,
Et mes aïeux, morts à Versailles,
Seront ici nos seuls témoins.
Je crains les bouches mal fermées
Et je n'emmène sur mes pas
Que six ombres bien embaumées,
Seuls témoins qui ne parlent pas.

(A voix basse.) Je vous quitte un instant, et je rentre pour tout terminer...

Il ouvre la petite porte du parc, et sort.

SCÈNE IX

MARGUERITE, LÉONARD, CHARLES.

LÉONARD, à Marguerite.

Allons, sauve-toi, petite niaise.

CHARLES, la retenant.

Pas du tout! Vous n'avez donc pas compris? On va nous fiancer.

LÉONARD.

Bah !

CHARLES.

O bonheur ! on me fiance aujourd'hui, et je me marie après-demain ! (Il embrasse Marguerite.) Dieu ! que c'est doux, une femme ! une bergère !

LÉONARD.

Holà ! monseigneur ! respectez le bien d'autrui.

CHARLES.

Mon éducation est finie ! je suis un homme.

LÉONARD.

Et toi, grande niaise, tu ne te défends pas ?

MARGUERITE.

Monseigneur le baron m'a défendu de me défendre.

LÉONARD.

Comme un plomb, je tombe des nues !

CHARLES.

Oh ! je ne vous ramasse pas.

La petite porte du parc s'ouvre. — Le baron entre mystérieusement ; il est suivi d'une Cauchoise qui porte un petit enfant enveloppé de mousseline.

SCÈNE XI

Les Mêmes, LE BARON, LA CAUCHOISE.

LÉONARD, à part.

Ah ! le voilà découvert, ce secret horrible ! comme dit M. Ducis... il y a un enfant sous cloche !

LE BARON, à Marguerite.

Mademoiselle, prenez dans vos bras la haute et puissante demoiselle Yolande de Frontezac... Prenez donc, vous dis-je! et ne la laissez pas tomber. A cet âge, on se casse comme du verre.

CHARLES.

Que diable signifie tout ceci?

LÉONARD, à part.

Je continue à tomber de la lune.

LE BARON, d'un ton solennel.

Chevalier Charles Desgraffins, je vous fiance à mademoiselle Yolande de Frontezac, âgée de neuf mois six jours (tirant sa montre) et vingt-cinq minutes. Vous l'épouserez, en légigimes noces, le 8 juillet 1786, lorsqu'elle aura atteint quatorze ans révolus... Vous allez lui jurer serment de fidélité...

CHARLES.

A cette mioche?

LE BARON.

C'est votre femme; habituez-vous à parler d'elle avec respect... Levez la main et jurez.

CHARLES, levant la main; haut.

Je jure... (bas) que je ne comprends rien à tout cela.

LE BARON, à Marguerite.

Vous, mademoiselle Marguerite, comme marraine babillarde... je me sers du mot consacré; vous jurez serment de fidélité au chevalier Charles Desgraffins.

MARGUERITE, à part.

Volontiers... (Haut.) Je jure d'être fidèle au chevalier Charles.

LE BARON.

Parfait!... Maintenant, mon neveu, donnez à mademoiselle Yolande le baiser des fiançailles... (Se retournant vers Léonard.) Que pensez-vous de cette céremonie?

LÉONARD.

Elle est magnifique!

Pendant ces derniers mots, Charles embrasse trois fois Marguerite.

LE BARON.

Ce mariage assure dans ma noble maison l'héritage des Frontezac, et met en mes mains l'usufruit des biens patrimoniaux pendant quatorze ans. Est-ce adroit, cela?

LÉONARD.

Monseigneur, permettez-moi de vous admirer.

LE BARON, se posant.

Dépêchez-vous; il faut que je rentre.

LÉONARD.

C'est fait.

LE BARON.

Charles, avez-vous donné le baiser des fiançailles?... La marraine babillarde est tenue de rendre le baiser au fiancé... (A part.) Allons, Charles, fais un effort; résigne-toi à te laisser embrasser par une villageoise stupide. La céremonie l'exige.

CHARLES.

Je me résigne.

Marguerite embrasse Charles.

LE BARON.

Charles, employez ces quatorze ans à apprendre vos devoirs de mari et de père.

CHARLES.

Je vais commencer ce soir.

Le baron fait un signe à la Cauchoise, qui reprend l'enfant.

LE BARON. Il sort d'un pas solennel, en chantant.

Air du Menuet d'Exaudet.

Fiançons
Les garçons
Et les filles;
Au berceau, marions-les,
Qu'ils soient beaux ou qu'ils soient laids,
Dans les nobles familles.

Chantez avec moi cet antique refrain des fiançailles.

On chante en chœur, en accompagnant le baron.

LÉONARD, prenant Marguerite par le bras et l'entraînant.

Petite sotte, rentrez maintenant.

SCÈNE X

CHARLES, seul.

Oui, compte là-dessus, cher oncle! je vais attendre quatorze ans pour prendre femme! Pas quatorze jours! quatorze heures, quatorze minutes! J'ai mordu au fruit, tant pis!... Entrons dans ce bosquet pour être seul et réfléchir... (Il s'assied et heurte ses pieds contre des livres.) Une bibliothèque cachée!... que signifie?... (Il prend un livre et l'ouvre à l'indication d'un long signet blanc.) C'est l'écriture de Léonard... (Il lit.) *Leçon d'histoire de jeudi* 22... Aujourd'hui... bon! en voilà un de fort! il apprend ma leçon pour me l'apprendre!... Voyons, que devait-il me seriner aujourd'hui... 22... (Il lit.) « Ce grand roi Romulus montra de grandes vertus... » Ah!

voyons les grandes vertus qu'il montra... (Il lit.) « N'ayant pas de femmes dans sa ville de Rome... » comme moi dans cette basse-cour... (il lit) « il invita les femmes voisines à des jeux, et les enleva... » Quel grand roi!... Voilà encore une leçon qui me servira!... Avec la mythologie, la philosophie et l'histoire, on apprend toujours ce qu'il faut faire, quand on est dans l'embarras... (Il met le livre dans sa poche et appelle) : Monsieur Léonard? monsieur Léonard?

SCÈNE XII

LÉONARD, CHARLES.

LÉONARD.

Me voici! me voici! monseigneur... je vais vous donner votre leçon d'histoire...

CHARLES.

C'est donné... Monsieur Léonard, quel jeu avez-vous dans votre maison?

LÉONARD.

Je n'ai que le jeu de l'oie.

CHARLES.

Mademoiselle Marguerite aime-t-elle ce jeu?

LÉONARD.

Oui, monseigneur; elle le joue même très-bien.

CHARLES.

Allez lui dire que je l'invite à ce jeu...

LÉONARD.

Mais...

CHARLES, tirant le livre de sa poche.

Vous connaissez ce livre?

LÉONARD, épouvanté.

Un livre égaré...

CHARLES.

Voilà mon professeur, et je mets mon professeur dans ma poche... mon oncle ne le verra pas... Allez dire à ma voisine, à ma Sabine que je l'invite à un jeu... Et vite! les quatorze minutes vont finir...

Léonard se résigne en voyant reparaître le livre, et rentre.

SCÈNE XII

CHARLES, seul.

On ne dira pas que je choisis mal mes modèles. Pyrame et Thisbé, — Florian, — Jean-Jacques Rousseau, et Romulus... Mon éducation est complète.

SCÈNE XIII

MARGUERITE LÉONARD, CHARLES.

LÉONARD. Il tient un jeu de l'oie.

Oui, Marguerite, mon noble élève te fait l'honneur de t'inviter à une partie d'oie.

MARGUERITE.

Merci, monseigneur; j'aime mieux çà que de jouer avec les canards dans ma basse-cour.

CHARLES.

Je vais m'amuser comme un roi... Monsieur Léonard, préparez le jeu, là sur cette table...

LÉONARD.

Vous savez, monseigneur, que ce jeu est renouvelé des Grecs?

CHARLES.

Et moi, je vais le renouveler des Romains... Attention! (Léonard s'asseoit du côté du bosquet et déploie le jeu.) Tenez, monsieur Léonard, voilà la leçon que vous deviez m'apprendre ce matin. (Il ouvre le livre et le remet à Léonard, qui reste consterné et lit; à Marguerite.) Viens, ma fiancée; viens, ma bergère; viens, ma Thisbé; tu m'as juré d'être fidèle, je t'enlève, selon les principes de l'éducation romaine

MARGUERITE, se jetant aux genoux de Charles.

Grâce, monseigneur! ne m'enlevez pas! La force vous manquerait.

CHARLES, se mettant à genoux devant Marguerite.

Eh bien, suis-moi. Ce sera plus aisé; Marguerite, je t'en conjure, je...

La porte du parc s'ouvre. — Le baron paraît, et reste immobile et les bras levés.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE BARON.

CHARLES, se levant.

Eh bien, mon oncle, vous arrivez à propos.

LE BARON.

Comment! monsieur mon neveu, cinq minutes après vos fiançailles, vous prenez une position suspecte devant une femme! Et que dirait mademoiselle Yolande, votre noble

fiancée, si elle vous voyait aux pieds d'une rivale de basse-cour?

CHARLES.

Ma fiancée déjeune de sa nourrice en ce moment.

LE BARON.

Mon neveu! parlez avec plus de respect de la dernière rejetonne de la maison de Frontezac!

CHARLES.

Mon oncle, je connais, quoique très-jeune, nos affaires de famille, et si vous me contrariez dans mes amours, je vais en Amérique avec M. de la Fayette, je me fais tuer, et je vous deshérite dans mon testament.

LE BARON, à part.

Il le ferait comme il le dit, ce petit démon! (Haut.) N'importe! vous ferez ce que vous voudrez, mais je défendrai, moi, jusqu'au bout, l'honneur de notre illustre maison. Vous rentrerez au château, à l'instant même, et vous ne parlerez plus qu'à des bergères peintes, à des villageoises de porcelaine, à des paysanes de carton.

LÉONARD, à part.

Je respire

CH.RLES.

J'irai en Amérique, pays d'égalité.

LE BARON.

Seul?...

CHARLES.

Avec Marguerite... Lisez l'histoire romaine, mon oncle. Vous verrez que Romulus...

LE BARON l'interrompant.

Romulus obéissait à son oncle.

CHARLES.

Les oncles n'étaient pas inventés, de son temps. Il n'y avait que des neveux; et ils enlevaient des bergères pour les épouser.

LÉONARD, à part, avec un gémissement.

Il y tient! je suis perdu! je suis mort! Adieu, ma belle Marguerite!

CHARLES, se retournant.

Monsieur Léonard! Ah! mon Dieu! il se trouve mal.

MARGUERITE.

Ce pauvre homme! il m'aime trop!

LE BARON, à Charles.

Vous désespérez un tuteur qui est une des lumières de la science.

LÉONARD, présentant un livre au baron, et d'une voix éteinte.

Je n'ai pas... la force... de donner à M. Charles... ma... dernière leçon d'histoire romaine... La voilà, monsieur le baron... lisez-là.

LE BARON, lisant.

« Une femme était au pouvoir du grand Scipion... et cet illustre général la rendit à son mari, avec une générosité qui a été célébrée par les poëtes, les peintres et les historiens. Ce trait de noblesse passera jusqu'à la dernière des postérités... » O Scipion! j'achèterai la gravure qui a immortalisé ta sublime vertu. Dieu! que cela est beau! A sa place, j'en aurais fait autant. Il est si doux de rester garçon!

CHARLES.

J'ai une idée...

LE BARON.

Voyons l'idée?

CHARLES.

Si je commençais ma vie par une action sublime ?

LE BARON.

Je la fais graver à mes frais par Lejay, place Dauphine, qui a gravé Scipion.

CHARLES.

Mademoiselle Marguerite, approchez... Monsieur Léonard levez-vous... Soyez unis... il y a deux Scipions... Je me marierai dans quatorze ans.

LE BARON.

C'est superbe !... Embrasse-moi, Charles... et vous tombez aux genoux de Scipion II, pour faire tableau.

CHARLES.

L'histoire a corrigé l'histoire... Monsieur Léonard, vous avez très-bien fini mon éducation. Je vous donne une pension de trois cents pistoles, mais je ferai élever vos enfants par le précepteur des miens.

LÉONARD.

Mille grâces, chevalier Scipion l'Africain.

LE BARON, *à Marguerite.*

Jurez d'être fidèle à ce soleil d'instruction, votre mari.

MARGUERITE.

C'est le second serment d'aujourd'hui ?

LE BARON.

C'est égal, mademoiselle ; habituez-vous de bonne heure à prêter des serments de fidélité.

M. ROUSSEAU

COMÉDIE EN UN ACTE.

Jouée dans le salon de la princesse Czertwertynska, à Bade.

PERSONNAGES.

LE COMTE HENRI DE NOYON.

LA COMTESSE LOUISE, sa femme.

AGATHE, caméristе.

M. ROUSSEAU, vagabond, pris pour J.-J. Rousseau.

La scène est à Franconville, près Montmorency, en 1778.

La femme qui a lu ce livre est perdue.

J.-J. ROUSSEAU, préface de *la Nouvelle Héloïse.*

M. ROUSSEAU

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, AGATHE.

LOUISE.

Agathe, as-tu replacé les livres sur le bureau de mon mari?

AGATHE.

Oui, madame la comtesse.

LOUISE.

Et tu les as lus?

AGATHE.

Comment aurais-je pu résister à la tentation!

LOUISE.

Mais l'auteur, M. Rousseau, dans sa préface, défend aux femmes de lire cet ouvrage.

AGATHE.

Voilà pourquoi je l'ai lu. Si M. Rousseau ne veut pas qu'on lise ses livres, il ne doit pas les imprimer.

LOUISE, à part.

Ah! ce maudit ouvrage fera mon malheur!... Agathe, tu prends dans la maison des libertés qui sont peu de mon goût!

AGATHE.

Pardonnez-moi, madame, ce sont des habitudes de couvent; je me corrigerai. Nous avons été élevées ensemble au couvent des Ursulines de Vaugirard. Vous étiez simple pensionnaire. J'avais un grade de plus, j'étais sœur novice et je pouvais devenir abbesse avec des protections. Et voilà qu'un beau jour il plaît à Monsieur de Paris de fermer le couvent et de faire semer du sel dans le jardin. Me voilà ruinée! je tombe sur le pavé de Vaugirard. Votre belle main daigne me ramasser, et vous me nommez votre dame de compagnie. Cette haute dignité ne peut me faire oublier, après dix mois, mon ambition d'abbesse, et si ma parole est quelquefois un peu légère, c'est que je me crois encore votre supérieure en herbe, dans notre couvent.

LOUISE.

Ah! ce maudit couvent! Quels souvenirs il m'a laissés!

AGATHE.

Des souvenirs charmants!

LOUISE.

Affreux! Une supérieure triste comme un saule pleureur, vieille comme le pont Neuf, et qui nous défendait de parler même au parloir, où on ne recevait que les femmes.

AGATHE.

Aussi les cousins, les parents, les fiancés des jeunes pensionnaires se sont bien vengés.

LOUISE.

Oui! Une vengeance qui a fait tomber sur nous, pauvres innocentes, toutes les histoires calomnieuses inventées par le faubourg Saint-Germain, à tel point qu'il ne nous est pas permis de dire que nous étions du couvent des Ursulines. Une

femme est bien malheureuse d'avoir quelque chose à cacher quand elle est sans reproche.

AGATHE.

Ah! Voilà une nuance de délicatesse qui vous honore, mais que je ne comprends pas.

LOUISE.

Parce que tu ne connais pas mon mari.

AGATHE.

Après dix mois de mariage, vous le connaissez déjà, vous?

LOUISE.

D'abord, je sais qu'il m'aime...

AGATHE.

Ah!

LOUISE.

Cela paraît te surprendre?

AGATHE.

Moi!... Oh! non: J'ai dit Ah! parce qu'il faut toujours dire quelque chose dans une conversation à deux.

LOUISE.

Oui... il m'aime... comme je veux être aimée... Malheureusement...

AGATHE.

Ah! Il y a un malheureusement!

LOUISE.

Il est jaloux.

AGATHE, émue.

Déjà!

LOUISE.

Depuis dix mois.

AGATHE.

Depuis le jour des noces?

LOUISE.

Avant.

AGATHE.

Mais vous n'aviez pas de cousin?

LOUISE.

Mon mari est dévoré de la pire des jalousies, la jalousie du passé!

AGATHE.

Il aime le luxe en toute chose, je le reconnais bien là.

LOUISE.

Et s'il entendait parler du couvent des Ursulines...

AGATHE.

Eh bien, c'est la plus innocente histoire du monde. Tous ces jeunes gens, frères, cousins ou fiancés, ont voulu se venger de la supérieure, et de son parloir muet...

LOUISE.

Destiné à des femmes...

AGATHE.

Et ils ont pris d'assaut le jardin, à neuf heures du soir, pour donner un bal et un souper, comme faisaient leurs pères, sous la Régence...

LOUISE.

Et les colombes effrayées se sont envolées vers le colombier...

AGATHE.

Comme ne faisaient pas leurs mères...

LOUISE.

Il n'est resté au jardin que les vautours...

AGATHE.

Qui ont bu du champagne, comme des mousquetaires... Je n'ai qu'une chose à me reprocher...

LOUISE.

Moi aussi.

AGATHE.

Un rien...

LOUISE.

Moins que cela.

AGATHE.

Après cette orgie de vautours garçons, la curiosité d'Ève m'a poussée vers une banquette du jardin, où j'ai vu un bon bourgeois ivre qui dormait, et qui s'est tout à coup réveillé en sursaut parce qu'une forte pluie est venue mettre de l'eau dans son vin.

LOUISE.

Moi, j'ai entr'ouvert la lucarne d'une salle basse, et comme je penchais mon oreille pour écouter, une bouche invisible a effleuré ma joue...

AGATHE.

Un bec de vautour.

LOUISE.

Et j'ai refermé la lucarne...

AGATHE.

Sans demander *bis*.

LOUISE.

Tu connaissais l'histoire...

AGATHE.

Ah! voilà deux beaux crimes, en vérité! Si le siècle de Louis XV n'avait que cela sur la conscience, il irait droit en paradis.

LOUISE.

Ah! Si tu connaissais mon mari! et si tu savais qu'il a des doutes déjà... et que ce maudit livre, *la Nouvelle Héloïse*, va réveiller des soupçons...

AGATHE.

Comment!... M. Rousseau, qui loge là-haut, perché à Montmorency, a mis l'histoire du couvent des Ursulines dans son roman qu'il défend de lire au lecteur?

LOUISE.

Il me semble qu'il y a une allusion.

AGATHE.

Ah! J'ai sauté la page probablement. On lit si mal un livre défendu; c'est une pomme volée chez le voisin, on en laisse là moitié.

LOUISE.

Chut! mon mari.

SCÈNE II

LOUISE, AGATHE, LE COMTE HENRI.

LE COMTE.

Bonjour, ma toute belle. (Il embrasse Louise.) J'avais hâte de rentrer dans mon ermitage de Franconville. Mon Dieu! que Paris est loin!

LOUISE.

As-tu fait un bon voyage?

LE COMTE.

De Paris à Saint-Gratien le voyage n'a pas été mauvais. Les chanoines de Saint-Denis entretiennent assez bien la route, avec notre argent; mais après Saint-Gratien il n'y a plus de chanoines, et mon carrosse a versé trois fois dans les ornières... Oh! ne t'effraie pas, cher ange! je n'ai pas une égratignure. En voyage il faut toujours verser au moins une fois.

LOUISE.

Maintenant, tu n'as plus d'affaires à Paris et tu ne quitteras pas Franconville de tout l'été.

LE COMTE.

C'est convenu, mon ange. J'ai acheté cette maison il y a huit jours et je vais donner tous mes soins à l'embellissement de ma nouvelle propriété. J'attends de Montmorency les ouvriers qui doivent nous faire un mur de clôture... Je veux être chez moi et dérober notre bonheur à l'œil des passants...

LOUISE, minaudant.

Il y a toujours un peu de jalousie dans ce mur de clôture, et...

LE COMTE.

Méchante!...

AGATHE, qui a écouté du fond.

Monsieur, voilà un passant qui ne passe pas; il est arrêté dans votre jardin et ressemble à un espion comme deux malfaiteurs.

LE COMTE, courant à la fenêtre.

Tiens! vois, mon ange, si mon mur de clôture est nécessaire... (Appelant au dehors) Que demandez-vous, monsieur?... Eh!... là bas...

AGATHE.

C'est un ravageur de jardins.

LE COMTE, prêtant l'oreille au dehors.

Je n'entends pas ce qu'il me dit... (Criant au dehors.) Parlez plus haut.

AGATHE.

Je vais le chasser. Je n'ai pas peur, moi.

LE COMTE, regardant la table servie.

Tu m'attendais donc pour déjeuner, ma toute chérie?

LOUISE.

Tu le vois.

LE COMTE, sonnant.

Le voyage m'a mis en appétit... (Au domestique qui entre.) Servez... Comprend-on qu'il n'y ait pas une seule auberge entre Paris et Franconville? On peut mourir de faim en route...

SCÈNE III

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, très-émue.

Ce n'est pas un malfaiteur, c'est un botaniste.

LE COMTE.

Tu es bien émue... Un botaniste te fait peur?

AGATHE, s'efforçant de sourire.

Oh!... non... Je suis émue parce que je suis venue en toute hâte vous... dire...: que... nous n'avons rien à craindre... C'est un homme qui entre dans tous les jardins ouverts pour herboriser... et il vient vous demander la permission de cueillir une pervenche...

LE COMTE.

Une pervenche!... Serait-ce...? T'a-t-il dit son nom?

AGATHE, embarrassée.

Non... oui... J'ai tant couru... Attendez, que je cherche... Il se nomme... M. Ri... Ress... Rouss...

LE COMTE.

Rousseau?

AGATHE.

Oui...

LE COMTE.

Notre illustre voisin de Montmorency!... Oh! je cours au-devant de ce grand homme qui m'honore de sa visite.

Il sort.

SCÈNE IV

LOUISE, AGATHE.

AGATHE.

Je l'ai reconnu...

LOUISE.

Qui?

AGATHE.

Le petit bourgeois du jardin des Ursulines.

LOUISE.

C'est M. Rousseau.

AGATHE.

Il paraît que cet homme a la manie d'entrer dans tous les jardins pour herboriser dès qu'il trouve une brèche ouverte.

LOUISE.

T'a-t-il reconnu?

AGATHE.

Je crois que oui.

LOUISE.

Et s'il m'a vue aussi, et s'il me reconnaît... Ah! mon Dieu! Je suis perdue!

AGATHE.

Nous sommes perdues. Voyez ce que fait cet abominable hasard!

LOUISE.

Soyons très-polies envers lui... Le voici.

SCÈNE V

LOUISE, AGATHE, LE COMTE, M. ROUSSEAU.

LE COMTE.

Louise, j'ai l'honneur de te présenter à M. Rousseau.

M. ROUSSEAU, *faisant un mouvement de surprise.*

Il me semble que j'ai vu madame quelque part... Oui... Attendez...

AGATHE, *intervenant.*

Madame est servie...

LE COMTE.

Cependant madame n'est jamais allée dans le monde; je l'ai épousée au sortir du couvent...

LOUISE, *se remettant de son émotion.*

Du couvent de la Visitation... Monsieur Rousseau nous fera-t-il l'honneur de déjeuner avec nous?

M. ROUSSEAU, *réfléchissant.*

Je ne suis entré que dans un seul couvent... et encore dans le jardin... Des jeunes gens m'avaient invité...

LOUISE.

Nous vous invitons aussi, mon mari et moi, et...

AGATHE.

Le couvert de M. Rousseau est mis.

LE COMTE, *à part.*

Louise est bien émue... Il y a un mystère là-dessous.

LOUISE, s'asseyant et désignant sa place à M. Rousseau.

Un déjeuner sans façon ; nous ne sommes pas encore installés (M. Rousseau et le comte se placent à la droite et à la gauche de Louise.). Monsieur Rousseau, je suis honteuse de l'avouer, mais je ne connais de vos œuvres que le *Devin du Village*.

M. ROUSSEAU, stupéfait.

Ah ! (A part.) On me prend pour J.-J. Rousseau.

LE COMTE, s'asseyant.

Cela vous étonne, je comprends ; les femmes ne doivent pas tout lire... Surtout... vous savez...

M. ROUSSEAU.

Oh ! .. Si elles lisaient tout !...

LOUISE.

On dit que vous êtes très-sobre, monsieur Rousseau.

M. ROUSSEAU.

Oui... assez sobre . excepté quand l'appétit me travaille... comme ce matin.

LOUISE.

L'air de Montmorency est très-bon, n'est-ce pas?

M. ROUSSEAU, mangeant gloutonnement.

Vous voyez, madame, que je fais honneur à votre déjeuner...

LOUISE.

Une autre fois nous vous traiterons mieux, car nous espérons bien vous revoir souvent, nous sommes si voisins.

LE COMTE.

Quand vous descendrez de votre ermitage.

M. ROUSSEAU, à part.

Bon! Ils me prennent pour un ermite à présent!

LE COMTE.

Vous savez que vous avez toujours votre couvert mis dans cette maison. Nous allons faire bien des jaloux, car vous ne vous prodiguez pas.

M. ROUSSEAU.

Ah! quand on a de petites rentes, on ne peut pas trop se répandre.

LE COMTE.

A la honte de notre siècle, les œuvres du génie sont bien mal rétribuées. On dit que votre *Nouvelle Héloïse* ne vous a été payée que mille écus. Est-ce vrai?... (M. Rousseau arrête la fourchette sur ses lèvres et regarde fixément le comte.). Pardon, monsieur Rousseau... J'ai commis une indiscrétion; je rétracte ma demande.

AGATHE, à part.

J'ai entendu dire que M. Rousseau était très-bête en conversation; j'en doutais, je le crois maintenant.

LE COMTE.

M. de Voltaire, lui, sait très-bien faire son commerce. Il gagne beaucoup avec la Hollande.

M. ROUSSEAU.

C'est que, voyez-vous, la Hollande... est un pays...

LE COMTE.

Riche.

M. ROUSSEAU.

Très-riche, et personne ne cultive mieux les fleurs que les Hollandais.

LE COMTE.

On voit dans vos ouvrages, monsieur Rousseau, que vous avez la passion de la botanique...

M. ROUSSEAU.

Oh!... (Fixant Louise.) C'est singulier comme madame ressemble à une femme...

LOUISE, se levant.

Monsieur Rousseau pourrait nous donner un bon conseil pour notre serre... où faut-il l'exposer?

M. ROUSSEAU, se levant.

Au midi, c'est la meilleure exposition.

LOUISE.

C'est ce que je pensais... Voulez-vous faire avec nous un tour de promenade au jardin?

LE COMTE.

Auparavant, je veux prouver à M. Rousseau combien il est estimé dans ma maison... Je suis à vous, dans l'instant.

Il sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LE COMTE.

LOUISE.

Monsieur Rousseau, je vous fais une prière...

M. ROUSSEAU.

A moi?

LOUISE.

Oui. Ne dites plus devant mon mari que vous croyez m'avoir vue quelque part.

M. ROUSSEAU.

Ah ! je me souviens ! C'est au couvent des Ursulines.

LOUISE, effrayée.

Chut !...

M. ROUSSEAU.

Mais vous me pardonnez ma hardiesse... Le vin d'Aï m'était monté à la tête, et vous étiez si jolie, dans cette lucarne du jardin, que j'osais vous embrasser.

LOUISE.

Comment ! C'est vous !...

M. ROUSSEAU.

Oh ! ce baiser, je l'ai encore sur les lèvres !... Tenez, madame, je vous obéirai, et je ne parlerai pas à votre mari des Ursulines, mais laissez-moi cueillir un second et dernier baiser...

LOUISE.

Mais vous ne parlerez plus...

M. ROUSSEAU.

Je le jure.

LOUISE, présentant sa joue.

Peut-on refuser si peu à un grand homme !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE COMTE, puis AGATHE.

LE COMTE, voyant M. Rousseau embrasser sa femme, pousse un cri et laisse tomber les œuvres de J.-J. Rousseau en dix volumes.

Monsieur Rousseau, est-ce ainsi que vous violez les lois de l'hospitalité? Et vous, madame, vous osez vous prêter à pareil attentat avec cette complaisance!

M. ROUSSEAU.

Voyons, voyons, ne vous fâchez pas... Madame pouvait-elle refuser si peu à un grand homme?

LE COMTE.

Ah! je reconnais bien là le noble orgueil de cet illustre philosophe! avec quel enthousiasme il parle de lui!.. (A part.) Au fait, il a raison : il lui est bien permis d'être l'écho de ses admirateurs... (Haut.) Monsieur Rousseau, je vous excuse pour les belles choses que vous avez écrites sur le fameux baiser de Clarens... Madame, allez nous attendre au jardin.

Louise et Agathe sortent.

SCÈNE VIII

LE COMTE, M. ROUSSEAU.

M. ROUSSEAU.

Permettez que je vous aide à ramasser vos bouquins...

LE COMTE.

Ce sont vos œuvres... toutes vos œuvres, reliées en veau... Tenez, voilà votre *Émile*... belle édition... avec les gravures de Lejay... place Dauphine.

M. ROUSSEAU.

Vis-à-vis le pont Neuf.

LE COMTE.

Voici votre *Contrat social*, qui vous élève au-dessus de Montesquieu.

M. ROUSSEAU.

Plus haut que Montmorency.

LE COMTE, riant.

Vous aimez la plaisanterie, quelquefois?

M. ROUSSEAU, riant.

Oui, après un bon déjeuner.

LE COMTE.

Vous viendrez donc tous les jours déjeuner avec nous quand vous herboriserez.

M. ROUSSEAU.

J'herborise tous les jours.

LE COMTE.

C'est charmant! Et on ose dire que chez vous le génie a exclu l'esprit!

M. ROUSSEAU.

Qui a osé dire cela?

LE COMTE.

Diderot.

M. ROUSSEAU.

Bah!

LE COMTE.

Et vous avez prodigué l'esprit dans votre lettre sur l'opéra. M. de Voltaire ne ferait pas mieux.

M. ROUSSEAU.

Croyez-vous ?

LE COMTE.

J'ose l'affirmer... Et à ce sujet je veux vous montrer mon exemplaire de votre *Nouvelle Héloïse.*

Il s'éloigne pour prendre deux livres sur une table.

M. ROUSSEAU, à part.

Il faut tenir bon ; du déjeuner j'arriverai au dîner et du dîner au logement. Bien vivre et ne rien faire, ça me va.

LE COMTE, tenant deux volumes.

La Nouvelle Héloïse! Voilà votre chef-d'œuvre ! Et vous n'avez vendu cela que mille écus !

M. ROUSSEAU.

Hélas !

LE COMTE, ouvrant un volume et lisant...

« *Mer terrible, mer profonde... La baleine a cédé à la force de l'impression...* »

M. ROUSSEAU.

J'ai un parent qui allait à la pêche de la baleine, et c'est lui qui m'a donné ces détails... « *La baleine a cédé à...* »

LE COMTE.

Mais vous parlez de la baleine du corset de Julie...

M. ROUSSEAU.

Oui... je confondais avec... (A part.) J'ai dit une sottise.

LE COMTE, poussant un cri.

Que vois-je!

M. ROUSSEAU.

Que voyez-vous?

LE COMTE, montrant le livre.

Regardez... partout des cornes dans ce livre! dans votre *Héloïse!*... Ici une épingle accrochée à la page... la fameuse page qui commence par ces mots : « *Femmes, voulez-vous savoir si vous êtes aimées?*... » Que vois-je encore sur votre promenade si touchante... sur le lac? Des traces de larmes! On a pleuré sur ce passage... Monsieur Rousseau, je suis un homme perdu!... Et puis... veuillez bien respirer le parfum qui s'exhale de ce volume... (M. Rousseau met le livre sous son nez) le parfum de l'iris, n'est-ce pas?

M. ROUSSEAU.

Ah! quelle bonne odeur!

LE COMTE.

C'est ce parfum criminel dont vous parlez si éloquemment dans votre admirable chapitre qui commence par : « *Puissances du ciel!* »

Il se laisse tomber sur un fauteuil.

M. ROUSSEAU, à part.

Je ne comprends rien à ce qu'il veut dire; mais c'est égal, il faut dire comme lui. (Haut avec un soupir.) : *Puissances du ciel!*

LE COMTE, déclamant.

Vous m'aviez donné une âme pour la douleur!...

M. ROUSSEAU, imitant le ton.

Je vous avais donné une âme pour la douleur...

LE COMTE.

Que diable dites-vous là! Ce n'est pas vous qui m'avez donné une âme pour la douleur! Vous oubliez donc ce que vous écrivez?

M. ROUSSEAU, de plus en plus interdit.

C'est que... voyez... Je vous vois si agité... que...

LE COMTE.

Mais c'est vous qui m'agitez!... Ma femme est une femme perdue... elle a lu votre *Héloïse*... Ces épingles, ce parfum d'iris, ces cornes trahissent la criminelle curiosité de ma femme! Est-ce évident? dites.

M. ROUSSEAU.

C'est évident.

LE COMTE.

Cette lecture, vous l'avez dit, fera germer en elle des velléités coupables; vous avez vanté outre mesure les hommes bruns; vous avez exalté les charmes d'une voix de basse et d'une barbe noire... Est-ce vrai? Voulez-vous que je vous montre ce passage de votre *Héloïse?*... Le voici : « *On ne doit pas se mêler d'être un homme si on n'a pas une voix de basse, une barbe noire*, etc., etc. » Et vous mettez cette appréciation dans la bouche d'une femme...

M. ROUSSEAU.

Je le regrette bien.

LE COMTE.

Et moi je suis blond, j'ai une voix de haute-contre et je n'ai pas de barbe! Que vais-je devenir, monsieur Rousseau? Au premier brun que ma femme rencontrera dans le monde, je suis Wolmar... Entendez-vous? je suis Wolmar.

M. ROUSSEAU.

Vous êtes Wolmar.

LE COMTE.

Ah! vous en convenez!

M. ROUSSEAU.

Il le faut bien.

LE COMTE.

Vous voyez mon désespoir... Donnez-moi un remède; vous avez fait le mal, il faut le guérir.

M. ROUSSEAU, tressaillant de joie.

J'ai une idée!

LE COMTE.

Vous êtes un volcan d'idées, ô grand homme?

M. ROUSSEAU.

Une idée simple.

LE COMTE.

Elle doit être sublime!

M. ROUSSEAU.

Votre femme est perdue...

LE COMTE.

A jamais! Elle a lu votre *Héloïse*...

M. ROUSSEAU.

Ne la laissez jamais sortir de cette maison et installez-moi chez vous; je ne sortirai jamais et je garderai votre honneur comme si c'était le mien.

LE COMTE.

Quoi! homme illustre, vous vous condamneriez à...

M. ROUSSEAU.

Oui; j'herboriserai dans le jardin, sans perdre de vue la maison.

LE COMTE.

Et vos amis Diderot, d'Alembert?

M. ROUSSEAU.

Bah! je me moque bien de d'Alambert et de Diderot!

LE COMTE.

Et vos ouvrages?

M. ROUSSEAU.

Je n'en ferai plus; ils font le malheur des familles.

LE COMTE.

Ah! c'est ce que dit M. Fréron.

M. ROUSSEAU.

M. Fréron dit vrai.

LE COMTE, bas.

Et vos enfants?... (M. Rousseau fait un mouvement de surprise.) Il paraît que ce qu'on dit n'est pas une médisance.

M. ROUSSEAU, avec un soupir.

Ah!

LE COMTE.

Vous avez mis vos enfants à l'hôpital?

M. ROUSSEAU.

Que voulez vous? Il fallait bien les mettre quelque part.

LE COMTE.

Et votre femme, où l'avez-vous mise?

M. ROUSSEAU.

Avec mes enfants.

LE COMTE.

C'est donc chez vous un système de famille?

M. ROUSSEAU.

Ma femme avait lu votre *Héloïse*, et. .

LE COMTE.

Je comprends tout.

M. ROUSSEAU, à part.

Il est bien heureux!

LE COMTE.

Vous pleurez?

M. ROUSSEAU.

Ne faites pas attention.

LE COMTE.

Excellent homme! il a la pudeur de la sensibilité!... Ainsi vous consentez à vous dévouer à mon bonheur...

M. ROUSSEAU.

Il y a longtemps que je cherche un asile pour vivre loin du monde et vivre heureux; telle est mon humble ambition.

LE COMTE.

L'hospitalité que vous offrait Saint-Lambert ne vous a donc pas convenu?

M. ROUSSEAU.

Non.

LE COMTE.

Pourquoi?

M. ROUSSEAU.

C'est que ce saint .. Eh bien... Vous... Ne m'en demandez pas davantage.

LE COMTE.

Je comprends.

M. ROUSSEAU.

Alors je n'insiste pas.

LE COMTE.

Et madame d'Houdetot?

M. ROUSSEAU.

Oh!... Voulez-vous m'obliger?

LE COMTE.

Oui, toujours.

M. ROUSSEAU.

Ne me parlez jamais de cette femme.

LE COMTE.

Je devine.

M. ROUSSEAU, à part.

Est-il fin! (Haut.) Maintenant, voyons... Quelle vie mènerons-nous ici, pour charmer notre captivité?

LE COMTE.

Une vie qui comblerait de joie les prisonniers de la Bastille! D'abord trois bons repas par jour...

M. ROUSSEAU.

Sans façon?

LE COMTE.

Avec façon.

M. ROUSSEAU.

J'aime mieux.

LE COMTE.

Le souper patriarchal... Soupez-vous?

M. ROUSSEAU.

Non, mais je souperai ; j'aime la vie des patriarches.

LE COMTE.

Vous ferez de la musique avec ma femme.

M. ROUSSEAU.

Voulez-vous m'obliger encore?

LE COMTE.

Mais toujours.

M. ROUSSEAU.

Ne me parlez jamais musique.

LE COMTE.

J'ai compris... A cause de M. Rameau?

M. ROUSSEAU, montrant les œuvres de Rousseau.

Oui... Et maintenant, donnez-moi tous ces livres-là.

LE COMTE.

Vos ouvrages?...

M. ROUSSEAU.

Oui.

LE COMTE, ramassant tous les livres.

Pour les illustrer de votre signature?

M. ROUSSEAU, prenant les livres.

Pour les brûler, et on n'en parlera plus...

LE COMTE.

Mais l'Europe...

M. ROUSSEAU.

L'Europe n'est pas dans cette maison... Je descends à la cuisine... y a-t-il du feu?

LE COMTE.

Toujours.

M. ROUSSEAU, à part.

Ce n'est pas comme dans la mienne... (Fausse sortie. Haut.) A quelle heure le dîner?

LE COMTE.

A midi.

M. ROUSSEAU.

C'est mon heure. (A part.) Quand je dîne.

Il sort.

SCÈNE IX

LE COMTE, seul.

C'est bien le grand homme, tel qu'il s'est dépeint lui-même! Je l'aurais reconnu entre cent mille s'il ne s'était pas nommé. Orgueilleux et modeste à la fois; parlant peu, mais mal; naïf, mais malin; un adorable mélange de génie et de bêtise; réglé dans son style comme un horloger de Genève, et concis dans sa conversation comme un philosophe grec...

SCÈNE X

LE COMTE, LOUISE.

LOUISE.

Tu m'as fait appeler, mon ami?

LE COMTE.

Qui vous a dit cela?

LOUISE.

M. Rousseau... Tu parais bien triste... qu'est-il donc arrivé de fâcheux?

LE COMTE.

Rien... Causons un instant.

Il s'asseoit et désigne un fauteuil à Louise.

LOUISE, à part.

Je suis perdue! Il sait tout.

LE COMTE.

Madame... Quelle est votre opinion sur les hommes?

LOUISE.

S'ils te ressemblent tous, ils sont charmants, et tous dignes d'être aimés de leurs femmes.

LE COMTE.

Même les blonds?

LOUISE, se troublant.

Même... les...

LE COMTE.

Vous pâlissez; votre trouble vous trahit; la syllabe tremble sur vos lèvres... Vous avez cueilli le fruit défendu, vous avez dévoré le livre fatal de M. Rousseau!

LOUISE.

Mon ami, je te jure...

LE COMTE.

Ne jurez pas; n'ajoutez pas un crime au crime. J'ai des preuves accablantes entre les mains; le livre a gardé la trace

et le parfum de vos mains. Malheureuse femme! malheureux époux! Avouez... avouez au moins... Tenez, voilà les épingles que vous avez laissées; je les garde comme le trophée de votre déshonneur.

SCÈNE XI

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, *se jetant aux pieds du comte.*

Voici la seule coupable; c'est moi qui ai ouvert le livre défendu, madame est innocente! (*Elle se lève.*) Ces épingles sont à moi.

LE COMTE.

Mademoiselle, ce dévouement vous honore, mais je n'en suis pas dupe... Je ne croirai jamais qu'une simple caméristc ait pris goût à un livre de haute philosophie...

AGATHE.

Ah! j'ai sauté à pieds joints sur la philosophie, je n'ai lu que les choses d'amour.

LE COMTE.

Prenez garde, je vais vous interroger...

AGATHE.

Interrogez. Je sais par cœur tous les passages dangereux.

LE COMTE, *prenant Agathe à l'écart.*

Parlez plus bas!... Quelle aventure avez-vous remarquée dans les bosquets de Clarens?

AGATHE.

C'est là que M. de Saint-Preux, un beau jeune homme

brun, a embrassé, en présence de mademoiselle Claire, mademoiselle Julie. Oh ! ce passage m'a fait battre le cœur.

LE COMTE, à part.

C'est bien cela... Qu'avez-vous remarqué dans la lettre du rendez-vous?

AGATHE.

Tout.

LE COMTE.

Citez ce qui vous a le plus frappé.

AGATHE, déclamant.

« *J'entends du bruit... Serait-ce ton barbare père? Je....* »

LE COMTE.

Assez... Agathe, vous êtes perdue...

AGATHE.

Ça m'est égal, j'ai trouvé un mari...

LE COMTE.

L'infortuné ! qu'il est à plaindre.

AGATHE.

Maintenant que le mal est fait, me permettrez-vous de relire encore une fois ce chef-d'œuvre de M. Rousseau?

LE COMTE.

Malheureuse !

AGATHE.

Mais on ne peut pas se perdre deux fois.

LE COMTE.

Silence ! Voilà pourtant comme serait ma femme si elle

avait... Ah! je lui dois une réparation!... (Sur un ton plein de douceur.) Louise... ma Louise chérie...

AGATHE, à part.

Un témoin est de trop dans les réconciliations entre mari et femme.

Elle sort.

SCÈNE XII

LE COMTE, LOUISE.

LOUISE, quittant sa broderie et se levant.

Mon ami.

LE COMTE.

Me pardonneras-tu mon injurieux soupçon?

LOUISE.

Ah! messieurs les jaloux, vous mériteriez bien d'avoir raison quand vous soupçonnez vos femmes!

LE COMTE.

Que veux-tu, mon ange! ce livre de M. Rousseau fait tant de ravages à Paris! Tiens, ta femme de chambre...

LOUISE.

Eh bien.

LE COMTE.

Tu ne peux plus la garder; elle ira se perdre ailleurs.

LOUISE.

Et tu crois donc que mes conseils et ma surveillance ne peuvent rien...

LE COMTE.

Non... Si j'étais femme, je douterais de l'avenir de mon honneur, malgré toute ma vertu d'homme.

LOUISE.

Mais qu'y a-t-il donc d'infernal dans ce livre?

LE COMTE.

Un poison sans contre-poison.

LOUISE.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Réjouis-toi, mon ange; réjouis-toi d'avoir échappé à un péril qui a précipité dans le crime les âmes les plus pures du dix-huitième siècle! M. Rousseau lui-même est au désespoir, il me le disait tout à l'heure, ici; mais il est trop tard, le poison a été traduit en anglais, en allemand, en italien; l'Europe en masse est perdue, il n'y aura pas une seule vertu debout l'été prochain.

LOUISE.

Je vais faire un premier sermon à Agathe; c'est une bonne œuvre, n'est-ce pas? On ne saurait porter remède trop tôt.

LE COMTE.

Suis l'inspiration de ton cœur, mon ange, et fais un miracle si tu peux.

LOUISE.

Je pourrai.

Elle présente sa joue à son mari qui l'embrasse, et elle sort.

SCÈNE XIII

LE COMTE, seul.

Vain espoir! Cette pauvre Agathe est perdue sans retour. Ce livre la fait entrer à l'hospice des incurables de l'amour, comme la fille de Minos et de Pasiphaë; c'est la Phèdre des femmes de chambre.

SCÈNE XIV

LE COMTE, M. ROUSSEAU.

LE COMTE.

Eh bien, Brutus a-t-il immolé ses enfants?

M. ROUSSEAU, *ébahi et ne comprenant pas.*

Monsieur le comte, je vous fais compliment sur votre cuisine, elle est superbe; c'est une cuisine de roi.

LE COMTE.

C'est une chose fort nécessaire à la campagne.

M. ROUSSEAU.

Surtout quand on doit y vivre et mourir, comme nous allons faire pour sauver l'honneur de votre maison.

LE COMTE.

Ah! tout est changé depuis un quart d'heure; monsieur Rousseau, je suis heureux de vous rendre à votre liberté.

M. ROUSSEAU.

Bah!

LE COMTE.

Oui; toute surveillance est désormais inutile, elle serait une insulte à l'honnêteté de ma femme. Elle n'a jamais lu l'*Héloïse*, c'est sa femme de chambre qui a commis cette imprudence fatale, elle vient de m'en faire l'aveu ; elle sait votre livre par cœur, et demain je l'envoie se perdre à Paris. . Vous paraissez contrarié, monsieur Rousseau?...

M. ROUSSEAU.

Moi... je suis surpris... et j'avais déjà arrangé ma petite existence... Non... Je suis contrarié de voir... que vous êtes si joyeux... lorsque...

LE COMTE.

Lorsque... Nous savons que vous vous exprimez avec difficulté...

M. ROUSSEAU.

Oui...

LE COMTE.

Vous qui écrivez si bien...

M. ROUSSEAU.

Oui, moi qui m'exprime...

LE COMTE.

Voulez-vous une plume et du papier pour...

M. ROUSSEAU, arrêtant le comte.

Non, c'est inutile... Voulez-vous que je vous dise crûment la chose?

LE COMTE.

Oui.

M. ROUSSEAU.

J'ai besoin de courage.

LE COMTE.

Soyez courageux.

M. ROUSSEAU, à part.

Il faut que je vive, tant pis!

LE COMTE, ému.

Parlez donc.

M. ROUSSEAU, à part.

Vivons. (Haut.) Votre femme vous a trompé avant son mariage.

LE COMTE.

Qui vous l'a dit?

M. ROUSSEAU.

Je l'ai vu.

LE COMTE, hors de lui.

Où?

M. ROUSSEAU.

Dans le jardin du couvent des Ursulines. (Le comte se laisse tomber sur un fauteuil.— A part.) Il voulait me rendre maliberté... une liberté qui me fait mourir de faim!

LE COMTE, d'une voix éteinte.

Oui... Je comprends maintenant son émotion lorsque je l'ai présentée à M. Rousseau... Elle était au couvent des Ursulines... Mon Dieu, j'étouffe!... Donnez-moi de l'air...

M. ROUSSEAU.

Bon! s'il allait mourir maintenant!... Au secours...

LE COMTE.

Au couvent des Ursulines!

SCÈNE XV

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, accourant.

Mon ami...

LE COMTE, la repoussant.

Votre ami!... Quel nom donniez-vous à votre amant du couvent des Ursulines?

LOUISE, à M. Rousseau.

Monsieur, vous êtes un infâme!

LE COMTE, se levant.

N'insultez pas le plus grand philosophe de notre siècle; un honnête homme, un ami des familles...

LOUISE.

Un imposteur qui vous a menti.

LE COMTE, à M. Rousseau.

Grand homme, vous êtes muet!

LOUISE.

Oui, j'ai lu votre *Héloise*, et votre livre m'a ennuyée à la mort, et dans cinquante ans aucune femme ne la lira, vieux fanfaron de préface!

M. ROUSSEAU.

Moi, je ne l'ai jamais lue; elle m'aurait ennuyée.

LE COMTE.

Quelle modestie! quel calme! Voilà le vrai philosophe!

LOUISE.

Oui, j'ai été au couvent des Ursulines, et dans la retraite où je m'étais cachée un insolent a osé effleurer ma joue par une lucarne; cet insolent, c'est vous, monsieur.

M. ROUSSEAU, ahuri.

C'est vrai.

LE COMTE.

Comment, c'est vrai!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, accourant une brochure bleue à la main.

Ah! voici du nouveau, par exemple!... C'est le *Mercure de France* du mois de juin 1778... Voyez...

LE COMTE.

Eh bien?

AGATHE.

Monsieur le comte veut-il lire ce passage?

Elle donne le *Mercure* au comte.

LE COMTE, lisant.

« *Les lettres et la philosophie viennent de faire une perte irréparable;* l'illustre auteur du *Contrat social*, d'*Émile* et de l'immortelle *Héloïse*, vient de mourir à Ermenonville... (A M. Rousseau.) Comment, monsieur, vous êtes mort à Ermenonville?

M. ROUSSEAU.

Excusez-moi... je perds la tête... Pourriez-vous me prêter cinquante pistoles, et je m'en vais.

LE COMTE.

Mais alors expliquez-nous...

M. ROUSSEAU.

Si je n'ai pas cinquante pistoles, je ne puis pas rentrer à Paris; je cherche dans les châteaux un grand seigneur charitable, et je crois que je l'ai trouvé ici.

LE COMTE.

Vous n'êtes donc pas l'illustre J.-J. Rousseau de Genève.

M. ROUSSEAU, tirant un portefeuille.

Voici mon passe-port... Je suis très-bien Rousseau, mais de Paris, herboriste ruiné, domicilié rue Boucherat avant ma déconfiture. C'est vous autres qui vous êtes obstinés à m'appeler grand homme, moi je vous laissais dire, parce que j'ai besoin de vivre, comme tout le monde, et que le métier d'herboriste va très-mal.

LE COMTE, riant.

Au fond, c'est un bonhomme.

M. ROUSSEAU.

Oh! oui, très-bonhomme; c'est mon surnom au Marais.

LE COMTE.

Bah! il nous a fait passer une bonne journée que j'aurais bien payée cinquante pistoles, n'est-ce pas, chère Louise?

LOUISE.

J'en ajoute cinquante, moi, sur mon épargne.

M. ROUSSEAU, se jetant aux genoux de Louise.

Oh! madame, vous sauvez la vie à un pauvre homme qui aime à vivre et qui a horreur du travail Je suis bâ i comme ça ; le bon Dieu m'a fait les bras courts et m'a mis les côtes au long au lieu de me les mettre en travers comme à tout le monde; c'est un défaut de naissance. Mon père aussi était très-paresseux, et je suis son seul ouvrage; il m'aurait bien rendu service s'il fût resté garçon et s'il m'eût imité.

LE COMTE.

Allons, relevez-vous, brave homme, et tous les dimanches venez nous voir, vous ne manquerez plus de rien.

AGATHE, à M. Rousseau.

C'est pourtant à moi que vous devez votre fortune.

M. ROUSSEAU.

Que Dieu vous la rende.

LE COMTE, à Louise.

Tu me pardonnes une seconde fois?

LOUISE.

Et tu ne me parleras plus de l'*Héloise* et des Ursulines?

LE COMTE.

Jamais plus.

LOUISE.

Bien! Je ne veux pas passer ma vie à te pardonner.

COMÉDIENS ET DIPLOMATES

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée à Bade, par MM. les comédiens du Théâtre-Français.

PERSONNAGES

Le comte CHRISTIAN D'EBBLESTEIN, ministre du roi de Suède.	M. BRESSANT.
CLARION, directeur du théâtre étranger à Stockholm.	M. REGNIER.
Mademoiselle CORINNE, premier rôle de comédie.	Mlle MADne BROHAN.
Mademoiselle VILLEROY, ingénuité.	Mlle BÉRENGÈRE.
UN HUISSIER.	

La scène est à Stockholm, vers le milieu du dix-huitième siècle.

COMÉDIENS ET DIPLOMATES

ACTE PREMIER

Le cabinet du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE

UN HUISSIER, CLARION.

L'huissier entre du fond, s'assure que personne n'est dans le cabinet du ministre, et, remontant à la porte du fond, introduit Clarion.

L'HUISSIER.

Entrez, monsieur, entrez. (Clarion entre.) Vous êtes bien M. Clarion, directeur de la troupe des comédiens français arrivés depuis cinq jours à Stockholm?

CLARION.

Oui... Je suis... moi-même.

L'HUISSIER.

Son Excellence, le comte Christian, ministre du roi, m'a dit de vous introduire dans son cabinet. Il va venir, veuillez l'attendre.

CLARION.

J'attendrai.

L'huissier sort.

SCÈNE II

CLARION, seul.

Il se promène avec impatience, regardant l'heure à sa montre,

L'attendre dans son cabinet... l'attendre! Le mot d'un oisif. Il ne sait donc pas combien le temps est précieux pour un directeur de théâtre... Je devrais être à ma répétition, où l'on profite de mon absence pour ne pas répéter, j'en suis sûr. Ouvrir un théâtre... en pays étranger... Le treizième travail d'Hercule... Qui sait? C'est ma fortune peut-être... car le ministre me mande déjà auprès de lui... Quelle aubaine! retrouver ministre à Stockholm un camarade d'université!... Mais, dans mon humilité, voudra-t-il me reconnaître?... Bah! Les amitiés de collége sont les plus durables... Je puis par sa protection arriver au but suprême de mes désirs... être directeur des spectacles de la cour! A Paris, le métier de comédien est perdu, on nous fait concurrence à Versailles. Madame de Pompadour joue les premiers rôles; Paris est au parterre et se regarde jouer... Spectacle très-amusant pour ceux qui ne payent pas les violons. *C'est du Nord maintenant que nous vient la lumière*, a dit M. de Voltaire. Allons au Nord, comme la boussole. M. de Voltaire a une pension de vingt mille livres du roi de Prusse; c'est ce qu'il entend par la *lumière*. Je veux un peu m'éclairer aussi.

L'HUISSIER, annonçant.

Son Excellence!

SCÈNE III

CLARION, LE COMTE.

LE COMTE, à l'huissier.

Sortez. (A Clarion qui s'incline.) Eh bien, Clarion, me laissez-vous l'honneur de vous reconnaître le premier?... Ne vous rappelez-vous plus notre lutte universitaire à Heidelberg? Tous deux les premiers. *Ex æquo!* Notre bon professeur nous salua de ce vers de Virgile :

Nisus et Euryalus primi.

CLARION.

Cet hémistiche est gravé là, monseigneur. (A part.) Il n'a pas oublié ses auteurs; il ne m'oubliera pas.

LE COMTE.

Je vous ai fait attendre; mais si vous saviez ce que c'est que les tracas et les ennuis de la politique.

CLARION.

Les diplomates font courir le bruit que c'est un art bien difficile.

LE COMTE.

Le plus difficile de tous... Vous êtes heureux, vous, vous ne songez qu'aux plaisirs.

CLARION.

Oui... aux plaisirs des autres.

LE COMTE.

Vous avez toujours eu du goût pour le théâtre... Votre esprit fertile en ressources... votre gaieté insouciante, l'imprévu de vos expédients, votre élocution facile... tout vous destinait à cette carrière ; aussi, quoique nous nous soyons perdus de vue, en nous élançant dans la vie...

CLARION.

Par des chemins bien différents.

LE COMTE.

Je n'ai pas été surpris d'apprendre que vous vous étiez fait comédien et directeur de spectacles... C'était votre vocation.

CLARION.

Et moi, en apprenant, monseigneur, que vous étiez un jeune et grave ministre, je me suis souvenu de votre surnom du collége, Christian, *huitième sage de la Grèce.*

LE COMTE.

Oh ! Depuis ce temps, le nombre est revenu à sept.

CLARION.

Vous étiez né pour être ministre : c'était aussi votre vocation.

LE COMTE.

Non. Le nouveau souverain de la Suède a daigné faire à ma jeunesse l'honneur de la croire habile et m'a confié la direction des affaires. C'est une lourde tâche : il faut contracter des alliances, faire des traités de commerce, établir des relations, restaurer nos finances et donner un prestige de force et de grandeur à l'avénement de la royale maison de Holstein ; dix-huit heures de travail quotidien ne suffisent pas à mon œuvre. Le plaisir, la douce paresse, la rêverie, l'amour, tout cela n'existe plus pour moi. Tout mon temps,

je le donne au bonheur de mon pays, si bien qu'il ne me reste pas une minute pour tâcher d'être heureux moi-même.

CLARION.

En vérité?

LE COMTE.

J'envie votre existence. Le théâtre offre tant de séductions... d'enchantements... Je m'en suis beaucoup occupé pendant mon séjour à Paris.

CLARION.

Ah!

LE COMTE.

Oui... Il y eut un moment où j'ai failli...

CLARION.

Devenir directeur.

LE COMTE.

Pas précisément, mais donner ma démission, renoncer à la vie politique, parce qu'on m'arrachait à des rêves... à... parce qu'on me rappelait à Stockholm.

CLARION.

Je devine : une passion pour quelque belle actrice parisienne.

LE COMTE.

Ma blessure est fermée, ne la rouvrons pas.

CLARION.

Une blessure de coulisses!

LE COMTE.

Laissons cela, revenons à la politique. Ah! c'est un heureux hasard qui vous amène ici avec votre troupe de comé-

diens français; votre première représentation, sans que vous vous en doutiez, sera jouée à mon bénéfice.

CLARION.

Un ministre ruiné!...

LE COMTE.

Ne m'interrompez pas. Le succès de ma politique est lié au succès de votre théâtre. Les chefs d'œuvre de votre scène porteront leurs fruits en Suède, je vous le promets, et, en outre, le bon goût et les lettres y gagneront.

CLARION.

Monsieur le comte, on l'a dit depuis longtemps, les Suédois sont les Français du Nord.

LE COMTE.

Oui, et vous trouverez en moi un compatriote, un Parisien de Stockholm.

CLARION.

Un Parisien est deux fois Français.

LE COMTE, *riant.*

Venons au fait. Vous ne savez pas pourquoi je vous ai mandé auprès de moi?

CLARION.

Ce ne peut être que pour une bonne nouvelle.

LE COMTE.

Quel est le jour fixé pour l'ouverture de votre théâtre?

CLARION.

Oh! bientôt, après-demain.

LE COMTE.

C'est trop tard... Il faut débuter ce soir...

CLARION.

Ce soir?

LE COMTE.

Oui... Non sur le théâtre de la ville... mais sur celui de la cour.

CLARION.

Mais, monseigneur, mes acteurs qui comptent sur leur liberté.

LE COMTE.

Ne sont-ils pas les esclaves de leur devoir?

CLARION.

Esclaves!... Vous ne connaissez pas ces Spartacus de coulisses.

LE COMTE.

Ils apprécieront l'honneur insigne de jouer devant la cour.

CLARION.

Ils apprécieront... mais ils ne joueront pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

CLARION.

Leurs prétentions d'artistes s'élèveront au niveau de la majesté de l'auditoire; en jouant devant des rois et des reines, ils voudront tous être des reines et des rois. Tel est leur principe d'égalité.

LE COMTE.

Allons donc!

CLARION.

Je vous le dis, monsieur le comte, c'est impossible.

LE COMTE.

Impossible? on dit que ce mot n'est pas français.

CLARION.

En France, oui... mais en Suède, non.

LE COMTE.

Quelles raisons donneront-ils?

CLARION.

Quand il s'agit de désobéir, ils trouvent toujours des raisons. Tenez, c'est aujourd'hui lundi. Voilà une raison.

LE COMTE.

Eh bien, n'est-ce pas un beau jour? Le lundi c'est le printemps de la semaine, c'est la jeunesse des sept jours.

CLARION.

Oui, monsieur le comte, mais le lundi notre premier rôle tragique et notre grande coquette ne jouent pas.

LE COMTE.

Et pourquoi?

CLARION.

Ils sont indisposés.

LE COMTE.

Bah!

CLARION.

En vertu de l'article 16 de leur engagement.

LE COMTE.

Ah! l'engagement a prévu l'indisposition de tous les lundis!

CLARION.

Oui, monsieur le comte, telles sont nos mœurs. Le lundi

est un mauvais jour : c'est le lendemain du dimanche, on s'est beaucoup amusé la veille ; le public n'aime pas à s'amuser deux jours de suite, ça l'ennuierait, et nos grands artistes ne veulent pas jouer devant les banquettes.

LE COMTE.

En ville... mais à la cour... les banquettes sont occupées avant le lever du rideau.

CLARION.

N'importe, le lundi est condamné. Ils invoqueront l'article 16 qui supprime le lundi.

LE COMTE.

Ah ! Voilà des raisons que je n'admets pas. Il me faut un spectacle ce soir et je l'aurai. Portez mon ordre aux comédiens.

CLARION.

Monsieur le comte, épargnez-leur le chagrin de vous désobéir. Vous ne connaissez pas notre premier rôle tragique, il est habitué à jouer des empereurs romains ; et il me fait trembler, moi qui lui paye ses appointements et ses dettes ! Quant à notre grande coquette Célimène, elle a le noble orgueil d'une vertu exceptionnelle et n'a d'autre directeur que son caprice ; or, si j'osais la supplier de jouer un lundi, elle me regarderait, moi et ma supplique, de toute la hauteur de son éventail.

LE COMTE.

Mais au moins elle ne motiverait pas son refus ?

CLARION.

Oui... avec son contrat qui l'indispose le lundi.

LE COMTE, colère.

Je vais envoyer un médecin pour constater l'indisposition.

CLARION.

Oh! monsieur le comte, l'engagement porte que les artistes ne recevront que les visites de leurs médecins, et ces médecins sont payés pour être toujours de l'avis des artistes et les trouver toujours malades.

LE COMTE.

Allez à tous les diables!

CLARION.

J'obéis, monseigneur!

LE COMTE.

Où allez-vous?

CLARION.

A la destination que vous avez bien voulu me désigner.

LE COMTE.

Mais non... Clarion... demeurez... J'ai besoin de vous; la représentation que je vous demande pour ce soir se lie impérieusement à une haute question d'État. Je vous sais un homme discret, vous étiez au collége... mon confident intime... Il faut aujourd'hui que vous repreniez votre ancien emploi.

CLARION.

Un directeur, monseigneur, est engagé pour tous les emplois; vous parlez à un puits.

LE COMTE.

Voici mon secret. Aujourd'hui même il doit arriver à Stockholm un jeune homme... un prince... le prince de Finlande, qui peut seul restaurer les affaires de la Suède si nous parvenons à lui faire épouser notre duchesse royale Elfride. Ce mariage peut rendre à la Suède et la province de Finlande

perdue après Pultava, et les diamants de notre reine Ulrique donnés en gage au père de la duchesse pour des sommes considérables prêtées pendant la guerre de Gustave-Adolphe.

CLARION.

Je suis fier, monseigneur d'être initié dans le secret des rouages politiques qui fonctionnent derrière le rideau... Mais où est l'obstacle à ce mariage?

LE COMTE.

Ah! l'obstacle?... Ce jeune homme a dix-huit ans... il a le défaut de son âge... il veut connaître la figure et les charmes de sa femme avant de l'épouser.

CLARION.

Oh! ce prince est un bourgeois; un vrai politique épouse... les yeux fermés.

LE COMTE.

Bref, il veut la voir et ne pas être vu... et la duchesse a la même idée... Il vient pour voir avant d'accepter. Si la princesse lui plaît, il l'épouse; si elle ne lui plaît pas, il bat en retraite et disparaît.

CLARION.

Poltron!

LE COMTE.

Le théâtre m'avait paru un lieu fort bien choisi pour cet examen, d'où dépend peut-être la fortune de la Suède. Voilà pourquoi j'ai tant besoin de cette représentation pour ce soir, car le prince est un jeune fou... un marin honoraire... qui fait ses campagnes de mer sur la terre ferme... toujours à la poursuite de quelque intrigue d'amour, tout prêt à nous échapper, et qui ne restera que vingt-quatre heures à Stockholm si nous ne trouvons le moyen de le retenir.

CLARION.

Je comprends... C'est grave!

LE COMTE.

Très-grave. Voyons, Clarion, voyons, mon ami, ce spectacle il me le faut... Je ne puis être arrêté par ces misérables obstacles dont vous me parlez. Cherchez... commandez une bonne fois à tous ces caprices, à toutes ces fantaisies d'artistes qui n'ont rien de sérieux et qui peuvent compromettre aujourd'hui des intérêts si importants!

CLARION.

Attendez... Il me vient une idée... Je puis rendre le lundi à la semaine; je vais leur proposer un feu. Voulez-vous leur donner un feu?

LE COMTE.

Un feu?... Qu'est-ce que cela?

CLARION.

Monseigneur, nous appelons *un feu* une chose qui échauffe leur zèle refroidi, une gratification de cinquante pistoles et au-dessus même; plus le feu est bien nourri, plus le comédien est chaud.

LE COMTE.

Va pour le feu.

CLARION.

Il ne s'agit plus que de trouver un spectacle.

LE COMTE.

C'est facile, je pense.

CLARION.

Facile... C'est toujours le nœud gordien à dénouer... Ah! je tiens l'épée d'Alexandre.

LE COMTE.

Voyons, coupez vite.

CLARION.

Nous pouvons jouer la comédie du *Dissipateur*.

LE COMTE.

De Destouches. Mon confrère...

CLARION.

En diplomatie..... Mais non, le *Dissipateur* est impossible.

LE COMTE.

Pourquoi?

CLARION.

Le rôle de Finette est trop beau... notre coquette ne consentira jamais à jouer le rôle inférieur de Julie.

LE COMTE.

Prenons une autre comédie... votre théâtre français est un Pérou dramatique.

CLARION.

Les fausses Confidences..... Oh! non, Araminte écrase trop Marton.

LE COMTE.

N'écrasons personne.

CLARION.

J'ai mon affaire : *le Jeu de l'amour et du hasard*. Sylvia, Lisette... L'une vaut l'autre. *Exæquo*... toujours comme à Heidelberg.

LE COMTE.

Va donc pour la pièce de Marivaux.

CLARION.

Vous serez content... C'est notre pièce de triomphe... La Corinne y est admirable.

LE COMTE.

La Corinne?

CLARION.

Oui... Une beauté rayonnante dont je vous parlais tout à l'heure. Elle éclaire la salle... J'ai songé plus d'une fois à faire des économies sur mon lustre. Excusez cette hyperbole.

LE COMTE.

Mais votre spectacle ne sera-t-il composé que d'une seule pièce. C'est insuffisant pour la soirée.

CLARION.

Je vous proposerai, si vous le voulez, une petite comédie qui obtient partout le plus grand succès. Un joli sujet, de l'esprit dans le dialogue; je la joue très-souvent.

LE COMTE.

Elle est de qui? De Molière?

CLARION.

Non, monsieur le comte.

LE COMTE.

De...

CLARION.

De moi... Vous verrez une actrice charmante dans un rôle travesti, la petite Villeroy, un bijou d'amoureuse.

LE COMTE.

C'est fort bien.

CLARION.

Je cours chercher mes acteurs au théâtre, où ils sont réunis, car ils ne voudraient pas jouer sans avoir fait un petit bout de répétition sur la noble scène où ils doivent ce soir...

LE COMTE, sonnant.

Je vais envoyer, ne vous dérangez pas. (A l'huissier qui entre.) Qu'on aille au grand théâtre dire aux comédiens de se rendre sur-le-champ au théâtre du palais, de la part de M. le directeur.

CLARION, vivement.

Non, de la part de Son Excellence le ministre, c'est plus sûr... si je les appelais, moi, ils seraient tous partis pour la campagne.

LE COMTE.

Enfin! voilà une difficulté applanie... Respirons.

L'HUISSIER, lui remettant des papiers.

Monseigneur... de la part du premier ministre.

LE COMTE.

Quoi donc?

L'HUISSIER.

Le traité de commerce avec la Norvége, soumis à votre signature.

LE COMTE.

Ah!

CLARION (à part).

Il se hâtait trop de respirer.

LE COMTE, jetant les yeux sur un papier.

Ah! Clarion, que ne puis-je, comme cet ancien, remettre

à demain les affaires sérieuses... et celle-ci c'est un autre nœud gordien... on ne le coupe pas... on le dénoue.

CLARION.

Monseigneur... C'est toujours par nos dénoûments que nous brillons.

LE COMTE.

En vérité? Eh bien, je voudrais voir comment vous vous y prendriez pour dévider l'écheveau des difficultés que nous rencontrons à ce traité.

CLARION.

Des traités, des engagements, j'en signe tous les jours.

LE COMTE.

Eh bien, nous sommes seuls, vos comédiens n'arrivent pas, je veux mettre votre habileté à l'essai : je vous nomme ministre pour cinq minutes. Asseyez-vous là, sur ce fauteuil.

CLARION.

Ah ! monseigneur...

LE COMTE.

Asseyez-vous, vous dis-je, n'avons-nous pas été assis au collége, sur le même banc?

CLARION, saluant.

Il était plus dur que ce fauteuil.

LE COMTE.

Et d'abord... approuvez-vous ce traité?

CLARION.

Non, monseigneur, car je l'ai critiqué hier tout bas en lisant le projet dans la *Gazette de Stockholm*.

LE COMTE.

Ah!

CLARION.

Si vous lisiez mon traité avec la Corinne!... Voilà un traité... Il me lie pieds et mains et la laisse libre comme l'air.

LE COMTE.

J'espère que mon traité n'est pas copié sur le vôtre. Mais enfin, et votre avis, monsieur le directeur... monsieur le ministre; votre avis, franchement!

CLARION.

Eh bien, mon avis, monsieur le directeur du théâtre diplomatique... c'est que votre traité ne vaut rien.

LE COMTE.

Ah! Et que lui manque-t-il?

CLARION.

Tout.

LE COMTE.

Il me semble qu'il est pourtant très-avantageux pour la Suède.

CLARION.

Oui, monsieur le comte, très-avantageux... trop avantageux... et voilà précisément ce qui le rend mauvais.

LE COMTE.

Expliquez-vous.

CLARION.

Voici. Lorsqu'un traité est très-avantageux pour l'un des signataires, il est naturellement très-désavantageux pour l'autre.

LE COMTE.

C'est évident.

CLARION.

Or, il arrive un jour où le signataire mécontent s'aperçoit de sa sottise.

LE COMTE.

Eh bien, tant pis pour lui.

CLARION.

Non pas... Il se dégage et vous envoie un exemplaire de notre opéra-comique *le Traité nul*. Tout est à recommencer. Vos dix articles sont excellents, mais ils deviennent mauvais faute d'un onzième.

LE COMTE.

Un onzième...

CLARION.

Que je connais trop, celui-là, l'article du dédit, à savoir : six millions payables sur bonnes garanties par la partie contractante qui voudra se dégager.

LE COMTE.

Cet article 11 existe-t-il dans vos traités de théâtre?

CLARION.

Oui, mais les bonnes garanties me manquent. Mes actrices ne payent pas, et la Norvége peut payer; la Norvége n'est pas une actrice.

LE COMTE.

Eh! Eh! cela mérite réflexion. L'article 11 sera demandé.

CLARION.

Le théâtre!... monsieur le comte, le théâtre... Tout est facile chez nous ..

LE COMTE.

Excepté le théâtre.

CLARION.

Que voulez-vous, monsieur le comte, un directeur n'est pas obéi comme un premier ministre.

LE COMTE.

Je ne suis encore que le second.

CLARION.

Le second? Eh bien, monseigneur, quand chez nous un double a du talent et de l'ambition, il s'arrange pour se donner l'occasion d'être nommé premier rôle en chef et sans partage.

LE COMTE.

Le conseil peut être bon, toutefois je n'en profiterai pas.

CLARION.

Eh bien, moi qui vous l'ai donné, monseigneur, comme vous je le trouve bon et ne veux pas le perdre... Permettez-moi de le garder. Le second rang n'est pas le mien... Je vise plus haut.

LE COMTE.

Plus haut... Où donc?

CLARION.

Que notre représentation soit brillante... Elle le sera... et vous saurez tout. Présentement, qu'il me suffise de vous dire que mon heureuse rencontre avec Votre Excellence est pour moi le plus favorable de tous les augures... L'étoile de Heidelberg me montre ma fortune à l'horizon, ce que je veux être je le serai... Le premier à Stockholm a un grade de plus que le second à Paris.

LE COMTE.

C'est la devise de César.

CLARION.

De César Clarion. (A part en sortant.) Il me fera directeur du théâtre de la cour.

SCÈNE IV

LE COMTE, seul.

Il y a vraiment du bon dans la tête de ce cher Clarion. Être premier ministre; il a raison. Oui, c'est mon rêve, mon ambition, le but que je poursuis... et pourtant c'est emprisonner ma jeunesse dans ce cabinet, c'est jeter mon cœur au fond de ce portefeuille... Puisque je suis seul, je puis me parler à moi-même et me dire mes vérités, comme à un ami... et je n'ai pas de meilleur ami que moi-même... Il y a deux hommes logés là (se frappant le front) dans ce front, l'un veut se livrer avec ardeur au rude travail de l'ambition, l'autre veut s'endormir avec nonchalance dans les doux loisirs de l'amour. L'amour, Clarion vient de me le rappeler... Je l'ai connu!... Un amour laissé en terre lointaine, et qui me poursuit encore avec le nom de Louise... et un amour, hélas! qui me fit éprouver le désespoir d'une défaite sur le terrain des victoires faciles... Dominer la foule, commander aux hommes, savourer les voluptés du pouvoir, s'enivrer de l'orgueil des grandeurs; avoir au-dessus de sa tête le sceptre du roi et sous ses pieds les têtes de la multitude! que cela est beau à trente ans!... Oui, mais un vieillard m'a dit un jour : « A trente ans, on ne sait pas combien peu de minutes nous séparent de soixante... » Je vais dévorer ces minutes dans les mensonges et les vanités de l'ambition et je ne connaîtrai jamais le bonheur d'être esclave... esclave aux pieds d'une

femme aimée; entendre sa voix à mon oreille dans les suaves confidences du soir! lui donner toutes les pensées de mes jours, tous les rêves de mes nuits, et vivre de cette vie de tendresse et d'amour qui est la fête perpétuelle du cœur! O faiblesse indigne!... Non, non! l'amour est le hochet de l'enfant; la noble ambition est le travail de l'homme: ma lutte est finie: l'homme a dompté l'enfant.

SCÈNE V

LE COMTE, CLARION.

LE COMTE.

Eh bien, Clarion... Eh bien, César... Tout est-il prêt?... Vos comédiens sont-ils là?

CLARION, *altéré.*

Oui, monseigneur... Mais je ne sais comment vous dire... vous me voyez tout bouleversé.

LE COMTE.

Un échec?

CLARION.

Un écueil! La barque qui portait Clarion et sa fortune a échoué.

LE COMTE.

Comment?

CLARION.

Cela signifie en prose claire que... que la Corinne vient d'avoir une querelle avec la Villeroy... Elles sont brouillées à mort; c'est une haine irréconciliable.

LE COMTE.

Eh bien, que m'importe cette haine, à moi?

CLARION.

Oui, à vous, en effet, cette haine doit fort peu vous importer, mais à moi c'est autre chose... Jamais je ne parviendrai à faire jouer la Corinne et la Villeroy dans le même ouvrage; c'est comme si je voulais marier le golfe de Finlande avec la mer Caspienne, une de ces impossibilités qui sont impossibles même pour un Français.

LE COMTE.

Il faut changer la pièce. La Corinne peut-elle jouer cette autre pièce de Marivaux : *les Fausses confidences?*

CLARION.

Non, monsieur le comte, le rôle est réservé à la Villeroy.

LE COMTE.

Eh bien, faites jouer la Villeroy... Encore une impossibilité!

CLARION.

Immense! Notre jeune premier devait épouser la Villeroy.

LE COMTE.

Eh bien!... il est très-facile d'épouser!

CLARION.

Oui, à la fin d'un cinquième acte, quand tout le monde se marie. Mais la Villeroy a exigé un mariage sérieux, et le jeune premier a divorcé la veille des noces; il paraît qu'il est devenu amoureux de la Corinne. Vous comprenez alors, monsieur le comte, que la Villeroy, la plus indomptable de mes pensionnaires... ne veut plus jouer avec notre jeune premier; quand il faudrait rire, elle éclaterait en sanglots.

Thalie se déguiserait en Melpomène, et dans une comédie ce déguisement serait fâcheux.

LE COMTE.

Une idée! Ce Dorante, ce jeune premier, a-t-il un rôle dans la comédie de votre façon?

CLARION.

Non.

LE COMTE.

Alors, mademoiselle Villeroy peut la jouer?

CLARION.

Oui.

LE COMTE.

Nous sommes sauvés.

CLARION.

Non, elle n'a pas de costume.

LE COMTE.

Ah! c'est trop fort.

CLARION.

C'est-à-dire...

LE COMTE.

Ah!

CLARION.

Elle en a bien un.

LE COMTE.

Alors...

CLARION.

Mais elle ne veut plus le mettre... Elle l'a mis une fois...

C'est beaucoup ! J'en ai commandé un neuf que j'attends; la Villeroy veut répéter en costume parce que c'est un travesti.

LE COMTE.

Un travesti.

CLARION.

Un habit d'homme! et M. Kroukmarck, le tailleur, n'arrive pas, mais il peut encore venir.

LE COMTE.

Il peut... il peut... Mais alors je ne suis sûr de rien... Je ne peux sortir de ces broussailles de coulisses.

CLARION.

Tout n'est pas désespéré, monsieur le comte, nous pouvons encore avoir un spectacle très-agréable.

LE COMTE.

Dites-le donc. Pour ce soir ?

CLARION.

Plutôt même... avec deux bonnes comédies.

LE COMTE.

Voyons, lesquelles ?

CLARION.

D'abord *les Originaux*, de Fagan.

LE COMTE.

Et pour cette pièce vous pouvez donc compter sur vos artistes ?

CLARION.

Ils n'existent pas... ce sont des comparses ! Il n'y a qu'un seul rôle.

LE COMTE.

Et qui le remplit?

GLARION, s'inclinant.

Moi. Un rôle à quatre personnages.

LE COMTE.

Et l'autre pièce?

CLARION.

Robinson dans son île.

LE COMTE.

Robinson...

CLARION.

Crusoé... Avant Vendredi, il n'y a qu'un seul rôle.

LE COMTE.

Et qui le remplit?

CLARION.

Moi. C'est mon triomphe, amour-propre à part. J'ai choisi le sujet de Robinson à cause de son isolement; j'ai même redouté les indispositions de notre Frontin, qui aurait joué Vendredi si j'avais mis deux rôles. Voilà, monsieur le comte, tout ce que je puis faire de mieux pour le bonheur de la Suède, avec un zèle qui ne se démentira jamais.

LE COMTE sonne, puis à l'huissier qui rentre.

Faites venir ici mademoiselle Corinne... du théâtre.

Le domestique sort.

CLARION.

Vous allez essayer... Est-ce que ma combinaison?...

LE COMTE.

Vous comprenez que je ne veux pas me contenter d'un spectacle joué par le directeur tout seul. Je ne regarde pas comme sérieux vos obstacles de comédie, et puisque mademoiselle Corinne est de meilleure composition que sa rivale, il faudra bien qu'elle nous cède ; nous n'avons pas le For-l'Évêque à Stockholm, mais il y a d'autres moyens...

Il s'assied près d'une table et écrit.

CLARION, à part.

Quelle ignorance de nos mœurs !... Un ministre qui croit mener une actrice... comme la Suède... par le bout du nez.

SCÈNE VI

CORINNE, CLARION, LE COMTE, assis et écrivant.

CLARION, à Corinne.

Entrez, entrez... Le ministre est furieux. (Au comte.) Monseigneur, c'est elle, mademoiselle Corinne.

LE COMTE, brusquement sans se retourner.

Bien ! Revenez dans cinq minutes pour assister à votre victoire.

CLARION, à part.

Ambitieux ministre, qui veut usurper les fonctions de directeur ; s'il parvient à cette pacification je lui cède ma place, mais je prends la sienne.

Il sort. — Le comte a sonné. L'huissier qui a introduit Corinne est resté en scène.

LE COMTE, à l'huissier en lui remettant la dépêche qu'il vient d'écrire

Au lieutenant de police.

SCÈNE VII

LE COMTE, CORINNE.

LE COMTE, se levant et d'un ton sévère.

C'est donc vous, mademoiselle, qui... Ah !

Il regarde la Corinne et fait un mouvement de surprise et de joie.

CORINNE.

Mon Dieu, oui, c'est moi.

LE COMTE.

Louise.

CORINNE.

On m'appelle devant un ministre bien irrité, me dit-on, et j'arrive au tribunal sans crainte, car je sais que dans le juge je retrouve un ami.

LE COMTE.

Quoi !... La Corinne, c'est vous?

CORINNE.

Un nom de théâtre; je n'étais pas contente du mien. Dans notre profession, il faut toujours se déguiser, même avec les noms.

LE COMTE.

Vous que j'ai tant aimée, et qui, en échange de ma passion, ne m'avez accordé qu'une stérile promesse d'amour, vous ne savez pas toute la joie de souvenirs que vous me donnez! Vous me rendez le bonheur perdu ; c'est le soleil de

Versailles, ce sont les fleurs de Trianon. Dois-je vivre encore dans ces jardins d'Armide, dans ces rotondes de marbre, dans ce paradis de Louis XIV, où tout ce qui a été beau a été aimé par tout ce qui a été grand!

CORINNE.

Il paraît, monsieur le comte, que le Nord ne refroidit pas les enthousiasmes. Mais vous n'étiez pas venu à Versailles pour faire de la poésie et des quatrains, pour tenir la houlette dans les bergeries d'un théâtre; vous aviez une mission grave à remplir, vous étiez venu réclamer les douze millions que la France doit à la Suède; les muses parisiennes et l'olympe de Versailles vous ont fait oublier votre mission, et la France ne vous a pas payé.

LE COMTE.

Mais j'ai gagné un de vos sourires, tout n'a pas été perdu.

CORINNE.

Ah! si votre ministre des finances écoutait aux portes!

LE COMTE.

Le ministre des finances, c'est moi.

CORINNE.

Vous? Ce titre fut la récompense de votre mission à Paris?

LE COMTE.

Oui. J'avais échoué; en diplomatie, rien ne réussit comme une chute... Et vous n'avez aimé personne après moi?

CORINNE.

Après moi est d'une fatuité adorable! vous venez de rappeler vous-même que notre amour fut une innocente amitié; monsieur le comte, vous êtes digne d'être gentilhomme français... Eh bien, je n'ai aimé personne après vous... (Mou-

vement du comte.) Oh ! réprimez votre enthousiasme, monsieur le comte !... Je suis engagée pour jouer les coquettes, et j'ai la passion de mon état. Pour être excellente comédienne dans la vie fausse du théâtre, il me faut continuer mon rôle dans la vie véritable du monde. Je joue les coquettes même dans mon salon, devant les gentilshommes de Versailles, ces comédiens de l'amour qui sont mes nobles camarades à leur insu ; je les accepte comme jouets tous ces tartuffes de la passion, tous ces don Juan d'Œil-de-bœuf : ils répètent leurs rôles devant les statues de Versailles et ils viennent ensuite jouer la comédie devant moi. Ils me sont connus ces beaux masques ! je les tiens à distance, et à trois longueurs d'éventail, et je me sers d'eux, à mon tour, pour faire une répétition de mes rôles du soir ; aussi, quand je parais en public, j'obtiens un succès de fanatisme ; les plus grandes coquettes de la cour me proclament leur reine, et madame de Pompadour s'incline devant moi.

LE COMTE.

Louise, Louise, votre cœur vaut mieux que votre parole, soyez sincère. Restez femme ici... vous serez comédienne ce soir. La passion de votre état vous égare.

CORINNE.

Elle me sauve.

LE COMTE.

Je vous ai connue ; la coquette Louise m'a laissé deviner qu'elle avait un cœur.

CORINNE.

Je jouais les amoureuses alors, j'ai grandi.

LE COMTE, piqué.

En vous abaissant.

CORINNE.

Monsieur le comte, vous avez laissé la galanterie à Versailles.

LE COMTE.

Oui... Je suis devenu diplomate à Stockholm.

CORINNE.

La diplomatie est la coquetterie des hommes... Vraiment, je vous trouve étrange; vous êtes piqué au vif parce que je n'ai aimé personne après vous!

LE COMTE.

Parce que vous n'avez jamais aimé. Je le vois maintenant, oui, vous êtes née coquette; vous étiez grande coquette au berceau : il y a des roses qui naissent sans cœur.

CORINNE.

Heureuses roses! Elles vivent plus d'un jour, celles-là!... Croyez-vous donc, monsieur le comte, qu'au siècle où nous sommes, siècle où le libertinage est la seule religion de votre monde, où la frivolité poudre toutes les têtes blasonnées, où les paillettes d'arlequin émaillent tous les habits de cour; croyez-vous que la raison ne puisse trouver une place dans une seule tête! Je sais ce que je suis et ce que je vaux. J'appartiens à une profession que l'opinion s'efforce d'humilier, et moi je me complais dans un noble orgueil. Je sais que tout un monde accable les comédiennes de sa flétrissure, et je me donne le bonheur de flétrir ce monde injuste, en lui disant chaque jour : Je ne me reproche rien, la comédienne vaut mieux que toi. Le préjugé public m'a délaissée, et moi je me classe dans l'exception de l'honneur! Enfin, croyez-vous qu'une femme prudente puisse jouer son bonheur dans une de ces intrigues de petits soupers qui la conduisent aux petites maisons? Je dirai, comme M. Rousseau de Genève :

J'ai vu les mœurs de mon siècle, et j'ai détesté l'amour. La coquetterie est une armure, monseigneur.

LE COMTE.

Parce que vous avez détesté l'amour, l'amour est à vos yeux un absent convert de tous les torts que votre générosité lui prête. Vous êtes impitoyable envers l'inconnu. Louise! Louise!... Vous oubliez; je me souviens, moi!... Il y a trois ans... oui... le 25 août... le jour de votre fête... votre bras s'appuyait sur le mien, nos pieds foulaient les mêmes fleurs. Nous nous promenions lentement, à Versailles, dans cette rotonde des fontaines, où les gerbes chantent avec les oiseaux; l'amour, votre absent éternel, était partout ce jour-là, il donnait la grâce, la vie, l'extase, l'enchantement à ce paysage, où la fable et l'histoire s'entretiennent encore des ineffables tendresses des dieux et des rois. J'osais faire un rêve... un de ces rêves que le soleil inspire, quand la tête brûle sous les rayons d'été; je me donnai la couronne d'un grand roi, je me fis le dieu mortel de ce paradis de Versailles, et, ployant le genou devant une femme, je lui dis: « Belle Fontanges, m'aimez-vous? » Oh! Louise, dites-moi, dites-moi encore ce que Fontanges me répondit.

CORINNE.

« Je vous aimerai. »

LE COMTE, exalté.

Oui, ce fut l'amour promis à l'avenir... et j'attends encore ce qui n'a pas été donné. Mais ces trois mots... « Je vous aimerai! » ces trois mots qui rendent inutiles et glacés tous les hommages, tous les poëmes, toutes les musiques de l'univers, en les redisant vous venez de me rendre l'instant qui fut ma vie, le rayon qui fut mon bonheur! Oh! j'aurais voulu le retenir, cet instant, avec toutes les forces de mon âme, mais l'homme ne peut retenir que le malheur. J'ai quitté la

France comme un élu chassé du ciel; un tyran, qu'on appelle le devoir, m'a précipité dans ce tourbillon d'activité fiévreuse qui dévore ma jeunesse, et, dans quelques années, c'est-à-dire demain, je me réveillerai premier ministre, prince peut-être, mais avec une couronne de cheveux blancs!

CORINNE

Ah! mon cher comte, au-dessous de l'oreille qui vous écoute, il y a un cœur qui vous comprend. Vous et moi, nous avons été entraînés par les courants du monde dans une vie pour laquelle nous n'étions pas nés. A seize ans, je m'étais donné cette devise : *L'oubli de tous, l'amour d'un seul;* à dix-sept ans, tous étaient à mes pieds, et personne ne m'aimait.

LE COMTE.

Personne!

CORINNE.

J'embrassais la carrière de la coquetterie, comme vous avez embrassé la carrière de la diplomatie, et nous sommes en servage tous les deux. L'habitude est prise, nous sommes liés éternellement aux deux hochets de notre profession : il vous faut ce portefeuille de ministre, il me faut cet éventail de coquette. La nature nous avait enseigné la franchise, le théâtre du monde nous a enseigné la dissimulation. Résignons-nous à tromper et jouons la comédie jusqu'au dernier acte de notre jeunesse, moi sous le lustre, vous au soleil.

LE COMTE.

Louise, Louise, votre gaieté est bien triste; il y a dans vous une pensée sérieuse que vous retenez sur vos lèvres...

CORINNE.

Et je la garde.

LE COMTE.

Soyez généreuse... ne gardez rien.

CORINNE.

Eh bien... dites, pourquoi vous êtes-vous obstiné dans la solitude du célibat? le mariage vous aurait complété. Il est venu jusqu'à moi de certains bruits...

LE COMTE.

Un mariage de convenances n'a jamais été de mon goût; j'ai toujours rêvé un mariage d'amour.

CORINNE.

Ah!

LE COMTE.

Mais au moment où une telle alliance pouvait se conclure, il me tombe du ciel politique une dépêche qui me donna du travail pour un mois et me fit oublier le nom et la figure de la femme que j'allais aimer... Peut-être aussi votre souvenir...

CORINNE.

Peut-être!

LE COMTE.

Louise, vous me faites perdre la raison! et en vous revoyant j'ai besoin de vous demander encore si vous n'avez jamais aimé personne.

CORINNE.

J'ai inspiré tant de passions qu'elles se sont toutes neutralisées. Pénélope avait mille amoureux, c'est ce qui l'a sauvée; ils se surveillaient tous et ils surveillaient Pénélope : tout le monde était forcé d'être vertueux. Si le public du théâtre n'était composé que d'un seul homme, qui viendrait tous les

soirs applaudir une actrice et la féliciter tous les matins, oh! cet homme-là serait bien dangereux! Pénélope y perdrait sa broderie et sa réputation.

LE COMTE.

Oh! que j'aime à vous croire!

CORINNE.

Croyez toujours; la foi sauve.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLARION.

CLARION, entrant timidement.

Eh bien, monseigneur... les cinq minutes sont écoulées. Avez-vous pacifié?

LE COMTE.

Ah! parbleu! vous me rappelez... J'ai complétement oublié...

CLARION.

Hein!

LE COMTE, à Corinne.

J'avais à vous parler de notre spectacle de ce soir... de nos embarras.

CLARION, à part.

Comment, il n'en est que là?

CORINNE.

Des embarras?... Ma bonne volonté, monseigneur, ne mettra aucun obstacle à rien. Je jouerai.

CLARION.

Quel changement à vue il obtient d'elle! Quel machiniste!

LE COMTE, souriant à Clarion.

Eh bien, que vous disais-je? Ça n'était pas difficile.

CLARION, à part.

Les grands seigneurs domptent les comédiennes dans les affaires de théâtre; ceci me prouve que les comédiennes doivent dompter les grands seigneurs dans les affaires diplomatiques. On pourra en faire son profit.

CORINNE, au comte.

Mais vous viendrez m'applaudir?

LE COMTE.

Comme un public d'amoureux!

Il la reconduit et lui baise la main.

SCÈNE IX

LE COMTE, CLARION.

LE COMTE.

Ah! mon cher Clarion, je suis heureux de vous revoir. J'ai la joie au cœur. Le ciel a pris sa toilette d'été, le soleil nous sourit; il fait un temps de France! azur partout. Ce soir, un spectacle superbe! Vos acteurs feront merveille; tout le beau monde de Stockholm vous applaudira, vous verrez comme ils sont chauds nos applaudissements du Nord. La beauté du soir complétera la beauté du jour; nous aurons les plus jolies femmes de Stockholm, nos astres de la Suède; des femmes idéales comme des fées, blanches comme la neige, blondes

comme le soleil ! Oh! je veux épancher ma joie devant vous, Clarion ; je reprendrai ma gravité de ministre en sortant.

CLARION.

Monseigneur, il m'est bien doux d'être le confident de votre bonheur! (A part.) Je tiens mon brevet de directeur royal. (Haut.) Ainsi, plus de craintes... nous sommes donc au port?

LE COMTE.

Oui, nous y entrons; les vents contraires ont cessé.

CLARION.

Notre spectacle de ce soir sera l'heureuse fin qui couronne l'œuvre... Et le prince... ce Messie de Finlande que vous attendiez?...

LE COMTE.

Je l'attends encore.

CLARION.

Comme tous les messies... Mais alors?...

LE COMTE.

Oh! je n'ai plus d'inquiétude. La joie intérieure est le pressentiment du succès!... Et d'ailleurs la dernière lettre d'un ami du prince, du baron de Revel, qui est dans nos intérêts, est tout à fait rassurante... et me donne tout lieu de croire que le prince est aux portes de Stockholm, s'il n'est pas arrivé.

CLARION.

Au fait... Un prince arrive toujours... rien ne l'arrête en voyage; il est son trésorier... et se délivre son passe-port. Ainsi, à moins qu'une tuile...

LE COMTE, riant.

Oui... à moins qu'une tuile!...

L'HUISSIER, entrant et remettant un pli au comte.

Monseigneur!

CLARION, à part.

La tuile!

LE COMTE, ouvrant la lettre.

Du baron de Revel, justement... Voilà qui va justifier toutes mes prévisions... (Il lit.) Ah! mon Dieu!

CLARION, à part.

J'ai l'émotion d'un dénoûment... (Haut.) Une catastrophe?

LE COMTE.

Oui... Le prince...

CLARION.

Eh bien?

LE COMTE.

Ah! c'est à nier le bonheur!... Une nouvelle fantaisie de ce prince fantasque.

CLARION.

Un prince des contes de Perrault...

LE COMTE.

Qui n'est pas le prince Charmant, en tout cas. Comprend-on une pareille lubie? Au lieu, pour se rendre à Stockholm, où un si grave intérêt l'appelle, de longer le littoral du golfe, il s'amuse, par caprice de voyageur, à faire l'école buissonnière dans les glaçons des îles d'Aland.

CLARION.

Un caprice d'été...

LE COMTE.

Oui... mais ce caprice lui fait perdre un temps précieux...

La duchesse Elfride l'attend à Stockholm... Toute la cour le sait... et se fait déjà une joie maligne de cette lenteur injurieuse... La duchesse, humiliée de ce retard, va partir demain si le prince n'arrive pas aujourd'hui !... Il arrivera... J'en suis sûr maintenant, sa lettre en fait foi... Mais...

CLARION.

Mais arriver trop tard ce n'est pas arriver, dit l'*Indolent* de feu Marmontel.

LE COMTE.

Marmontel a raison... Un retard, c'est un échec... c'est ma chute... Un échec détruit cent victoires.

CLARION.

Comme au théâtre!

LE COMTE.

Je cours chez la duchesse... Il faut employer tous les moyens pour la retenir vingt-quatre heures, vingt-quatre heures encore!... L'homme était trop joyeux... Il fallait que le ministre fut torturé... Attendez-moi, je reviens. Oh! décidément, l'ambition est l'ennemie de l'amour.

Il sort.

SCÈNE X

CLARION, seul

Comme le ciel se rit des vains projets de l'homme! Et pour moi comme pour lui la roue vient de tourner. Je touchais le sceptre de directeur royal.... Directeur! c'est-à-dire l'homme qui donne à un parterre de rois le bonheur du rire et des larmes! L'homme qui peut changer en rayons lumineux l'ennui qui pleut dans les palais! le voilà renversé en un clin d'œil!. . Et pourquoi? parce que de chétifs intérêts

diplomatiques sont aux prises... à deux doigts du pôle, le seul endroit du globe où la terre soit plate!... Parce que la Finlande vient se jeter entre mes jambes... La Finlande!... (avec dédain) un pays au bout du monde! et qui par conséquent a failli ne pas exister... C'est à dégoûter des ambitions... honorables!... Vingt-quatre heures, a-t-il dit... Que ne puis-je, comme M. Lekain dans la tragédie de *Josué*, arrêter le soleil!...

Soleil! sur Ascalon, arrête-toi...

On entend du bruit au dehors.

Hein? Quel est ce bruit?

SCÈNE XI

CLARION, MADEMOISELLE VILLEROY, en uniforme, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

Encore une fois, vous n'entrerez pas.

MADEMOISELLE VILLEROY.

J'ai mes entrées partout, si vous l'ignorez, je vous l'apprends.

CLARION, à part.

La petite Villeroy! Bon!... une péripétie d'actrice!

L'HUISSIER.

Mais c'est ici le cabinet du ministre.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Du ministre! Fi donc! Je croyais que c'était le cabinet du roi.

L'HUISSIER, saisi.

Du roi! Mais enfin, dites-moi, monsieur...

MADEMOISELLE VILLEROY.

Monsieur ? Insolent !

CLARION, à part.

De gros mots ! intervenons... (Haut.) Pardon, monsieur... Cette personne a tous les droits du monde de parler au ministre, je suis sa caution... Et comme Son Excellence m'a dit de l'attendre...

L'HUISSIER, s'inclinant.

C'est différent. Je me retire.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Sortez. (L'huissier sort.) Faquin !

CLARION.

Eh bien ! Le feu est-il au théâtre? Pourquoi venir me relancer jusque dans ce sanctuaire de la diplomatie ?

MADEMOISELLE VILLEROY.

L'osez-vous demander ?

CLARION.

Bon ! Elle parle comme Brutus, c'est-à-dire comme M. de de Voltaire.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Voilà donc le costume sous lequel vous espérez me faire siffler ce soir ! Ce n'est pas un habit, c'est une enveloppe.

CLARION, examinant.

Ce costume me paraît très-bien ; tu ressembles au neveu d'un amiral.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Alors on m'a pris mesure sur un mât de perroquet... si bien que cet huissier, vous l'avez entendu... cet huissier

stupide vient d'avoir l'insolence de me prendre pour un homme. Il m'a appelée monsieur!

CLARION.

Eh bien, monsieur, voilà un succès!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Pour votre tailleur.

CLARION.

C'est la vérité du déguisement.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Clarion, vous n'entendez rien aux travestis. Un costume d'homme doit toujours laisser soupçonner la femme et rendre justice, sur toutes ses coutures, à la grâce de notre sexe, qui est le beau. Un tailleur ne saura jamais habiller une femme. Il me faut madame Desprez, couturière de Paris; elle loge devant l'hôtel du *Grand-Vasa*. Si je dois être ainsi accoutrée, je ferai un coup de tête, je ne jouerai pas.

CLARION.

Vous ne jouerez pas?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Non.

CLARION.

Non?

MADEMOISELLE VILLEROY, frappant du pied.

Non, non, et non.

CLARION.

S'il en est ainsi. Eh bien, tiens... ça m'arrange, merci... Je me passerai de toi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Hein? Qui donc jouera pour moi?

CLARION.

Personne.

MADEMOISELLE VILLEROY.

On ne joue donc pas votre pièce?

CLARION.

Non.

MADEMOISELLE VILLEROY, furieuse.

On en joue une autre? *Les Fausses Confidences*, je le parie.

CLARION.

Juste!

MADEMOISELLE VILLEROY.

J'en étais sûre. Du Marivaux! C'est une cabale de Corinne. Le rôle m'appartient... Je jouerai.

CLARION.

Impossible. Corinne joue par ordre du roi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Et moi par ordre de Marivaux... qu'elle assassine. Je lui défends de l'enterrer.

CLARION.

Pas de rébellion!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Oh! ici on ne nous envoie pas au Fort-l'Évêque.

CLARION.

Non, on vous envoie en Sibérie.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Tant mieux! J'aurai des fourrures à bon marché!

CLARION.

Des fourrures! oh! femmes! Allons, Villeroy, ma petite ingénuité, sois raisonnable une fois; je ne suis pas exigeant.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Eh bien, soit, je ne jouerai pas.

CLARION.

A la bonne heure!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Mais... j'empêcherai tout le monde de jouer. Ici, à la cour de Stockholm, j'ai de nombreux amis, comme toute Française qui joue les ingénues; ces amis ont des parents, ces parents ont des amis, et la moitié de la salle recevra de moi l'ordre d'être enrhumée. On ne rira pas aux endroits comiques; on toussera en cadence aux endroits sérieux. Oh! pour me venger de Corinne, j'inventerai le feu grégeois, la bombe, la mine, le tremblement de terre; je ferai sauter le théâtre, et s'il est trop solide, je l'incendierai.

CLARION, *épouvanté. A part.*

Elle le ferait comme elle le dit. (*Haut.*) Voyons, du calme, chère enfant... Veux-tu ruiner ton directeur?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Vous vous flattez, vous êtes insolvable. Je ne vous fais aucun tort.

CLARION.

C'est ce que tu ignores... Voyons, sois bonne fille...

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je ne le suis pas.

CLARION.

Commence. Apprends que ma fortune est dans la représentation de ce soir.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Ah!

CLARION.

Écoute, Villeroy, il n'y a pas de secret à la comédie. Oui... mon avenir est dans le succès de cette représentation... Il s'agit de la Finlande, des douze millions de madame de Pompadour, des diamants de la reine, du bonheur de l'Europe.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Il s'agit de tout cela?

CLARION.

Une sottise de toi peut détruire ces belles combinaisons, et moi, par-dessus le marché. On attend ici un prince.

MADEMOISELLE VILLEROY,

Un prince!

CLARION.

Un prince qui voyage incognito, et qui vient faire le bonheur de la Suède, et le mien, et le tien. S'il est prouvé que ce prince est à Stockholm, l'univers est sauvé, et moi aussi; on me nomme directeur royal, et je t'engage à perpétuité pour jouer les coquettes ou les Corinnes, à raison de quatre mille livres par an. Qu'en dis-tu?

MADEMOISELLE VILLEROY, à part.

Tiens, tiens, tiens... Mais il me semble qu'il me donne là l'arme de ma vengeance. (Haut.) Un prince, dis-tu?

CLARION.

Oui.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Jeune?

CLARION.

Oui. (A part.) Fait-elle déjà un rêve de princesse? (Haut.) Un prince a toujours dix-huit ans. Eh bien?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Eh bien... je cède... Je consens à faire le bonheur de la mappemonde et le vôtre...

CLARION.

Les dieux soient bénis!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Mais à une condition.

CLARION.

Laquelle?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Corinne joue ce soir, mais moi je jouerai demain.

CLARION.

Demain et toujours.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Plus longtemps encore!

CLARION.

Jusqu'à la fin de la Suède.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Mais jamais avec ce costume d'homme qui ne rend pas justice à la femme.

CLARION.

C'est convenu.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Eh bien, allez de ce pas chercher la couturière de Paris, madame Desprez, et revenez ici avec votre carrosse.

CLARION.

Comment, maintenant! C'est impossible... Plus tard, demain.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Demain?... Non pas... J'exige votre soumission avant la représentation de ce soir... Demain peut-être vous ne m'obéiriez pas.

CLARION.

Mais te laisser ici... seule... Non, sors avec moi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je ne sors qu'en carrosse.

CLARION.

Quel caprice.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Sortir dans ce costume... pour qu'on m'appelle Monsieur... Jamais!

Elle s'assied.

CLARION, à part.

Ah! quand une ingénue a en tête sa folie! (L'huissier entre.) L'huissier du ministre!... Ah! avec lui, il n'y a plus de danger à la laisser ici pour un instant... Et, au fait, avec cette tête pleine de mauvais tours, cela vaut mieux... je la tiens ainsi sous ma garde... et puisqu'elle veut mon carrosse, je l'y emprisonne, et elle n'en sort plus d'aujourd'hui. (Haut.) Il faut toujours obéir... Attends-moi, je reviens à l'instant.

Il sort.

SCÈNE XII

MADEMOISELLE VILLEROY, L'HUISSIER, rangeant des papiers sur le bureau du ministre.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Ah! la Corinne continue à Stockholm ses intrigues de Paris... Va... va... Tu vas voir comme une rosière se moque d'une coquette... Je devine ton plan... Tu joues ce soir à ton bénéfice devant ce prince... ce prince de Finlande .. qui est attendu par le ministre et qui ne vient pas... Il est arrivé... et, puisque mon costume fait illusion... je veux que mon déguisement profite à ma vengeance... C'est pour moi que tu feras tes coquetteries... et que tu joueras de la prunelle et de l'éventail... En vérité, je suis reconnaissante des méchancetés qu'on me fait, elles me donnent la volupté de la vengeance... Si toutes mes camarades étaient bonnes filles, je périrais d'ennui. Amusons-nous.

SCÈNE XIII

Les Mêmes, LE COMTE.

LE COMTE.

Allons, allons... J'en suis quitte pour la peur. Le prince est arrivé, il est à Stockholm... La duchesse en a la preuve... et je ne peux en douter... Sa police est bien faite... mieux que la mienne... à coup sûr! car Stockholm est une grande ville... et je ne sais encore dans quel coin le découvrir... lui qui, dans son intérêt même, aurait dû s'adresser à moi, comme son premier confident. N'importe, je ressaisis ce fugitif qui s'appelle le bonheur. (Apercevant mademoiselle Villeroy.) Quelqu'un

ici. (A l'huissier.) Quel est ce jeune homme!... Comment avez-vous laissé entrer...

L'HUISSIER.

Mais, monseigneur, il est entré malgré moi.

LE COMTE.

Il a osé...

L'HUISSIER.

Oui... Il a, dit-il, ses entrées dans le cabinet du roi.

LE COMTE, regardant mademoiselle Villeroy.

Du roi!... Il ne s'est pas nommé?

L'HUISSIER.

Non. Il m'a traité d'insolent parce que je l'appelais monsieur.

LE COMTE, à part.

Eh quoi!... Serait-ce?... Cette fleur de jeunesse... Plus de doute... c'est le prince. Allons, il est plus fort en stratégie que je le croyais. (A l'huissier.) Annoncez-lui le ministre du roi.

MADEMOISELLE VILLEROY, qui a épié le comte du coin de l'œil.

Bon! Je crois que je suis sur le chemin.

L'HUISSIER, à mademoiselle Villeroy.

Monsieur!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Encore!

L'HUISSIER, s'inclinant.

Pardon... monseigneur... Son Excellence le comte Christian, ministre du roi.

MADEMOISELLE VILLEROY, se levant.

Monsieur le comte.

LE COMTE, à l'huissier.

Sortez ! (L'huissier sort. A mademoiselle Villeroy avec respect.) Cette entrée est bien mystérieuse. Ce simple uniforme... Est-il une de ces précautions que l'illustre voyageur prend pour se dérober aux hommages?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Vous avez deviné la pensée du voyageur.

LE COMTE.

Je ne dois donc même pas me hasarder à lui demander son nom?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Ne vous... hasardez pas.

LE COMTE.

Puis-je au moins savoir le motif qui me procure une visite si flatteuse pour moi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Un motif bien simple, monsieur le comte, n'y a-t-il pas spectacle ce soir au théâtre de la cour?

LE COMTE, à part.

Plus de doute ! (Haut.) Je comprends, et j'ai pourvu à tout.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Déjà !

LE COMTE.

Ce spectacle... donné par des comédiens français, et où doit débuter la plus célèbre des comédiennes de Paris, pique sans doute votre curiosité?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Oui... ça me pique beaucoup.

LE COMTE, à part, souriant.

Il se déguise bien... (Haut.) Je vous ai choisi la loge la plus convenable pour bien voir l'héroïne de la soirée.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Et pour en être vu?

LE COMTE, finement.

Les beaux yeux ne seront ouverts que pour le voyageur.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Et cette loge?

LE COMTE, prenant un papier sur le bureau.

La voici.

MADEMOISELLE VILLEROY, prenant le coupon.

Si j'arrive à mon but, je serai reconnaissant.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CLARION.

CLARION, entrant essoufflé.

Mon carrosse est avancé... et nous pouvons... Ciel! le ministre.

LE COMTE.

Ah! Clarion... vous venez à propos... Nous n'avons plus d'obstacles à redouter... Que vos acteurs se tiennent prêts... et que la représentation soit digne des hôtes illustres qui vous feront l'honneur de vous applaudir.

CLARION.

Comment? Le prince de Finlande est donc à Stockholm?

LE COMTE.

Oui... et le voilà.

CLARION.

Hein?

LE COMTE.

Pas un mot...

CLARION.

Mais, monseigneur, permettez... Je veux vous dire...

LE COMTE.

Plus tard.

CLARION, à part.

C'est d'une impudence...

LE COMTE, à Villeroy.

Je respecterai l'incognito que vous voulez garder et je laisse à notre futur directeur royal l'honneur de vous faire apprécier dès à présent tous les avantages de la loge que vous occuperez ce soir.

Il salue.

CLARION.

Mais, monseigneur, il faut...

LE COMTE.

A ce soir.

Il sort.

MADEMOISELLE VILLEROY, éclatant de rire..

Comme a dit un Frontin... (Déclamant.)

Ai-je tenu parole?
Dans cette occasion, sais-je jouer mon rôle!

CLARION

Tout est perdu, fors Villeroy!

ACTE DEUXIÈME

Un pavillon du palais ouvert sur le parc du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE.

Oh! quelle admirable représentation! Elle a rempli mes rêves de toute la nuit! Corinne a été superbe! Et moi j'ai laissé au théâtre le peu de raison qui me restait; j'en suis sorti comme on sort d'un incendie, la flamme au front, le délire au cerveau, l'épouvante au cœur! foudroyé par la grâce de cette femme et ne sachant où me réfugier pour trouver ce calme et ce sang-froid si nécessaire à l'homme qui tient dans sa main la destinée d'un peuple! Oui! je suis dans un de ces moments de crise où la pensée n'a pas de repos! Je ne sais à quel souci donner audience... Politique et amour, deux mots qui se heurtent et ne s'accordent ni dans la tête, ni dans le cœur!... Hier, au théâtre, la duchesse n'a pas un instant perdu de vue mon jeune prince : j'avais adroitement désigné à l'attention de la duchesse le jeune aspirant, qui, je l'imagine peut-être, me semblait beaucoup plus préoccupé de Corinne que de la duchesse. Ah! c'est un mirage de ma jalousie, la duchesse l'emportera sur l'artiste. Tout nous serait rendu, la Finlande, les douze millions de la France et les diamants de la reine Ulrique! Trois conquêtes sans livrer une bataille! Ah! ce serait le pacifique triomphe de la diplomatie et la gloire de mon nom!... Corinne!... Malgré moi je

retombe toujours dans cette pensée. Oh! faiblesse des forts! On est au-dessus de tous, on commande aux plus grands, on est assis à côté du trône, et cette domination s'écroule devant une femme! le courage tremble devant un geste, le pouvoir se fait esclave aux pieds d'une enfant! Et maintenant... faut-il maudire cette femme? faut-il la chasser de mon souvenir?... Non... il faut l'aimer!...

SCÈNE II

LE COMTE, CORINNE.

LE COMTE.

C'est vous, Corinne!

CORINNE, un livre à la main.

Cela vous étonne? Vous avez donné à mes camarades et à moi le droit de chercher la fraîcheur dans le parc de votre palais; c'est la récompense de la représentation d'hier qui a été fort belle, si j'en juge par nos couronnes et nos bouquets. On nous a étouffés sous les fleurs, et nous venons respirer ici à l'ombre... Mais je vous serre la main et vais étudier mon rôle de Célimène dans la solitude.

LE COMTE.

Un rôle de coquette?... Oh! non, je vous défends de l'étudier davantage .. Vous le jouez déjà trop bien.

CORINNE.

Mais si l'on nous voyait ainsi en tête-à-tête... cela ne pourrait-il pas compromettre le ministre?

LE COMTE.

Non... rien de plus naturel...

CORINNE.

A Versailles.

LE COMTE.

Partout. Les artistes sont fort honorés en Suède. Paris donne ses modes à l'Europe. Vos gentilshommes de Versailles, vos ministres, vos princes assistent au petit lever des illustres comédiennes; votre brillant comte de Valbelle laisse faire grand bruit de ses amours avec la Clairon. Vous voyez que je connais mon histoire de France. J'ai vu les mœurs de mon siècle; aussi, et tout en respectant les mœurs austères des autres siècles, je veux être mon contemporain. Si l'on suppose que je vous fais la cour, il n'y aura de l'étonnement pour personne; vous avez hier bouleversé toutes les têtes, comme toujours, comme partout.

CORINNE.

Comme toutes les comédiennes qui ont un peu de figure... Croyez-vous qu'ils me rendent bien vaine ces froids incendies du cœur qui s'allument au foyer du théâtre? J'ai reçu, sans être émue, une avalanche de déclarations : trois cent soixante-deux glaçons! dont cinquante-huit madrigaux, trente-neuf sonnets, quatre menaces de suicide, non suivies d'effet heureusement; propositions de mariage de main droite et de main gauche, dix-sept. Je fais le compte exact de tout cela; j'ai beaucoup d'ordre. Quand il a été bien prouvé à ces inconsolables que j'avais un cœur de roche, ils se sont tous consolés.

LE COMTE.

Tous!

CORINNE.

Tous!... Ah!... excepté un pourtant!

LE COMTE.

J'en étais sûr!

CORINNE.

Un jeune prince.

LE COMTE.

Un prince? (A part.) J'avais bien vu.

CORINNE.

J'ai trouvé le moyen d'être plus rusée que tout le monde, je dis toujours la vérité.

LE COMTE.

Et ce prince?

CORINNE.

L'an dernier déjà il avait daigné m'honorer de sa passion...

LE COMTE.

Ah! C'est de l'histoire ancienne!

CORINNE.

Et moderne aussi... puisqu'il m'a suivie jusqu'ici avec constance... et que probablement il me suivrait partout.

LE COMTE.

Cela veut dire que ce prince est ici.

CORINNE.

Vous devinez facilement... ce qu'on vous a dit.

LE COMTE.

Je devine aussi ce qu'on ne me dit pas.

CORINNE.

Quoi donc?

LE COMTE.

Qu'il est arrivé hier incognito et que vous l'aimez.

CORINNE.

Ah! je pourrais peut-être commettre la folie d'aimer un prince, un ministre ou un laboureur, mais je voudrais, je vous l'avoue, être aimée sans partage, sans rivalité d'aucune sorte. Or, un prince aime sa principauté, un ministre son portefeuille, un laboureur sa ferme. Ces rivalités me seraient intolérables. J'aimerais l'homme dont je posséderais l'âme tout entière, et qui n'aurait qu'une seule et exclusive ambition, être aimé de moi. Si ce phénomène existe, mon cœur est à lui.

LE COMTE, inquiet et railleur.

Et ce prince se fait-il laboureur pour avoir le plaisir de déposer sa charrue?

CORINNE.

Oh! ne raillons pas... Ce prince est doué des plus belles qualités du monde; je ne connais pas une âme plus généreuse, plus noble, plus dévouée. Il est prêt à faire pour moi tous les genres de sacrifices; mais je le soupçonne fort d'être ambitieux, et je serais jalouse de toutes les distractions que lui promet son glorieux avenir. Ma lune de miel serait belle avec lui, mais l'éclipse totale viendrait ensuite et ne finirait pas. Je serais princesse à la cour comme on est sultane au harem; on gagne le titre, on perd l'amant!

LE COMTE.

Ah! Corinne!... Je devrais me révolter contre vous et contre moi-même,... mais il y a dans votre parole, dans votre regard une fascination que je ne m'explique pas... mais que je subis... Oui... vous avez raison, gagnez l'amant et perdez le titre... Je suis à vous... L'amour ne se déclare pas... il se

prouve... Voici la preuve du mien... je vous aime et je sacrifie mon amour au bonheur d'être aimé de vous.

CORINNE.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Oui, l'amour en remplissant mon cœur en a chassé l'ambition. Le pouvoir, les grandeurs, les titres, la richesse, un palais, tout cela n'est rien si votre amour n'est pas le premier et l'unique invité des fêtes de ma vie. Louise, je voudrais savourer le bonheur de tout perdre pour vous conquérir, et je ne regretterais rien si j'étais riche de votre amour et de votre beauté!

CORINNE, émue et souriante.

Vous êtes le plus dangereux des tentateurs, monsieur le comte.

LE COMTE.

Céderez-vous à la tentation?

CORINNE.

Je vous avoue que je demande à ma faiblesse la force d'y résister... car, si les bruits de la cour sont fondés... vous êtes sur le point de réaliser trois projets qui sont la fortune de la Suède... et la gloire de votre vie.

LE COMTE.

Vous savez...

CORINNE.

Je suis instruite de tout ce qui vous intéresse.

LE COMTE.

Alors, vous connaissez la grandeur de mon sacrifice.

CORINNE.

Je le connais, je l'apprécie..., et je ne l'accepte pas.

LE COMTE.

Eh quoi... après tout ce que vous-même vous venez de dire... après l'offre que je vous fais .. Ah ! vous êtes inexplicable.

CORINNE.

Je vais m'expliquer, cher comte. Vous avez étudié les hommes, excepté vous : les meilleurs observateurs oublient de s'observer eux-mêmes. Vous ne vous connaissez pas, l'enthousiasme d'une minute vous ferait sacrifier votre vie entière, et les regrets sont les fils de l'enthousiasme.

LE COMTE.

Moi, des regrets! Jamais! Ma vie ne sera pas assez longue pour épuiser la richesse de mon amour.

CORINNE.

En six mois votre trésor serait dépensé.

LE COMTE.

Corinne, vous ne parlez pas comme une femme...

CORINNE, avec un sourire forcé.

Et vous parlez comme un homme, vous. Ils ont tous des amours éternels à offrir !... une éternité de quatre saisons! Tous les amoureux si ardents à la préface ressemblent à vos navigateurs qui passent de l'équateur à la mer glaciale en moins d'un an... Adieu... adieu, cher comte...

LE COMTE.

Eh quoi? vous me quittez ainsi sur cette parole cruelle... que votre réflexion n'a pas conduite. . Vous n'êtes pas même mon amie.

CORINNE.

Si j'étais votre ennemie... j'accepterais sans réflexion.

LE COMTE.

Ne m'ôtez pas tout espoir... Si je dois être malheureux, laissez-moi encore respirer pour souffrir.

CORINNE.

Eh bien... soit... Si la femme n'a pas de raisons d'hésiter..., la comédienne a d'autres scrupules... Dans une heure, je vous dirai si j'ai pu concilier les deux sentiments de mon cœur.

LE COMTE.

Est-ce le sursis qu'on accorde au condamné?... Est-ce la grâce qu'on ajourne.

CORINNE.

Vous verrez... J'aperçois Clarion, il me cherche sans doute.

LE COMTE.

Je vous laisse avec lui... Dans une heure... je reviendrai. Que votre réponse ne soit pas un arrêt.

Il lui baise la main et sort.

SCÈNE III

CORINNE, seule.

Celui-là est sincère... il a cette rare qualité. Moi! comtesse Christian d'Ebelstein!... Quel rêve!... mais bientôt quel réveil! La passion éteinte... l'ambition perdue... Et quelle serait la victime? Non, non, ne soyons pas femme... laissons parler la raison... silence au cœur. Je le sauverai par ma fuite.

SCÈNE IV

CORINNE, CLARION.

CLARION, *agité.*

Ah ! Corinne... Je vous cherchais... Avez-vous vu le ministre ?...

CORINNE.

Oui.

CLARION.

Vous a-t-il parlé de moi ?

CORINNE.

Non. Il m'a paru avoir ce matin une autre personne en tête...

CLARION.

Qui donc? Le prince de Finlande?

CORINNE.

Vous savez donc qu'il est ici?

CRARION.

Oui... Je viens de le voir. (A part.) Le vrai! Il a des moustaches comme Pierre le Grand... il n'a pas l'ombre de ressemblance avec le faux.

CORINNE.

Qu'avez-vous donc? Vous parlez tout seul... comme votre Robinson.

CLARION.

Ah !... c'est que vous ne savez pas dans quelle île escarpée et sans bords... j'ai naufragé... A l'heure qu'il est, je ne sais

si j'ai mérité le Capitole ou les gémonies... Ce doute m'est intolérable, et je cherche le ministre pour être fixé sur mon sort.

CORINNE.

Et votre étoile... à laquelle vous croyez tant ..

CLARION.

J'y crois toujours. Oh! ma belle étoile polaire! Après le succès d'hier soir, je dois y croire plus que jamais... Pas de brume sur mon ciel... Quel triomphe... Je voulais vous accabler de mes félicitations. Impossible! Vous aviez disparu dans un nuage de fleurs... ô déesse de ma fortune! avec vous où ne monterai-je pas? aux frises du théâtre ou du ciel! Ce n'était qu'un cri aux abords de la salle, dans les foyers, sous le péristyle... Mille inconnus me serraient les mains... « Ah! monsieur le directeur, quel sujet vous avez là!... » Et moi, attendri, je disais : « Oui... oui, braves Suédois... je le connais, mon trésor; il fait ma gloire et ma richesse, et il ne me quittera plus. »

CORINNE, embarrassée.

Mon cher Clarion... Je suis touchée... émue... mais laissez-moi vous dire que votre enthousiasme... manque d'à-propos.

CLARION.

Hein?... un si bel enthousiasme!...

CORINNE.

Il ne faut que deux mots pour l'éteindre.

CLARION.

Quels sont ces deux... éteignoirs?

CORINNE.

Je pars.

CLARION.

Pour la campagne?

CORINNE.

Pour Versailles.

CLARION.

Vous me quittez?

CORINNE.

Hélas! oui.

CLARION.

A l'expiration de votre engagement?

CORINNE.

Plus tôt.

CLARION.

Quand?

CORINNE.

Aujourd'hui.

CLARION.

Ah! c'est impossible.

CORINNE.

C'est vrai.

CLARION.

Quelle raison?

CORINNE.

Une raison d'État.

CLARION.

Et mon répertoire?

CORINNE.

Il se passera de moi. Robinson lui reste.

CLARION.

Mais le public... mes braves Suédois?... Deux catastrophes... deux Pultava dans un siècle !

CORINNE.

Ils se sont consolés de la première.

CLARION.

Mais vous n'y songez pas... et votre dédit !

CORINNE.

Vous m'y faites penser... C'est mille livres; il faut que vous me les prêtiez.

CLARION.

Comment... C'est moi qui dois encore payer votre dédit ?

CORINNE.

Dame ! Il faut bien que quelqu'un le paie ; je vous donne la préférence.

CLARION.

Merci.

CORINNE.

J'en ai besoin pour mon voyage.

CLARION.

Mais... mais... on n'égorge pas ainsi un directeur avec ce flegme comique... Je suis égorgé... je n'en reviens pas... Je croule... je tombe de ma hauteur.

CORINNE, souriant.

C'est votre première chute !

CLARION.

Ah!... Circé!... Non, sirène!... Voyons, voyons, Corinne, parlons sérieusement.

CORINNE.

Oui, sérieusement... Eh bien, tout est dit, je pars.

CLARION.

C'est juste... tout est dit. Je vous connais... et il faut bien que je me résigne... Votre oui ne fut jamais suivi d'un non. Après votre triomphe d'hier, votre détermination doit avoir un motif impénétrable même pour votre directeur... Donc. . notre engagement est rompu. Mais, il faut que je le reconnaisse, vous êtes une femme rare... une femme unique.

CORINNE.

Comment?

CLARION.

M'emprunter de l'argent!... Tenez, votre pauvreté fait votre gloire. Au dix-huitième siècle, le siècle Pompadour! le siècle brouillé avec les mœurs, le siècle où les jolies femmes peuvent épouser le Pérou de la main gauche, elle! la Corinne, jeune comme le printemps, belle comme la sœur cadette de Vénus, adorée par un second premier ministre, elle en est réduite à emprunter de l'argent à un directeur qui n'en a pas!... Ah! j'ai là sous les paupières deux larmes honteuses qui montent du cœur... Vous aurez vos mille livres... Je les emprunterai à notre ingénuité qui est toujours en fonds... elle... et qui a de l'ordre.

CORINNE.

Elle peut vous refuser.

CLARION.

J'ai un moyen coercitif tout prêt... je lui donnerai un rôle

de femme mûre... où elle ne montrera que son talent, et je la ruine.

CORINNE.

Ce cher Clarion!

CLARION, larmoyant.

Je rends le bien pour le mal.

CORINNE.

Je m'en souviendrai... Et vous... je l'espère, vous ne m'oublierez pas.

CLARION.

Ah! votre souvenir restera gravé...

CORINNE.

J'ai besoin de votre argent aujourd'hui!

CLARION.

Vous l'aurez ce soir.

CORINNE.

Bien. Je vais tout disposer pour mon départ... et, avant de partir, je veux vous embrasser. (Clarion ouvre les bras.) Non... en partant... A ce soir!

Elle sort.

SCÈNE V

CLARION, seul.

Cette femme est l'hyperbole de la vertu, elle met le luxe dans tout. Elle me quitte... C'est une perte pour ma scène... Je vais tomber de Charybde et Scylla... c'est-à-dire de Corinne en Villeroy... Ce n'est pas gai! Moins de talent, plus de

caprice... des appointements plus lourds... trois mille livres par an!... Ces grands artistes dévorent les directeurs... Les bons nous quittent... les méchants nous restent... S'ils pouvaient tous partir... Le public est un bon diable... il comprendrait ma situation... il me plaindrait, je jouerais mes pièces avec de petits élèves économiques... avec de jeunes nourrissons... épris de l'art et payés par la gloire... Ah!... Camerarin, mon confrère, a eu raison de le dire... Les directeurs seront ruinés tant qu'il y aura au théâtre des auteurs et des comédiens. Mais voici Son Excellence... Enfin, je vais savoir... si j'ai sauvé la Suède ou si je me suis perdu.

SCÈNE VI

LE COMTE, CLARION.

LE COMTE, *des papiers à la main.*

Ah! fièvre de la politique! donne-moi une trève... j'ai bien assez de la fièvre de mon cœur! Une heure, a-t-elle dit... un siècle!... Et c'est au moment où l'amour peut-être va devenir ma seule et douce chaîne qu'il faut que je m'abandonne moi-même pour songer aux intérêts de tous! La Suède manque d'argent! le déficit est dans le trésor... Des économies, demande-t-on à la cour! Et toujours des prodigalités dans le plaisir... Enfin, notre mariage réussira... j'en ai maintenant l'espoir... La France nous paiera nos douze millions... et peut-être...

Il prend une note, et se met au travail.

CLARION, *à part.*

Diable! Il a l'air bien agité... Il a deviné que mon prince... n'est qu'une princesse, et la récompense que j'attends de lui sera une chambre dégarnie dans la Bastille de Stockholm?

LE COMTE, s'interrompant.

Et Corinne! comment dévorer une heure?...

CLARION, à part.

Allons, allons. Soyons courageux... comme un poltron aux abois. (Haut.) Monseigneur...

LE COMTE, brusquement.

Qu'est-ce?... Ah! c'est vous, Clarion!

CLARION, à part.

Je tremble!... (Haut.) Puis-je demander à monseigneur s'il a été satisfait de notre spectacle.

LE COMTE.

Oui... oui... mon cher Clarion.

CLARION, à part.

Son cher Clarion!... Il n'y a pas de Bastille.

LE COMTE.

Un spectacle parfait!... Mais je croyais trouver ici mademoiselle Corinne.

CLARION.

Elle y était il n'y a qu'un instant... Donc le spectacle?...

LE COMTE.

A rempli toutes mes espérances... La duchesse Cécilia est d'une humeur charmante ce matin; il paraît qu'elle a été ravie de tout ce qu'elle a vu.

CLARION, à part.

De tout! Ah! mon Dieu! (Haut.) Elle a trouvé le prince?...

LE COMTE.

Très-joli garçon

CLARION, à part.

Le faux!... Est-elle... heureux!

LE COMTE.

Oui, oui, malgré quelques distractions de coulisse, j'ai surpris entre les deux fiancés un échange furtif de regards qui est pour moi plein d'avenir... Ah! je fus bien inspiré, Clarion, en renversant tous les obstacles que vous m'opposiez pour cette représentation... et je crois maintenant que le rétablissement de nos affaires... et surtout celui de nos finances, peut en résulter.

CLARION, à part.

S'il compte sur mon joli garçon de prince pour restaurer ses finances... (Haut.) Mais, monseigneur, vous ne l'avez donc pas revu... le prince, depuis la représentation?

LE COMTE.

Non .. mais je lui ai ecrit... et à ma prière il se rendra ici, dans ce pavillon écarté du parc.

CLARION.

Ah!... vous avez écrit?... (A part.) Auquel a-t-il écrit? (Haut.) Au prince du théâtre... ou...

LE COMTE.

Comment?

CLARION, troublé.

Je veux dire au prince... de la représentation.

LE COMTE, se remettant à écrire.

Il n'y a pas deux princes, que je sache...

CLARION.

C'est juste... Il ne peut pas y en av... (A part.) Je ne demande pas mieux qu'il n'y en ait qu'un... Enfin, n'im-

porte... sans notre ruse d'hier la duchesse serait partie... et la Suède perdue... C'est moi qui l'ai sauvée... Donc, je mérite une récompense proportionnée au service rendu... et comme avec les grands il ne suffit pas de mériter une récompense, qu'il faut la demander... je n'hésite plus... Demandons. (Haut.) Votre Excellence a été sans doute, comme tout le monde, ravie du triomphe de la Corinne.

LE COMTE.

Corinne!... Oh! oui, et moi plus que tout le monde. (Regardant autour de lui. A part.) Elle ne vient pas.

CLARION.

Oserai-je aussi demander... si... pour ma part. Excusez cet amour-propre et cet orgueil... Un auteur n'a que ces deux vertus pour se défendre... Mon *Robinson*... ma comédie insulaire?

LE COMTE, riant.

Une comédie... d'égoïste... Il n'y a eu de succès que pour vous... auteur et acteur.

CLARION.

Ce monopole est de mon goût... Bref... si la cour a daigné rire...

LE COMTE.

Le roi a donné l'exemple... il a ri comme le dernier de ses sujets... et il m'a chargé de témoigner sa satisfaction à l'artiste et au directeur.

CLARION.

Comment!... le roi!... Sa Majesté... a daigné. (A part.) C'est le moment de lancer ma requête. (Haut.) Mais alors, si mes faibles talents ont le pouvoir de dérider un auguste visage, pourquoi Sa Majesté ne prendrait-elle pas le théâtre dans sa

maison en chargeant son ministre de choisir un directeur habile comme...

LE COMTE.

Vous?

CLARION.

Vous achevez ma pensée...

LE COMTE.

Certes, je ne demanderais pas mieux... honorer l'art...

CLARION.

Protéger les artistes! instruire le peuple par le théâtre! relever le niveau du goût avec la langue des poëtes! Quelle admirable mission!

LE COMTE.

Oui... mission sublime!... mais...

CLARION.

Ah! il y a un *mais*...

LE COMTE.

Il y en a toujours un... et le plus terrible de tous les mais! La Suède n'a pas d'argent...

CLARION.

Comme moi.

LE COMTE.

Le Suède a fait les affaires de la France et nous avons dépensé douze millions pour elle... et on nous a payé avec la promesse de nous payer.

CLARION.

Une promesse! C'est une monnaie qui n'a pas cours.

LE COMTE.

Depuis quinze ans nous réclamons.

CLARION.

Je suis sûr que vous réclamez mal. Une seule fois on m'a dû de l'argent...

LE COMTE.

J'ai réclamé moi-même ! J'ai fait le voyage de Versailles ; je me suis adressé au ministre des finances, à notre ambassadeur, à Richelieu, à Louis XV, à tout le monde, et je n'ai rien obtenu.

CLARION.

C'est que vous avez oublié le meilleur.

LE COMTE.

Comment ?

CLARION.

Le chef-d'emploi.

LE COMTE.

Qui donc ?

CLARION.

Madame de Pompadour.

LE COMTE.

Une courtisane !

CLARION.

En vingt-quatre heures, vous aviez gagné votre procès.

LE COMTE *riant*.

Vous croyez ? C'est que... il y a un côté épineux dans cette négociation.

CLARION.

Très-épineux... je le reconnais; il s'agit de laisser tomber des épingles chez madame de Pompadour !

LE COMTE.

Oui... Il n'y a pas de roses sans épines.

CLARION.

Et de femmes sans épingles.

LE COMTE.

Au fait, la diplomatie regarde le but, et ne doit pas se soucier des moyens... Savez-vous, Clarion, que vous avez la tête remplie de bons conseils.

CLARION.

C'est ma sibylle... C'est le théâtre qui m'inspire, monseigneur.

LE COMTE.

Le théâtre?

CLARION.

Oui... Les rois, les ministres, les ambassadeurs, les généraux trouvent tout dans Corneille et Racine; le peuple trouve tout dans Molière et Regnard. Auguste enseigne aux rois la clémence; Pyrrhus enseigne le droit des gens aux ambassadeurs; Burrhus enseigne la justice aux ministres; Mithridate enseigne la guerre aux généraux; Sganarelle enseigne la philosophie aux hommes; Célimène enseigne la coquetterie aux femmes; Orgon enseigne la vigilance aux maris; Philinte enseigne le bon sens à l'humanité entière! Le théâtre! le théâtre! c'est l'art civilisateur, c'est la conquête du monde par le plaisir et la joyeuse instruction; c'est la Sorbonne universelle! C'est le seul professorat qui amuse; c'est le code de

l'expérience ; c'est la morale domestique prêchée par des comédiens devant un auditoire qui ne dort jamais.

LE COMTE.

Très-bien, Clarion, j'aime cet enthousiasme que vous avez pour votre art.

CLARION.

Un art qui s'élève à la hauteur d'un sacerdoce.

L'HUISSIER, *entrant.*

Monseigneur... une lettre du duc de Revel !

LE COMTE.

Le duc de Revel ! Il est ici ? à Stockholm ?

L'HUISSIER.

Oui, monseigneur, arrivé hier avec le prince de Finlande.

CLARION, *effaré.*

Hein ?

LE COMTE.

Arrivé hier... et je ne l'ai point vu ?... Que veut dire ?...

Il ouvre la lettre.

CLARION, *à part.*

J'ai l'émotion d'un dénoûment. Dieu du ciel !... Villeroy... oh ! mon étoile, voilà ton éclipse.

LE COMTE, *lisant.*

Ah ! mon Dieu !

SCÈNE VII

Les Mêmes, MADEMOISELLE VILLEROY.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Quel beau parc... partout des tritons... des naïades, des dryades, des amadryades... toute la mythologie en marbre... Trianon s'est fait suédois... Ah! Clarion... vous!

CLARION.

Tais-toi, malheureuse!....

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est juste!... Je suis toujours prince travesti. Je n'y pensais plus... l'habitude.

LE COMTE.

Qu'ai-je lu? Le prince de Finlande assistait hier à la représentation... et ce n'est pas lui que j'ai placé!... Le prince... que j'attends ici... n'a rien reçu de moi... et il est en ce moment auprès d'une femme... une artiste... qu'on ne nomme pas... C'est Corinne! Mais alors quel est donc ce jeune homme que j'ai reçu hier? Suis-je la dupe de quelque intrigue de cour?... (Apercevant mademoiselle Villeroy.) Ah! je vais tout savoir.

CLARION, empressé.

Son Excellence... le ministre.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Qui m'a fait l'honneur de m'écrire.

LE COMTE.

Et je vous remercie de votre exactitude... monsieur... l'aspirant... dont j'ignore encore le nom.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Permettez-moi encore de le taire... (A part.) C'est amusant.

CLARION, bas.

Tais-toi.

LE COMTE, à part,

Ils se connaissent... je comprends... (Haut.) Vous avez lu ma lettre?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Oui. Vous avez à m'entretenir d'affaires... graves.

LE COMTE.

Plus graves que vous ne le pensez...

CLARION, à part.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Vous savez de quoi il s'agit?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Sans doute... mais faites comme si je l'ignorais.

CLARION.

La Suède est dans une crise...

LE COMTE.

Monsieur Clarion... Le théâtre avez-vous dit, supprime toutes les difficultés.

CLARION, à part.

Si je sais comment me tirer de celle-là.

LE COMTE.

Je me fie à votre diplomatie de coulisse... c'est celle qui convient à la situation... Interrogez ce... ce jeune homme... Vous connaissez l'affaire.

CLARION.

Vous voulez...

LE COMTE, avec hauteur.

Je l'exige, monsieur.

CLARION.

Eh bien donc... monseigneur... il s'agit... (A part.) Nous aurions dû faire une répétition.

MADEMOISELLE VILLEROY.

J'attends.

CLARION.

Voyez-vous... Tout le monde désire que la Suède soit heureuse.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Moi aussi.

CLARION.

Or... son bonheur dépend d'un mariage... On pourra dire à la Suède... *Tu felix Austria nube.*

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je n'entends pas...

CLARION, à part.

Je suis à bout de mon français... je parle latin... (Haut.) Enfin... mariez-vous, monsieur, et nous sommes tous sauvés.

MADEMOISELLE VILLEROY, riant.

Me marier! moi... je déteste les femmes!

CLARION.

Oui, je sais ce que vous allez dire, un proverbe de mer .. *Le marin doit mourir garçon*... C'était aussi l'opi-

nion du brave amiral Ruyter... *La femme d'un marin*, disait-il, *est veuve toute sa vie : son veuvage ne cesse qu'après la mort de son mari.* Et Ruyter raisonnait juste; il est resté garçon et il a fort bien fait, car lorsqu'il éprouva le malheur d'être emporté par un boulet de canon, il aurait donné trop de chagrins à sa veuve. La Hollande seule pleura le brave amiral... Mais vous, c'est différent, vous êtes un... (Mademoiselle Villeroy éclate de rire. A part.) Tu ris.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Eh oui, je ris... Vous ne voyez pas que le ministre rit comme moi, mais sous cape, et qu'il s'aperçoit que nous ajoutons une scène aux *Fourberies de Scapin?*

CLARION, avec dignité.

Ce langage...

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est le mien; je parle coulisses. Oui, monsieur, je suis la Villeroy, je joue les travestis, les corsets, les Agnès, les rosières; je suis une vraie femme, tout ce qu'il y a de plus femme, et la plus folle des pensionnaires de ce cher Clarion. Voilà! ça m'agaçait les nerfs. La charade est finie, on a deviné le mot.

LE COMTE, se levant.

Ainsi, mademoiselle, et vous, monsieur, vous avez osé jouer une insultante comédie devant moi?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Il y a dans mon engagement que je ne puis refuser aucun rôle; ça regarde mon directeur.

LE COMTE.

Venir sous un masque d'emprunt jouer ici le rôle d'un haut personnage, du prince de Finlande!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Tiens! Je doublais le prince de Finlande! Nous avons le même emploi, lui aussi il aime les déguisements...

LE COMTE.

Que dites-vous?

MAMEMOISELLE VILLEROY.

Qu'il est logé incognito au *Grand-Wasa*... Je le connais beaucoup, ce prince... et Corinne aussi le connaît.

LE COMTE.

Corinne!

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est le protecteur des artistes...

CLARION, bas.

Tais-toi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je sais ce que je dis.

LE COMTE.

Protecteur...

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je me sers d'un mot poli... car je suis bonne camarade... et j'ai la médisance en horreur... Corinne obtient du prince tout ce qu'elle veut.

CLARION, à part.

Démon!

LE COMTE.

Je comprends tout maintenant... et le duc de Revel a raison. Corinne fera oublier la duchesse au prince de Finlande... Le mariage ne se fera pas... C'est pour lui que

Corinne a ajourné sa résolution... Elle est perdue pour moi... et du même coup je suis ruiné dans mon ambition et dans mon amour... Tout s'écroule autour de moi, il n'y a plus de place dans mon cœur que pour le désespoir.

CLARION, s'inclinant.

Monseigneur...

LE COMTE.

Monsieur, vous avez indignement abusé des droits que vous donnaient nos anciennes relations... Il y a des mésalliances d'amitié... Je brise la nôtre... Pas un mot de plus. (A lui-même.) Dans une heure, le conseil s'assemble... J'avais promis d'y apporter la solution de toutes nos difficultés. (Il sonne. L'huissier paraît.) Attendez mes ordres... Je vais écrire au roi. Oui, je dois conjurer la honte d'une disgrâce publique; je sais ce qui me reste à faire... je le ferai.

Il sort.

SCÈNE VIII

CLARION, MADEMOISELLE VILLEROY.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Belle sortie!... Que va-t-il faire maintenant? Quel est son projet?

CLARION.

Son projet... Il est perdu par ta faute, et il veut tomber avec orgueil; il va donner sa démission.

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est bourgeois! A cet air tragique, je croyais voir Oreste allant immoler Pyrrhus.

CLARION.

C'est lui qui est immolé ! Immolé dans sa politique, immolé dans ses affections ! Et nous sommes immolés du même coup, toi et moi !

MADEMOISELLE VILLEROY.

Nous ! Allons donc ! J'en verrai bien d'autres avant mes trente ans que je garderai jusqu'à soixante. Les ingénues ont la vie dure, parce qu'elles rient de tout ce qui est sérieux.

CLARION.

Aussi, pourquoi le diable, ton père, t'a-t-il conseillé ce vilain tour ?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Un conseil superbe ! quoique vous en disiez. J'aime à rester dans l'esprit de mes rôles, à la ville du moins. J'adore Hermione, bien qu'elle n'entre pas dans mon emploi. La tragédie enseigne le devoir aux comédiennes... J'ai à me plaindre de Corinne ; elle a fait hier à mon cœur une blessure toute fraîche ; Hermione s'est vengée aujourd'hui. La vengeance, dit-on toujours dans nos coulisses, est le plaisir des dieux !

CLARION.

C'est celui des actrices ! Malheureuse ! tu savais donc que le ministre aimait Corinne !

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est le secret de la comédie !... Oh ! oui, ils s'aimaient !

Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux,
J'ai dit : d'un seul bonheur, faisons deux malheureux !

CLARION.

Et moi, je te laisserais réussir ! je laisserais faire à ma pièce ce mauvais dénoûment? Oh! non! non! dussé-je

épuiser toutes les ressources de mon répertoire! A moi, Crispin! à moi, Scapin! à moi les illustres diplomates de la comédie, les Machiavels du grand trottoir! ceux qui sauvent tout lorsque tout est perdu fors l'honneur! ceux qui manquèrent au désastre de Pavie et ne manqueront pas à la victoire de Clarion.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Tiens! voilà Corinne! l'entretien avec son prince n'a pas été long! (A part.) Commence par cette victoire.

SCÈNE IX

Les Mêmes, CORINNE.

CORINNE.

Quel bruit!.... Vous Clarion!... Est-ce ainsi que vous êtes reconnaissant de la faveur insigne que nous fait le ministre en nous ouvrant ces jardins réservés?

CLARION.

Oh! il s'agit bien de convenances!

CORINNE.

Qu'est-il donc arrivé?

CLARION.

Une catastrophe! Le départ de Corinne me tuait, l'action de Villeroy m'enterre.

CORINNE.

Qu'a-t-elle fait?

CLARION.

Son métier... une méchanceté! Vous ne savez pas que la

Suède doit... non pas, la France doit à la Suède douze millions?

CORINNE.

Je le sais.

CLARION.

Qu'un mariage princier nous faisait rendre la Finlande par la Russie.

CORINNE.

Je le sais aussi.

CLARION.

Et que les diamants de la Baltique... non, de la reine Ulrique, nous...

CORINNE.

Je sais tout cela.

CLARION.

Eh bien!... le ministre, mon ancien camarade... ce bon Christian!... s'était chargé de mener à bonne fin ces trois graves questions suédoises...

CORINNE.

Oui, et son avenir dépend de leur réussite, je sais cela encore...

CLARION.

Mais il faut une tête forte à un ministre, et il a perdu la sienne... Villeroy a détruit ses illusions d'amoureux, elle lui a dit que... la femme qu'il aime ne l'aimait pas, et qu'elle en adorait un autre....

CORINNE.

Ah!

CLARION.

Elle a osé ajouter que l'autre est le prince de Finlande, l'impudente menteuse!

CORINNE.

Elle a dit vrai.

CLARION.

Hein!... et elle a ajouté qu'à l'instant même le prince rendait une visite à... à vous, Corinne.

CORINNE.

Historique! c'est encore vrai!

CLARION.

Que le prince vous aimait à la folie.

CORINNE.

Il le dit et il le prouve.

CLARION.

Alors, je comprends son désespoir.

CORINNE.

Son désespoir?

CLARION.

Et oui... Il renonce à la diplomatie, à la politique, à tout... Demain, ce soir, cet homme puissant ne sera rien...

CORINNE.

Que dites-vous?

CLARION.

Il donne sa démission de ministre; en perdant votre amour, il veut se consoler en perdant tout le reste. Il nous a quitté comme un homme qui court au suicide ou aux petites maisons.

CORINNE.

Oh! si sa démission arrive au roi, il est perdu... Clarion, il faut empêcher cela à tout prix... Dites-lui que tout est arrangé... J'ai là ce qui le sauve... Moi... je dois partir... quitter Stockholm dans son intérêt... Ah!... et mon argent, mes mille livres pour mon voyage?

CLARION.

Votre dédit... que je dois vous prêter, vous donner... L'argent est chez vous...

CORINNE.

Courez, alors... courez pour rejoindre le ministre...

CLARION.

Courir!... Ah! oui... l'émotion me brise les jambes... Quel métier! la tragédie le matin, la comédie le soir! coulisses de théâtre, coulisses de palais!...

CORINNE.

Au nom du ciel, Clarion, ne perdez pas une minute.

CLARION.

Oui... Et si je ne réussis pas, tenez... je change d'emploi, je me donne une fin tragique.

Il sort.

SCÈNE X

CORINNE, MADEMOISELLE VILLEROY.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Une idée! Si je repassais mon rôle de l'*Ambitieuse*...

Elle tire un rouleau.

CORINNE, à part.

Arrivera-t-il à temps?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Il faut viser plus haut; épousez donc un prince
De la main gauche, et puis, s'il s'abandonne à vous,
Prenez-lui, des deux mains, son or et ses bijoux,
Et, quand vous serez riche, alors, en femme adroite,
Vous pourrez épouser Valsain de la main droite.

CORINNE, à part.

Et j'ai là... de quoi le sauver... Oh! il fait naufrage au port!...

MADEMOISELE VILLEROY.

Confier ses chagrins aux statues d'un jardin quand il y a des camarades, c'est impoli...

Vous vous taisez, madame, et gardez le silence!

CORINNE.

Le silence est la parole du mépris.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Moi, je parle toujours; le silence est la démission de l'esprit... Attrape.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE COMTE.

CORINNE.

Le voici.

LE COMTE, saisi.

Elle ici, Corinne!

CORINNE.

Ne vous avais-je pas promis une réponse?... Je viens tenir ma promesse.

LE COMTE.

Respectez un malheur qui est votre ouvrage; tout ce que vous m'avez promis vous l'avez tenu.

MADEMOISELLE VILLEROY, à part.

A la bonne heure! voilà une scène qui commence bien! (Haut.) Je reprends mon rôle... M. le prince de Finlande vous laisse avec son heureux rival.

Elle sort en riant.

SCÈNE XII

LE COMTE, CORINNE

CORINNE.

Une accusée doit être entendue.

LE COMTE.

Eh bien, mademoiselle, je vous écoute... mon sursis est expiré... Mais c'est le juge qui demande à l'accusé sa justification.

CORINNE.

On m'a dit une chose incroyable.

LE COMTE.

Alors, il faut la croire.

CORINNE.

Vous donnez votre démission ?

LE COMTE.

Le conseil est assemblé... et voici la lettre qui annonce ma détermination au roi.

CORINNE.

Dieu soit loué! tout n'est pas perdu!... Cette démission, vous ne l'enverrez pas.

LE COMTE sonne, l'huissier entre.

Portez cette lettre au palais... au premier ministre.

CORINNE.

Non, non. . arrêtez!

LE COMTE, à l'huissier.

Obéissez...

CORINNE.

Ah! vous êtes un ingrat! vous tombez au niveau des hommes vulgaires! C'est la raison qui abdique chez vous! une comédienne, qui se plaît aux intrigues du théâtre et du monde, souffle la calomnie à votre oreille, et vous croyez cette femme, et vous ne me croyez pas, moi!

LE COMTE.

Je n'ai aucun regret de mon action, les âmes hautes ne se contentent pas d'un malheur incomplet. Corinne, vous avez donné votre amour à un autre; n'essayez pas de le nier, je le sais, pareille infortune est assez vulgaire. Mon ambition politique vient de subir un échec, catastrophe assez commune en diplomatie. Ce n'était pas suffisant. Le roi pouvait encore me maintenir dans les régions inférieures du pouvoir, et cette auguste faveur était sans doute une consolation et un adoucissement. Mais... mais vous ne m'aimez pas, et que m'im-

porte le reste. Non, j'ai voulu savourer toutes les tortures de l'orgueil humilié. Si j'ai brisé mon avenir, si j'ai brisé l'ancre d'espérance qui me sauvait après le naufrage, je suis flétri dans mon amour-propre, repoussé dans mon amour, ruiné dans ma fortune, renversé dans mon ambition, il me reste au moins cette joie fatale que l'homme trouve dans le malheur accompli.

CORINNE.

Et si l'on vous rendait tout ce que vous avez perdu, l'accepteriez-vous?

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?

CORINNE.

Christian, vous aviez en moi une amie, croyez-le bien.

LE COMTE.

Une amie! l'amante d'un autre!

CORINNE.

D'un autre!... Ah!... vous vous obstinez bien à ne pas me connaître... Je n'appartiens à personne et je vous en donnerai aujourd'hui même une preuve évidente... Mais.... vous qui doutez ainsi de moi... vous qui m'accusez... vous saurez un jour ce que ce cœur que vous avez méconnu renferme de *dévouement et d'amour*... Oui... Je voulais que l'homme qui m'avait fait connaître le véritable amour n'eût jamais le regret de m'avoir aimée... Je voulais lui rendre le service que tout homme aimé est en droit d'attendre de la compagne de sa vie, je voulais l'aider dans sa tâche... et j'aurais réussi... Votre aveuglement obstiné, votre jalousie vulgaire ont tout renversé. Quand je vous ai aimé, je vous croyais plus grand.

LE COMTE.

Corinne... Quel langage!... Ce ton de sincérité dans vos paroles...

CORINNE.

Après les paroles, l'action... Oubliez tout... je vous en conjure. Quel était le triple but de votre ambition?

LE COMTE.

Mais...

CORINNE.

Répondez! D'abord le mariage du prince de Finlande et de la duchesse, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Oui.

CORINNE.

Voilà le contrat signé de la main du prince et scellé de ses armes.

LE COMTE.

Hein!

CORINNE.

Le traité qui rend la Finlande à la Suède, les diamants de la reine Ulrique? Ce contrat vous les assure; vous le savez?

LE COMTE.

Oui.

CORINNE.

Les douze millions de la France? La caution de la Russie vous en promet la restitution ; voici la lettre de l'ambassadeur de l'impératrice Catherine.

LE COMTE.

Dois-je croire? Oh!... c'est le prince?... Gardez vos présents, ils me déshonorent.

CORINNE, fièrement.

Monsieur le comte, je sais qui vous êtes, et sachez qui je suis. La main qui a reçu ces présents était pure quand elle les a reçus, elle est encore pure quand elle vous les offre. Prenez-les sans crainte, ils ne vous flétriront pas... Celui qui me les a donnés a trouvé sa seule récompense dans une bonne action... Ne vous mettez pas au dessous de lui par une injuste soupçon et un odieux refus... Ce qu'ils me coûtent, mon cœur seul le sait, et il ne me reproche rien... Ce soir je vous quitte... et je mets un monde entre vous et moi... C'est la condition qui m'a fait obtenir ces présents.

LE COMTE.

Corinne... Ah!... s'il en est ainsi, reprenez-les... Tout avec votre amour... sans votre amour, rien.

CORINNE.

Mais achevez donc de me connaître... il en est temps. Mon amour, dites-vous?... N'avez-vous donc pas compris lorsque à Versailles, lorsque partout, on s'étonnait en la raillant de cette froideur que vous appelez coquetterie, n'avez-vous pas compris que je ne voulais donner mon cœur qu'au prix de ma main?

LE COMTE.

Eh bien!

CORINNE.

Oh! de telles alliances de comédiennes et de gentilhommes, je sais qu'on les tolère dans un pays libre, mais votre Suède les tient encore en légitime répulsion. Non, je veux vous sauver de vous-même, et je veux sauver moi de vous. Un

jour, peut-être, il m'est réservé de chercher un appui dans le mariage et d'imiter tout le monde ; mais à présent, je m'appuie encore énergiquement sur moi-même : le lierre n'a pas besoin d'ormeau. Si je m'unissais à un homme supérieur, il m'humilierait sous son titre ; si je m'unissais à un homme inférieur, je l'humilierais sous mon esprit de comédienne. Je ne veux donner de chaînes à personne et ne veux pas en recevoir ; je me trouve bien dans mon isolement et le mieux m'épouvante. Les gens du monde sourient de pitié en écoutant ce langage, parce qu'il est trop raisonnable, mais, soyez-en sûr, mon cher comte, j'ai la folie du bon sens.

LE COMTE.

Oh ! ce n'est pas moi, Corinne, qui peux sourire en vous écoutant ! c'est impossible... Mais je ne suis plus l'homme supérieur que vous redoutiez. Après la résolution que je viens de prendre, je suis retombé dans mon néant, et c'est vous, vous Corinne, qui êtes au-dessus de moi, vous qui portez toujours la plus belle des couronnes, celle de l'esprit, de la grâce et de la beauté !

CORINNE.

Oui... cette fatale démission !... Et partir en vous laissant malheureux !... Ah ! qu'avez-vous fait !... Quel est ce bruit ?

SCÈNE XIII

TOUS LES PERSONNAGES.

L'HUISSIER.

Encore une fois, monsieur, je sais quels sont mes ordres et je les exécute à la lettre...

CLARION.

Et je vous dis, moi, que la lettre tue et que l'esprit vivifie.

MADEMOISELLE VILLEROY, à Clarion.

Prenez-garde ! vous insultez un ambassadeur en livrée !

LE COMTE.

Mais de quoi s'agit il?

L'HUISSIER.

Monseigneur, vous m'avez remis une lettre pour Son Excellence le premier ministre?

LE COMTE.

Oui.

L'HUISSIER.

N'était-ce pas mon devoir de la remettre?

LE COMTE, ému.

Oui !

L'HUISSIER.

M'avez-vous jamais vu infidèle à vos ordres?

LE COMTE.

Jamais !

L'HUISSIER.

Eh bien, cet homme, ce comédien a prétendu...

LE COMTE.

Ma lettre, tu l'aurais encore?

L'HUISSIER.

Non, je ne l'ai plus.

LE COMTE.

Ah !

CLARION.

M. Rousseau de Genève, dit dans sa lettre sur les spectacles, que les comédiens apportent dans la vie privée les vices et les vertus de leurs personnages. Agamemnon et Crispin ont égaré des lettres. Celle de Votre Excellence s'est retrouvée dans ma poche ; rendons grâces au roi des Grecs.

MADEMOISELLE VILLEROY, à part.

Animal !

CORINNE.

Dieu soit béni ! je vous rends tout !

LE COMTE.

Excepté vous.

CORINNE.

L'ambition satisfaite diminue l'amour.

LE COMTE.

Elle l'augmente.

CORINNE.

Mais l'ambition est une belle passion aussi, c'est le dévouement du patriotisme ; c'est le rude travail des nobles oisifs. Votre pays vous appelle, allez à lui, oubliez-vous et pensez à tous. Je pars et je vous laisse mes souvenirs.

LE COMTE.

Des illusions.

CORINNE.

Les souvenirs nous font croire que nous avons été heureux.

CLARION.

Monseigneur, j'attends mon pardon.

LE COMTE.

Vous êtes directeur du théâtre royal.

CLARION.

La roche Tarpéienne m'a précipité sur le Capitole!

GLOIRE ET AMOUR

COMÉDIE GRECQUE

EN UN ACTE, EN PROSE

(Inédite.)

PERSONNAGES.

ÉROSTRATE, sous le nom abrégé d'Éros (AMOUR).

SCOPAS DE MILO, sculpteur.

ATHÉNAÏS DE MYTILÈNE.

RHODINA, esclave familière d'Athénaïs.

La scène est à Éphèse.

GLOIRE ET AMOUR

Le gynécée d'Athénaïs de Mytilène. Au fond, un vaste rideau tombant sur une balustrade de marbre, et laissant voir les bases des colonnes d'un grand temple dans le lointain. — Cette balustrade sert d'entrée et de sortie aux personnages. — A gauche, une porte qui conduit aux appartements intérieurs. — A gauche, les dieux lares d'or, d'ivoire et d'argent, sur un petit autel votif. — Ameublement grec antique. Dans un angle, une statue lampadaire. — Uncoffre sur un trépied. Une tenture derièrre laquelle on puisse se cacher. — Dans un salon, on peut se despenser de ce décor, et le suppléer par l'imagination.

SCÈNE PREMIÈRE

ATHÉNAÏS, RHODINA.

ATHÉNAÏS, s'asseyant.

Vite, Rhodina... mon collier, mes bagues, mes bracelets.

RHODINA, s'agenouillant à côté d'Athénaïs pour poser les bracelets et les bagues.

Douce maîtresse, vous plaît-il d'entendre dire tous les matins la même chose?

ATHÉNAÏS.

Si la même chose est agréable?

RHODINA.

Non.

ATHÉNAÏS.

Eh bien, dis toujours, Rhodina.

RHODINA.

Vous avez là, vis-à-vis, de bien méchants voisins, les prêtres de Diane.

ATHÉNAÏS.

Je le sais... et je crains bien plus la voisine encore.

RHODINA.

La déesse Diane?

ATHÉNAÏS.

Elle-même.

RHODINA.

Oh! ne me parlez pas de ces femmes qui se mêlent de tout... O ma belle maîtresse Athénaïs, cette Diane...

ATHÉNAÏS, l'interrompant.

Parle bas...

RHODINA.

Oh! ne craignez rien, la lune est couchée... Diane règne à la fois sur la terre, sur l'enfer et dans le ciel! C'est trop. Il est impossible qu'elle ne néglige pas les affaires du monde dans un de ces trois endroits.

ATHÉNAÏS.

Et puis, vois-tu, Rhodina, je la soupçonne d'être jalouse, comme une prude.

RHODINA.

Encore si elle était chaste, comme elle en fait courir le bruit aux enfers et dans le ciel; mais on sait dans toute notre ville d'Éphèse qu'elle a des rendez-vous, à chaque lune nouvelle, avec ce petit berger Endymion.

ATHÉNAÏS.

Elle aurait pu mieux choisir.

RHODINA.

Oh! je n'aimerais pas un berger, moi! Les déesses ont bien mauvais goût... Voyez Vénus, si ce qu'on dit est vrai, celle-là fréquente aussi les bergeries, elle aime Adonis.

ATHÉNAÏS.

Mais au moins celle-là est bonne fille; elle ne se mêle pas de nous; elle n'est pas femme à faire des avances à Jupiter, pour lui donner une distraction, lui dérober sa foudre, et la lancer sur une pauvre mortelle qui cherche un mari dans un bois de myrtes...

RHODINA.

Comme cela s'est vu dernièrement à Rhodon dernièrement, mon pays. La belle Amulia a été foudroyée, dans un bois de myrtes, en plein soleil. Tout le monde a dit : Le coup part de Diane.

ATHÉNAÏS.

On ne se trompait pas.

RHODINA.

Cette déesse a bien changé de caractère; nos mères et nos aïeules nous disent que Diane était plus douce autrefois : les femmes légères ne craignaient pas la lune en plein midi.

ATHÉNAÏS.

C'est l'orgueil, c'est l'orgueil qui a changé le caractère de Diane. Écoute, Rhodina... jusqu'à présent, Diane n'avait point de temples; les sculpteurs refusaient de faire sa statue, à cause des sages étoffes qui ennuient le ciseau ; on ne sculptait que des Vénus, c'était plus léger. Tout à coup, il s'est trouvé un artiste très-riche, qui a subi des malheurs domestiques à faire courber le front d'un homme, et, pour se venger des femmes, il a bâti à ses frais, là, vis-à-vis, dans notre ville d'Éphèse, un temple à la chaste Diane, un temple

où Vénus est traitée comme la dernière des mortelles par des choristes veufs et bien payés. Depuis ce moment, Diane a perdu la tête comme une parvenue; elle emprunte à Jupiter sa foudre et à Junon son paon. Gardons-nous bien.

RHODINA.

Quelle terrible voisine nous avons là!

ATHÉNAÏS.

Ce palais que nous habitons, je ne l'ai pas choisi, vrai! on me l'a donné, je l'ai pris. C'est un présent de Crinias, ce riche trafiquant d'étoffes de Milet. Il devait m'épouser, mais il a eu la délicatesse de mourir avant notre hymen.

RHODINA.

Quel homme charmant!

ATHÉNAÏS.

Oh! je n'ai qu'à me louer de lui, depuis sa mort. J'ai failli être veuve, et c'est une triste condition depuis le fatal exemple qu'a donné Artémise.

RHODINA.

Oh! celle-là a gâté le métier de veuve!

ATHÉNAÏS.

C'est vrai!... Toutes les femmes n'ont pas le courage de dévorer à leur repas les cendres de leurs maris.

RHODINA.

J'aime mieux les raisins de Corinthe.

ATHÉNAÏS.

Or, ayant échappé au veuvage, je veux choisir un illustre mari et quitter Éphèse pour habiter ma belle île de Mytilène, où Diane n'a pas l'ombre du crédit.

RHODINA.

Je soupçonne ma douce maîtresse Athénaïs d'avoir du penchant pour ce jeune et charmant Éphésien qui porte le nom du fils de Vénus...

ATHÉNAÏS.

Pour Éros? Tu te trompes, Rhodina; il a un défaut redoutable.

RHODINA.

Il ne vous aime pas assez?

ATHÉNAÏS.

Il m'aime trop.

RHODINA.

Le mariage le corrigerait.

ATHÉNAÏS.

Peut-être... Regarde Orphée, il a été incorrigible celui-là; sa femme le croyait tranquille quand elle fut morte, son mari est venu la chercher aux enfers.

RHODINA.

L'importun!... Alors, je tournerai mes soupçons sur le jeune statuaire de Milo...

ATHÉNAÏS.

Scopas... Oh! c'est un grand artiste! Il pourrait me donner la moitié de sa gloire, mais je crains l'amour des sculpteurs; ils aiment mieux leurs statues que leurs femmes, et il leur manque toujours un modèle, disent-ils, pour terminer un bras ou un menton. C'est suspect... Au reste, je n'ai point fait de choix encore; la précipitation est la mère du repentir.

RHODINA.

Cependant vous choisirez un peu plus tard ; le gynécée est triste sans l'amour.

ATHÉNAÏS.

Par Vénus Lesbienne, la plus amoureuse des Vénus, je te jure que je n'aime pas l'amour !

RHODINA, avec un vif mouvement.

Dieux immortels ! quel blasphème ! Et qu'aimez-vous donc alors ?

ATHÉNAÏS.

J'aime la gloire.

RHODINA.

L'un n'empêche pas l'autre.

ATHÉNAÏS.

Tu es une enfant. Oui, l'un empêche l'autre. Je vais te citer cent femmes de Rhodon, de Milet, d'Éphèse, qui sont belles comme les filles de l'Olympe de Phidias, qui ont aimé comme les nymphes de l'Arcadie, et dont le nom ne sera pas prononcé une seule fois quand la vieillesse aura blanchi leurs cheveux noirs. Ce qui est triste, le voici, Rhodina : c'est d'être abandonnée par la déesse Hébé aux joues de rose ; c'est de prendre rang parmi les matrones ridées; c'est d'obtènir la vénération railleuse des jeunes gens; c'est de s'entendre dire dans la foule : « Bonne vieille, laissez donc passer ces jeunes filles qui vont au temple de Gnide concourir pour le prix de la beauté. » Je veux prévenir mes derniers jours de ces tristesses; je veux conquérir la gloire, cette grande chose de mon pays, la seule beauté qui soit sans vieillesse, la seule passion qui nous conserve des adorateurs jusqu'à la tombe et nous fasse vivre après notre mort. Je veux entendre dire dans la foule : « Jeunes filles qui allez à Gnide, inclinez-

vous devant cette vieille femme; elle a concouru pour le prix de la gloire, et vos couronnes de roses se flétrissent aux rayons de sa couronne d'or. »

RHODINA.

Je suis une enfant, vous avez dit vrai. Jusqu'à ce moment, j'avais cru que la gloire était une chose grecque uniquement inventée pour l'homme, et que la femme avait été beaucoup plus favorisée par les dieux, qui lui avaient laissé l'amour.

ATHÉNAÏS.

L'amour! toujours l'amour! Connais-tu un nom plus vulgaire que celui-là?

RHODINA.

Ah! j'aime les choses vulgaires, moi! j'aime l'amour. Être femme, être jeune, être belle; avoir les hommes à ses pieds, rois ou esclaves; humilier les plus orgueilleux, dompter les plus forts, épouvanter les plus braves et ne donner son amour qu'au plus jeune, au plus timide, au plus charmant. Voilà la vie, voilà la gloire; et si on est deux à vieillir ensemble, on ne s'en aperçoit pas: on est toujours jeune quand on s'aime toujours; l'amour à deux n'a jamais les cheveux gris. Philémon et Baucis ont eu vingt ans jusqu'à leur mort.

ATHÉNAÏS.

Ah! Rhodina, mon ingénue! on voit que tu ne connais l'amour que par les fables d'Athènes et les chansons de Paphos! L'amour était bien beau quand il était seul, avec sa mère divine, mais l'homme est venu, et l'amant a défiguré l'amour.

RHODINA.

Eh bien, moi, je le prends tel qu'il est; je laisse la gloire

aux héros, et il y a chez nous tant de héros historiques et fabuleux qu'ils se nuisent l'un l'autre et ensevelissent leur gloire avec eux dans leur tombe. La postérité n'aura pas assez de mémoire pour retenir tant de noms. La gloire, c'est le sillon éblouissant que le vaisseau trace sur la mer Ionienne; le sillon disparaît avec le vaisseau, il ne reste que la mer : c'est la postérité.

ATHÉNAÏS.

Écoute, Rhodina, je te permets de parler ainsi quand tu es seule avec moi, mais devant le statuaire Scopas et devant le jeune Éros, garde-toi bien de médire de la gloire... Voici Scopas; j'entends la foule qui salue son nom. Tu vois que la foule n'est pas de ton avis.

RHODINA.

Tant mieux ! je dois avoir raison.

SCÈNE II

LES MÊMES, SCOPAS.

Rhodina va s'asseoir devant la balustrade, et travaille à la navette.

SCOPAS.

Belle Athénaïs, que cette nouvelle journée vous soit douce et que les grâces soient toujours avec vous!

ATHÉNAÏS.

Que le dieu des beaux-arts vous soit toujours en aide, noble sculpteur, fils de Scopas de Milo. Saluez mes dieux lares, ils vous seront hospitaliers... Quelle bonne nouvelle nous apportez-vous?

SCOPAS.

Mon œuvre est faite.

ATHÉNAÏS, avec enthousiasme.

Dieux immortels! Que toute la ville d'Éphèse se pare de myrtes et de roses! que la trirème aux dieux d'ivoire, la trirème des bons messages, tourne sa proue vers le Pirée pour apporter cette nouvelle à la ville de Minerve! que toute la Grèce artiste tressaille de joie, le grand sculpteur de Milo a créé sa Vénus!

SCOPAS.

Vous n'ajoutez rien de plus, belle Athénaïs?

ATHÉNAÏS.

Manquera-t-il quelque chose à votre triomphe?

SCOPAS.

Oui.

ATHÉNAÏS.

Quoi donc?

SCOPAS.

Votre amour.

ATHÉNAÏS.

La gloire ne vous suffit pas?

SCOPAS.

Eh! La gloire sans l'amour, c'est le Parthénon sans soleil! O belle Athénaïs, si l'artiste arrache le marbre aux veines de Paros, s'il brûle son front dans les veilles pour deviner l'idéal divin; s'il livre son cœur au vautour du titan pour ravir au ciel la flamme de la création, c'est qu'il veut mettre aux pieds d'une femme ses douleurs, ses joies, ses triomphes; c'est qu'il veut vaincre des rivaux dans la lutte amoureuse du génie pauvre qui ne donne rien, contre la sottise opulente qui donne tout. L'artiste demande sa gloire à la foule, mais

pour se voir applaudir, loin de la foule, par deux mains charmantes, se voir encourager par des lèvres amies et des sourires célestes! La gloire n'est qu'un chemin, le but c'est l'amour!

ATHÉNAÏS.

Et les femmes, Scopas, les femmes de votre pays, croyez-vous qu'elles soient insensibles à la gloire et qu'elles doivent se contenter de couronner secrètement un grand artiste, sans recevoir de la foule un peu de cet encens qui brûle pour lui? J'aime aussi, moi, le bruit du triomphe, la mélopée des acclamations; je veux que la foule sache mon nom pendant ma vie et ne l'oublie pas après ma mort. Je me révolte contre l'injurieux oubli de la tombe, je veux conquérir cette grande chose qui console de la mort, l'immortalité.

SCOPAS.

Je vous la donne, Athénaïs! Votre grâce, votre beauté, votre sourire, sont désormais inséparables de mon œuvre; c'est vous qui m'avez inspiré; c'est votre main qui a conduit mon ciseau.

ATHÉNAÏS.

Scopas, vous remplissez mon cœur d'un noble orgueil. Oui, la ville d'Éphèse saura que la Vénus de Scopas a pris les traits d'Athénaïs de Mytilène; mais je fais un rêve encore plus beau... Excusez-moi, Scopas, lorsqu'il s'agit de gloire, on ne saurait avoir trop d'ambition.

SCOPAS.

Oui, après l'amour, il n'y a rien de si doux... Je vous comprends, belle Athénaïs; je veux que toute la Grèce sache le nom du glorieux modèle que j'ai choisi; je veux l'apprendre aux siècles à venir, et j'inscrirai sur le piédestal ces trois mots : Athénaïs de Mytilène.

ATHÉNAÏS, au comble de la joie.

Soyez béni, Scopas, pour avoir compris la pensée d'une femme! Oh! je sens que le triomphe de l'orgueil est le baume du cœur! Demain, je serai déesse; demain, j'humilierai la Diane d'Éphèse du haut de mon piédestal! Scopas, si j'avais les trésors de la Perse, les jardins de l'Arabie-Heureuse, le trône du Pont-Euxin, je vous les donnerais pour récompense aujourd'hui.

SCOPAS.

Donnez l'espérance à mon amour, et que le monde garde ses trésors.

ATHÉNAÏS.

Espérez!

SCOPAS, aux pieds d'Athénaïs.

Déesse, vous avez fait un dieu de l'artiste; l'Olympe est ici...

ATHÉNAÏS, le relevant.

Non, il est à Mytilène. Oh! que je serais heureuse de raconter ma gloire à mon beau pays natal! C'est là que je trouverai l'amour, c'est là que je vous aimerai.

SCOPAS, au comble de l'exaltation.

Art divin! ciseau du sculpteur! marbre de Paros! soyez bénis! C'est vous qui me donnez cette femme! Toutes les richesses des satrapes n'obtiendraient pas un seul de ses sourires, et un pauvre artiste sera son époux!

ATHÉNAÏS, prêtant l'oreille.

Entendez-vous cette musique, Scopas? Je ne reconnais pas les mélopées des prêtres de Diane.

RHODINA, accourant de l'estrade extérieure.

C'est une théorie de jeunes filles qui s'avance et prend le

chemin de cette maison. Elle chante l'hymne d'Amathonte. Diane doit être furieuse comme une voisine qui entend parler d'amour devant sa porte.

SCOPAS, *avec sévérité.*

Jeune fille, gardez-vous de parler méchamment des grandes divinités.

RHODINA.

Pourquoi cette grande divinité vient-elle se loger devant nous!

SCOPAS.

Félicitez-vous, au contraire, d'avoir sous vos yeux ce temple, qui est la septième merveille du monde.

RHODINA.

J'aime mieux le colosse de Rhodes.

SCOPAS.

Esclave, taisez-vous!

RHODINA.

Il n'y a rien à répondre à cela; vous avez raison.

Elle s'éloigne.

SCOPAS, *prêtant l'oreille.*

Athénaïs, ce sont les jeunes artistes du théâtre d'Éphèse, les Océanides du chœur de Prométhée qui ont salué ma statue et viennent conduire triomphalement le divin modèle à mon atelier.

ATHÉNAÏS.

Scopas, vous lisez dans le cœur de la femme, et vous méritez d'être aimé. Ce soir, avant le lever de la lune, allez au môle et faites préparer le navire qui porte les étoffes de Milet à Mytilène.

Ils sortent.

SCÈNE III

RHODINA, seule.

Je voudrais voir la figure de Diane en ce moment; le clair de lune sera sombre cette nuit. Ma belle maîtresse aura un autel, et, quand elle sera tout à fait déesse, je lui demanderai un amant accompli comme récompense de mes services. Voilà toute mon ambition... un amant accompli... Peu de chose, comme on voit... J'entends un bruit de pas, dans le vestibule... C'est l'heure des visites et des ennuis... Ah! ce n'est pas un ennui, c'est le seigneur Éros... Celui-là ne fait pas des déesses, mais il est poli avec les femmes et les laisse parler.

SCÈNE IV

RHODINA, ÉROS.

En entrant, Éros salue les dieux lares.

RHODINA, à part.

Il est même poli avec les dieux...

ÉROS.

Vous êtes seule, Rhodina?

RHODINA.

Oui, seigneur Éros.

ÉROS.

Vénus a donc congédié deux Grâces?

RHODINA.

Oh ! c'est charmant, seigneur Éros ! Par Castor et Pollux ! votre père vous a bien nommé ! Vous êtes Cupidon à vingt-cinq ans.

ÉROS.

Et ta belle maîtresse ?...

RHODINA.

Elle est sortie... Elle passe déesse en ce moment.

ÉROS.

Que dis-tu, Rhodina ?

RHODINA.

Si vous voulez l'adorer le second, allez à l'atelier du sculpteur Scopas.

ÉROS, tressaillant.

Dieu des enfers ! Athénaïs chez Scopas ! O sainte Pudeur, ta statue n'a plus de voiles !

RHODINA.

Ne vous alarmez pas, tout est fini.

ÉROS.

La statue est faite ?

RHODINA.

Et la déesse aussi. Mais tout n'est pas désespéré...

ÉROS.

Parle, Rhodina ; donne-moi la vie ou la mort.

RHODINA.

Vivez, c'est plus facile. On mettrait ses rivaux en amour trop à l'aise si on se tuait sottement. Athénaïs n'a payé sa place en Olympe qu'à peu de frais, avec la fausse monnaie de

l'espoir. Scopas n'est qu'un prétendant de Pénélope, voilà tout.

ÉROS.

Tu le jures par le Styx!

RHODINA.

Bien mieux que cela! je me moque bien du Styx! Je le jure par le dieu Hymen qui porte une tunique jaune! Je veux qu'il me laisse fille jusqu'à mes derniers jours si je mens!

ÉROS.

J'ai besoin de te croire, et je te crois.

RHODINA.

Mais je vous engage à prendre vos précautions. Les sculpteurs amollissent le bronze avec le temps, et la belle Athénaïs est du métal des femmes.

ÉROS.

Oh! je ne perdrai pas un jour.

RHODINA.

Voyons, que ferez-vous, seigneur Éros?

ÉROS.

Je suis riche, je ferai tout.

RHODINA.

Ce n'est rien. Ayez une idée...

ÉROS.

Ma tête brûle...

RHODINA.

La mienne est froide... Voulez-vous un bon conseil?

ÉROS.

Donne.

RHODINA.

Et en échange, que me donnerez-vous?

ÉROS.

Un jeune Lesbien en mariage et de l'or à remplir un boisseau.

RHODINA.

Et le jeune Lesbien m'aimera?

ÉROS.

Par Apollon! J'espère bien ne pas te donner un mari aveugle! Qui te voit t'aime.

RHODINA.

Vous êtes adorable! et ma maîtresse est bien folle de courir après ce grossier statuaire, qui a été élevé chez les faunes des bois d'Arcadie...

ÉROS.

Mais ton idée? Voyons ton idée...

RHODINA.

La voici... Êtes-vous peintre comme Zeuxis?

ÉROS.

Non.

RHODINA.

Sculpteur comme Praxitèle?

ÉROS.

Non.

RHODINA

Musicien comme Orphée?

ÉROS.

Non.

RHODINA.

Poëte comme Euripide?

ÉROS.

Non.

RHODINA.

Qu'êtes-vous donc?

ÉROS.

Je suis riche.

RHODINA.

Vous n'êtes rien... Ma belle maîtresse Athénaïs n'aime que la gloire; elle ne vit pas pour vivre, mais pour revivre; elle demande à un amant pour dot l'immortalité: toute votre richesse ne peut payer cette dot La richesse pourtant est toujours bonne à quelque chose. Vous avez deux galères dans le port d'Éphèse, partez et faites lever l'ancre. Vous laisserez Samos à votre gauche, vous doublerez les promontoires de Corycus et d'Argenne, et vous attendrez dans le golfe de Melœna le navire qui porte à Mytilène les riches étoffes de Milet. Vos serviteurs et vos esclaves, déguisés en pirates de Samos, attaqueront ce navire et enlèveront Scopas et Athénaïs. Vous serez, vous, dans l'autre galère, et vous attaquerez les ravisseurs dans les eaux de Mytilène. Athénaïs s'évanouira, selon nos usages de femmes, et quand elle reprendra connaissance elle se trouvera devant un libérateur héroïque, respectueux, et même blessé, si vous le jugez convenable. Quant à Scopas, vos esclaves iront le vendre à vil prix sur la Propontide, chez les peuples de la péninsule des Dolions. Ensuite, vous ferez graver votre victoire, à Mytilène, sur les quatre bas-reliefs d'une pyramide de deux

cents coudées de hauteur dominée par la statue colossale d'Athénaïs. Suivez mon conseil, et ma fière maîtresse sera votre esclave; vous lui donnerez la gloire, elle vous rendra l'amour.

ÉROS.

Rhodina, Minerve parle par ta bouche; je suivrai ton conseil.

RHODINA.

N'oubliez pas mon jeune Lesbien.

ÉROS.

Prépare-toi à l'aimer.

RHODINA.

Je l'aime déjà... (On entend gronder le tonnerre. Rhodina paraît saisie d'effroi.) Dieu du jour, que nous annonces-tu? (Elle court à la balustrade.) La foudre gronde sous un ciel serein!

ÉROS.

Rhodina, je pars...

RHODINA, le retenant.

Ne me laissez pas seule, je vous le demande au nom des Prières, ces filles de Jupiter!

La foudre gronde une seconde fois.

ÉROS.

Je ne veux pas me montrer à la belle Athénaïs... Laisse-moi fuir...

RHODINA.

La voilà...

Éros se cache derrière une draperie de mur.

SCÈNE V

LES MÊMES, ATHÉNAÏS

ATHÉNAÏS.

Gronde, foudre de l'Olympe! Tu célèbres ma victoire! Je viens de voir inscrire mon nom immortel sur la statue de Scopas!

RHODINA.

La voisine est irritée; c'est notre dernier jour!

La foudre gronde toujours.

ATHÉNAÏS.

Je puis mourir maintenant!

RHODINA.

Mais moi, je n'ai point de statue qui porte mon nom! Je veux vivre! je veux aimer!

ATHÉNAÏS.

Orgueilleuse, crois-tu que Diane te fera l'honneur de te foudroyer?

RHODINA.

Mais si la foudre tombe sur vous, je crains un ricochet ou une maladresse de Diane, qui n'est pas habituée à foudroyer les mortels.

La foudre éclate: Athénaïs regarde fièrement le ciel; Rhodina tombe en poussant un cri.

ATHÉNAÏS.

Je dirai comme Ajax, j'échapperai à la mort malgré les dieux!... (Touchant Rhodina de la main.) Allons, timide enfant, relève-toi.

RHODINA, revenant à elle par degrés.

(D'une voix faible.) Suis-je dans les Champs-Élysées?

ATHÉNAÏS.

Non, relève-toi.

RHODINA, se relevant.

Mon Lesbien a failli être veuf... Ma belle maîtresse, je vous donne ma vie si vous consentez à me rendre à la liberté. On n'est pas en sûreté chez vous.

ATHÉNAÏS.

Oui, voilà comme sont faites les femmes de naissance vulgaire!

RHODINA.

Hélas! oui, nous sommes faites ainsi! Nous craignons le tonnerre; nous aimons le soleil, l'azur, les danses et l'amour; nous trouvons que les cyprès sont tristes et les tombes froides, et que la vie vaut mieux que la mort. Pardonnez-moi cette erreur vulgaire et envoyez-moi à Lesbos.

ATHÉNAÏS, prêtant l'oreille aux bruits extérieurs.

Tais-toi... Je crois entendre la voix de Scopas.

RHODINA.

Que Pluton emporte tous les sculpteurs aux enfers!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ÉROS caché, SCOPAS.

SCOPAS, entrant avec précipitation; ses vêtements et sa chevelure sont en désordre.

Que la terre s'ouvre et m'engloutisse! Ma gloire, mon nom, mon avenir, mon amour, tout est perdu!

ATHÉNAÏS.

Que dites-vous, Scopas?

SCOPAS.

La foudre a brisé ma statue divine; elle est gisante sur la poussière comme le cadavre d'une divinité; le père ne reconnaît plus sa fille! Votre nom, belle Athénaïs, votre nom que ma pieuse main venait de graver, a disparu sous une lame de feu, il n'en reste pas une lettre! Les pieds adorables de ma Vénus ont été broyés comme ceux d'une jeune fille sous des roues d'airain! Et moi j'ai vu ce meurtre et la vie est restée dans mon cœur! Athénaïs, aimez-moi! j'ai survécu!

ATHÉNAÏS, qui a écouté avec l'émotion d'une ardente colère.

La foudre part de là! (montrant le temple d'Éphèse) elle ne vient pas du ciel! Je reconnais la femme dans la déesse! il faut que Diane reconnaisse la vengeance dans la femme, qu'elle trouve Némésis du Ténare dans Athénaïs de Mytilène! Vous m'aimez, Scopas?

SCOPAS.

Si je vous aime!... Tout ce que l'amour a mis de flamme dans ce ciel ionien je l'ai recueilli dans mon cœur, et mon amour a donné la vie au marbre, et la colère à un dieu jaloux!

ATHÉNAÏS.

L'amour ne se vante pas, il se prouve... Écoutez, Scopas... Il y a vis-à-vis, sur cette place, un temple, et dans ce temple une statue, la statue de Diane; elle porte une lourde tunique pour cacher les défauts de son corps, comme font toutes les prudes. Ce soir, quand on chantera l'hymne à Hécate, vous vous cacherez dans les cryptes de l'autel, où coule le sang des sacrifices, et quand l'ostiaire aura fermé les portes du temple, vous briserez la statue de Diane sur son piédestal.

SCOPAS, reculant d'effroi.

Athénaïs! Athénaïs!

ATHÉNAÏS.

C'est le refus qui me répond!

Eros se montre et sort avec précaution.

SCOPAS.

Quel horrible sacrilége me demandez-vous!

ATHÉNAÏS.

Tu ne m'aimes pas!

SCOPAS.

Demandez ma vie.

ATHÉNAÏS.

Que ferai-je de ta vie? Je n'ai pas de foudre vengeresse, moi! Lemnos me ferme l'arsenal de ses forges! Ma foudre, c'est ta main. Veux-tu me venger? Tu te tais... tu refuses obstinément?... Tu n'es pas digne d'être aimé... Sors, et ne reparais jamais devant mes yeux!

SCOPAS.

Revenez à la raison, belle Athénaïs! que la justice, cette fille du ciel, vous éclaire, et...

ATHÉNAÏS.

La justice se tait quand la vengeance parle; je te demande, une dernière fois, si tu veux m'obéir... Réponds... Il se tait!... Voilà donc le courage de ces hommes! voilà donc l'amour de ces artistes! Ils n'aiment une femme que pour la traduire en marbre, immortaliser leur nom et oublier le modèle!... Retire-toi! retire-toi!

SCOPAS.

Je pars et je garde mon amour; je vais cacher ma vie dans

mon île natale. Je brise mon ciseau de sculpteur et j'emporte avec moi ce glorieux cadavre de marbre, justement foudroyé par les dieux ennemis de l'orgueil. J'ensevelirai dans les entrailles de la terre ce torse, où rayonne encore votre beauté. Un jour peut-être, après bien des siècles, on exhumera cette relique, et les artistes qui la verront ainsi mutilée s'inclineront de respect devant elle, et chercheront en vain le nom du statuaire qui la fit et le nom de la femme qui l'inspira. Ma vengeance, à moi, c'est de livrer cette énigme à la postérité. Ce sera la consolation de mon exil et de ma mort!

Il sort.

SCÈNE VII

ATHÉNAÏS, seule.

Le lâche!... Et je ne trouverai personne pour me venger!... Voilà les hommes qui vous parlent d'amour! Oh! le siècle des amants héroïques est passé! Pirithoüs, Thésée, Ixion, vous n'avez plus de successeurs dans notre pays dégénéré! l'héroïsme habite le cœur des femmes! Cherchez partout dans les villes, l'homme est absent!

SCÈNE VIII

ATHÉNAÏS, ÉROS.

ÉROS, entrant avec précipitation.

L'homme est présent!

ATHÉNAÏS.

Éros!... Vous m'avez toujours aimé, vous?

ÉROS.

L'amour ne se vante pas, il se prouve...

ATHÉNAÏS.

Voilà un homme enfin ! Scopas a refusé de briser la statue de Diane sur son piédestal ; ce qu'il n'a pas fait, tu le feras.

La nuit tombe. — Rhodina éclaire une lampe.

ÉROS.

Indigne de ton amour serait celui qui ferait uniquement ce que tu demandes! Athénaïs, demande-moi une goutte d'or, je te donne le Pactole ; demande-moi une goutte d'eau, je te donne la source ; demande-moi un arbre, je te donne la forêt. Briser une statue ennemie sur son piédestal, c'est un jeu d'enfant; on remplace la statue et tout est dit. Je veux faire bien plus pour toi. Mes richesses me rendent toutes les grandes vengeances faciles et promptes; j'ai des secrets incendiaires qui consument la pierre et le bronze. Je vais livrer aux flammes le temple de la déesse. Mes serviteurs sont entrés, les gardiens sont achetés à prix d'or, les prêtres sont partis, la nuit me favorise. Le feu dévorera tout... Et après?

ATHÉNAÏS.

Après? Tu seras mon roi, mon époux, mon Dieu. Je serai ton esclave, moi. Après, nous quitterons Éphèse; nous irons nous aimer chez le Scythe, ou le Sarmate, ou l'Indien. Tu diras partout que tu as incendié le temple d'Éphèse pour Athénaïs de Mytilène, et les Barbares, les ennemis du nom grec, s'inclineront de respect devant toi.

ÉROS.

Et si je suis foudroyé dans le temple?

ATHÉNAÏS.

Athénaïs aura des larmes pour toi et gardera pure sa robe de veuvage jusqu'à la mort.

ÉROS.

Vénus! Vénus! implore ton père Jupiter, et couvre l'horizon de nuages!... Belle Athénaïs, attends-moi.

Il sort.

SCÈNE IX

ATHÉNAÏS, RHODINA, arrivant du fond.

ATHÉNAÏS.

Sainte vengeance! volupté des déesses, toi qui remplis mon cœur, laisse-lui une place pour l'amour! Cet homme mérite d'être aimé.

RHODINA.

Douce maîtresse, si je vous rendais le plus grand des services, comment me récompenseriez-vous?

ATHÉNAÏS.

Et quel grand service peux-tu me rendre?

RHODINA.

Ah! vous me faites une question, et j'attendais une réponse.

ATHÉNAÏS.

Je te donnerais ce que tu me demanderais.

RHODINA.

Eh bien, je vous demande autant de pièces d'or que mes petites mains peuvent en contenir, et une autre chose, beaucoup moins chère pour vous... ma liberté.

ATHÉNAÏS.

Rhodina, l'heure est solennelle, parlons gravement.

RHODINA.

Oh ! je n'ai aucune envie de plaisanter, je parle très-gravement.

ATHÉNAÏS.

Alors, j'ai oublié le grand service que tu m'as rendu.

RHODINA.

Vous ne l'avez pas oublié, vous l'ignoriez.

ATHÉNAÏS.

Fais-le moi connaître.

RHODINA.

C'est moi qui ai retenu ici le seigneur Éros; c'est moi qui viens d'exciter sa haine contre Scopas : c'est moi qui ai dit au seigneur Éros : « Ne partez pas; ma maîtresse vous aime; il s'agit de la venger. » Il avait déjà un pied sur son navire, quand j'ai retenu l'autre sur le port.

ATHÉNAÏS.

Rhodina, tu mérites ta récompense; mais tu partiras demain, la nuit est trop sombre...

RHODINA.

C'est justement la nuit qu'il me faut; c'est la nuit qui favorisa les Grecs à Ténédos, la nuit où Diane se voile et se tait; s'il faisait pleine lune je ne partirais pas, la voisine y verrait trop clair.

ATHÉNAÏS.

Et tu ne veux pas assister à mon triomphe?...

RHODINA.

Je n'y tiens pas. Vous me ferez une lettre par le premier navire qui partira pour Lesbos. Je vous applaudirai de loin, c'est plus sûr.

ATHÉNAÏS.

Pauvre fille! comme elle tremble!

RHODINA.

Je ne suis pas déesse; les simples mortelles tremblent quand elles ont peur, c'est leur devoir.

ATHÉNAÏS.

Eh bien, attends... Je vais remplir d'or tes petites mains et tu seras libre.

Athénaïs s'éloigne, et va ouvrir un coffre au fond du théâtre.

RHODINA.

Ah! je me prépare à respirer! (Regardant ses mains.) Je regrette bien, en ce moment, de n'avoir pas de grandes mains, comme tant de femmes!... Il y a peut-être un moyen de les élargir...

Elle place un pan de sa tunique entre ses deux mains ouvertes,

ATHÉNAÏS, tenant un coffre ouvert.

Tiens, Rhodina; tu m'as payé ta rançon avec un grand service, et je te la rends.

Elle lui donne des pièces d'or sans compter, et va replacer le coffre.

RHODINA, serrant les pièces dans sa tunique.

Ella n'a pas vu la troisième main.

SCÈNE X

ATHÉNAÏS, RHODINA, ÉROS.

Éros entre, et tient une torche allumée qu'il donne à Rhodina.

RHODINA, poussant un cri, éteint la torche et dit.

A Lesbos!

Elle sort avec précipitation.

ÉROS.

Athénaïs, la statue s'est écroulée sur son piédestal. Mon œuvre se fait! le temple brûle!

ATHÉNAÏS.

Éros, tu es le dieu de la vengeance!

ÉROS.

Partons!

ATHÉNAÏS.

Non! Je partirai quand les flammes éclaireront notre chemin! Je veux voir ma vengeance écrite dans le ciel en lettres de feu!

ATHÉNAÏS, regardant par la fenêtre.

Je vois la flamme... le temple brûle... A Mytilène! Viens.

Ils sortent.

LE RÉCIT DE THÉRAMÈNE

AVEC LES COMMENTAIRES DE THÉSÉE

PERSONNAGES :

THÉSÉE. THÉRAMÈNE.

Cette parodie du récit de Théramène a été représentée pour la première fois en Allemagne, au bénéfice des pauvres, et le mardi gras 1863, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Le succès a été très-grand, ont dit les journaux; je suis obligé de me conformer à leur opinion.

PRÉFACE

Les plus belles choses ont eu les honneurs de la parodie. C'est le sort de l'humanité littéraire.

Virgile le divin a été parodié par Scarron l'invalide.

Le *Cid* de Corneille a été parodié par Boileau.

Chateaubriand a été parodié par M. Chateauterne.

Atala a été parodié par un vaudeville des Variétés, avec Potier.

Le plus grand poëte qui ait existé depuis Homère et Virgile, Victor Hugo a été parodié par tout le monde.

Ainsi les parodies n'ont jamais rien prouvé.

LE RÉCIT DE THÉRAMÈNE

Le théâtre représente le *sein* du palais de Thésée. — On aperçoit au fond douze gardes nationaux destinés à ne pas garder Hippolyte dans les moments de péril.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE, au désespoir.

Quel coup me l'a ravi? Quelle foudre soudaine?

THÉRAMÈNE se mouche, articule gutturalement hum, hum pour éclaircir sa voix, prend une pose classique et commence son récit.

A peine nous sortions des portes de Trézène :
Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés...

THÉSÉE.

Un instant... Est-ce ainsi qu'un précepteur commence?
Est-ce correct? Dit-on : *Imiter un silence?*
Quant *aux gardes rangés autour d'un char*, vraiment,
Je ne puis rien comprendre à cet arrangement.
Les gardes, mon ami, sont devant ou derrière,
Jamais autour d'un char ; je te fais la prière
De soigner un peu mieux ton style officiel.
Ainsi, pourquoi mets-tu *portes* au pluriel?

THÉRAMÈNE, humblement.

Du côté de la mer nous n'avons qu'une porte,
C'est juste, mais le vers eût été faux...

THÉSÉE.

Qu'importe!
Là, voyons, mettrais-tu ce vers dans tes écrits :
A peine nous sortions des portes de Paris?
Nous sortions de Paris, dirais-tu...

THÉRAMÈNE, souriant.

Grand Thésée,
On l'a dit avant nous, la critique est aisée...

THÉSÉE.

A peine nous sortions, il était!... Est-ce ainsi
Qu'un précepteur grec parle un français réussi?

THÉRAMÈNE.

Oui, mon expression, je crois, est mal venue;
Mais le début toujours m'a gêné.

THÉSÉE.

Continue;
Et songe bien que j'ai, pour des mots de travers,
L'oreille délicate, en prose comme en vers.

THÉRAMÈNE.

Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Ses mains sur ses chevaux laissaient flotter les rênes;
Ces superbes coursiers...

THÉSÉE.

Je t'arrête un moment.
Ces chevaux sont chevaux ou sont coursiers! Vraiment
Quelle rage as-tu donc d'employer deux vocables
Pour le même animal, coup sur coup!

THÉRAMÈNE.

Tu m'accables!
Les uns aiment *coursiers*, et les autres *chevaux ;*
Je veux dans les deux camps obtenir des bravos.

THÉSÉE.

De tes opinions tu n'as pas le courage !
Sois cheval ou coursier. — Allons, poursuis.

THÉRAMÈNE, à part.

J'enrage!
Ces superbes coursiers qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée...

THÉSÉE, éclatant de rire.

Mon cher, laisse-moi rire! — oh! c'est trop fort vraiment!
Des coursiers à l'œil morne, et tous se *conformant*
A la triste pensée!... Oui, mon vieux Théramène,
J'en rirai bien, je crois, pendant une semaine.

THÉRAMÈNE, dissimulant son dépit.

Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable ..

THÉSÉE.

Formidable, effroyable et *redoutable!* Allons
Encore un *able...*

THÉRAMÈNE.

Mais les vers français sont longs,
Il faut donc les remplir...

THÉSÉE.

Trouve alors dans ta tête
Un truc, pour varier trois fois une épithète.

THÉRAMÈNE.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé...

THÉSÉE.

Vieux poltron!

THÉRAMÈNE.

Des coursiers le crin s'est hérissé...

THÉSÉE.

Tu parles, mon ami, d'une étrange manière!
Le crin! Pourquoi *le crin?* Tu veux dire *crinière?*
Que vont penser de toi nos critiques moqueurs!
Après le *fond des flots,* tu mets le *fond des cœurs!*

THÉRAMÈNE.

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide...

THÉSÉE.

Ah! ceci n'est pas clair, et je n'y comprends rien!
Une plaine liquide, est-ce la mer?

THÉRAMÈNE.

Oui...

THÉSÉE.

Bien!
Une plaine n'a point de dos.

THÉRAMÈNE.

C'est la montagne,
Seigneur, qui fait le dos.

THÉSÉE.

Mais tu bats la campagne!
Ta montagne ne vient qu'après le dos; comment
Arranges-tu cela?

THÉRAMÈNE.

J'aurais dû simplement
Vous dire *sur la mer*.

THÉSÉE.

Et sans beaucoup de peine
Tu t'épargnais ce *dos* que tu mets à ta plaine.

THÉRAMÈNE.

L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux :
Son front large est garni de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux...

THÉSÉE, se frappant le front.

A tes distractions tu ne mets point de bornes!
Pourquoi dans mon palais viens-tu parler de cornes?

THÉRAMÈNE, avec naïveté.

Tiens! Je n'y pensais pas!

THÉSÉE.

Menaçantes, dis-tu?
Pourquoi?

THÉRAMÈNE.

Je les voyais par leur côté pointu.

THÉSÉE.

Jaunissantes, pourquoi?

THÉRAMÈNE.

Mais, ma foi, pour la rime;
Elles sont jaunes.

THÉSÉE.

Ah! si quelque jour j'imprime
Ton rapport saugrenu, tu verras, étourdi,
Comme ils vont te traiter les journaux du lundi!

THÉRAMÈNE.

Ses longs mugissements font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté...

THÉSÉE.

Tu n'as donc jamais vu de flot? Quand il arrive
Il ne s'arrête pas sur le roc de la rive,
Il recule toujours, qu'il porte un monstre ou non.
J'aime assez l'épithète utile après le nom;
Or, pourquoi me dis-tu que ce monstre est *sauvage?*
Un monstre ne peut pas être poli.

THÉRAMÈNE, à part.

J'enrage!

THÉSÉE.

Le ciel avec horreur le voit... Dis, précepteur,
Comment s'y prend le ciel pour *voir avec horreur?*

THÉRAMÈNE.

Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile
Dans le temple voisin chacun cherche un asile...

THÉSÉE.

Tas de poltrons! Voyez, ils prennent tous l'élan
Vers un temple voisin! Ils ont peur d'un merlan!

Ces lâches à l'effroi ne mettent plus de bornes!
Ce peuple de bergers craint une bête à cornes!
Tu quoque, Théramène! Et les gardes aussi!
Quels gardes! n'ayant rien à garder jusqu'ici
Ils gardaient; mais sitôt qu'avec une autre pose
Il a fallu veiller et garder quelque chose,
Ils n'ont plus rien gardé, ces gardes! Ils ont pris
La fuite et non l'épée, en poussant de grands cris!

Se tournant vers les gardes.

Gardes nationaux! Eh bien, je m'associe
Au monstre jaunissant et je vous licencie!

THÉRAMÈNE.

Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure...

THÉSÉE.

S'il prend ses javelots, ils ne peut aussitôt
Lancer un dard, mon cher, il lance un javelot.
On lance ce qu'on prend! Dirais-tu, vieille buse,
Il prend ses pistolets, et lance une arquebuse?
Pourquoi *large blessure?* — Un dard est fort aigu,
Fort mince, et le trou fait est toujours exigu.
Pousse au monstre, as-tu dit?

THÉRAMÈNE.

C'est dire en clair langage
Qu'il lance ses coursiers sur le monstre sauvage.

THÉSÉE.

Alors, pourquoi dis-tu, dans le vers précédent :
Arrête ses coursiers?

THÉRAMÈNE, à part.

Narrateur imprudent!

Qu'ai-je dit? Je commets sottises sur sottises!

THÉSÉE.

Or, maintenant passons à deux autres bêtises.
Puisqu'il n'avait qu'un dard à lancer, ton héros
Pourquoi va-t-il saisir beaucoup de javelots?

THÉRAMÈNE.

Un suffisait.

THÉSÉE.

D'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
C'est ton expression, n'est-ce pas?

THÉRAMÈNE.

Oui, grand roi.

THÉSÉE.

Vil flatteur!... Dirais-tu, même en parlant à toi,
Il lui fait d'une épée une large blessure?

THÉRAMÈNE.

Excusez-moi, seigneur, je n'ai pas la voix sûre;
J'ai tant couru pour fuir le monstre jaunissant
Qu'un seul poumon me reste...

THÉSÉE.

Et l'autre?

THÉRAMÈNE.

Il est absent.

THÉSÉE.

C'est un détail... Rentrons dans le récit...

THÉRAMÈNE, à part.

Quel homme!

THÉSÉE.

Ce monstre, tôt ou tard, il faudra qu'on le nomme
Quel nom lui donnes-tu?

THÉRAMÈNE.

C'est un monstre... voilà.

THÉSÉE, avec finesse.

Un dard l'a donc blessé dans le flanc? (Montrant sa poitrine.)
Ici?

THÉRAMÈNE, montrant son côté droit.

Là.

THÉSÉE.

Mais comment le sais-tu? Les gardes, toi, ta suite
Tous enfin, tu l'as dit, vous aviez pris la fuite!
Comment peux-tu savoir alors, pauvre insensé,
Juste le point précis où le monstre est blessé?
Hippolyte était seul; je me sers de ton style.
Dans le temple voisin tu cherchais un asile,
Et dans ce temple-là, tu voyais, vieux menteur,
L'endroit de la blessure, et même sa largeur?

Il se laisse tomber sur un fauteuil et rit longtemps.

THÉRAMÈNE, à part.

Oh! quel homme ennuyeux! J'avais encore à faire
Au moins quarante vers de récit, je préfère
Lui lancer tout de suite et sans ménagement
Le distique fatal qui fait le dénouement :
Mais réfléchissons bien, je crois qu'il est utile,
Cette fois, de soigner la pensée et le style.

Haut.

J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.

THÉSÉE, bondissant de douleur.

Ah ! c'est mon fils ! permets qu'un instant je le pleure.

Il verse deux larmes.

Ne pouvais-tu trouver une rime meilleure?
Fils et *nourris !*... Passons sur ces deux incidents...
Cherchons mieux... Les coursiers ont pris le mors aux dents,
On le conçoit; la peur précipitait leur fuite;
Les coursiers imitaient votre lâche conduite,
Et tu fais supposer que ces chevaux si gras
Et nourris par mon fils ont été des ingrats!
C'est stupide, mon cher! ensuite je te prie
De ne pas révéler ces secrets d'écurie
En public; si mon fils quelquefois a pris soin
De donner aux coursiers une botte de foin,
Avec délicatesse, en retroussant sa manche,
Quand le palefrenier était ivre, un dimanche,
C'est possible ; mais dire, ainsi que tu le dis,
Que les lundis, mardis, mercredis, tous les dis,
Mon pauvre fils, perché sur la crèche voisine,
Nourrissait des chevaux, et faisait leur cuisine
De sa main ! Oh ! voilà ce que le *Figaro*
Va flétrir au début du prochain numéro.
Mais je comprends le but de cette calomnie;
Sur de pauvres chevaux vous versez l'ironie
Et le fiel à la fois, mais pour faire oublier
Le serment de soldat qui devait vous lier!
C'est vous tous que mon fils a nourris, non d'avoine,
Mais d'onctueux pâtés venus de Macédoine,
D'huîtres du lac Lucrin, de canards de marais,
De sangliers exquis, enfants de nos forêts,
Si bien qu'on croit partout, en voyant votre ventre,
Que vous êtes les fils des députés du centre;
Et quand ce bienfaiteur, infortuné garçon,
Est sur le bord de mer mordu par un poisson,

Vous vous esquivez tous, de votre aveu ! Vous êtes
De vieux gardes-du-corps changés en allouettes !
Et toi, tu viens après, selon l'usage ancien,
Me faire un long récit d'académicien !
Eh bien, vieux professeur de classique morale,
Tu vas payer tout seul pour la garde royale,
Car tu seras jugé, mais en dernier ressort,
Par un conseil de guerre, et j'obtiendrai ta mort.

Théramène essaye de parler.

Silence ! Souviens-toi de ton vers, vieux Basile,
Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile !
Inutile as-tu dit? Et comment le savoir?
Il fallait essayer, et faire son devoir !
Inutile est un mot honteux de ridicule,
Le mot déshonorant du poltron qui recule,
Et fuyant du péril les hasards orageux,
Nous dit : Si je voulais je serais courageux.
Mais sois-le donc ! Après, on dira dans la ville,
Si tu meurs : Son courage, hélas! fut inutile!
Les fils de tes soldats, Platée et Marathon,
Les Grecs de Salamine ont fui devant un thon!...
Un monstre prétendu vient nager sur nos grèves,
Ils avaient tous des dards, des javelots, des glaives,
Et ce tas de gredins, voyant sur le galet
Mon pauvre fils tomber de son cabriolet,
Vers l'église voisine, oubliant leur promesse,
Se sont précipités pour entendre la messe !
C'est à moi de laver l'injurieux affront
Qu'une lâche conduite imprime à notre front;
Je vais me rendre seul sur la plage voisine,
Sans gardes; qu'on me donne un couteau de cuisine;
Vous allez voir comment votre héroïque roi
Traite un risible monstre, objet de votre effroi;
Et quand j'aurai lavé ses écailles sanglantes,

Je l'empaille tout net pour le Jardin des plantes;
Puis, ayant accompli cet exploit triomphant,
J'irai donner enfin trois pleurs à mon enfant.

M. Œnone, en habit de veuf, donne un couteau à Thésée. Thésée brandit l'arme et crie : POUSSONS AU MONSTRE!

LA SOUBRETTE DE CLAIRON

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES.

ANTOINETTE, soubrette de mademoiselle Clairon.

ROBINEAU, fermier général.

ANTOINE, parasite du fermier.

La scène est à Marly[1].

[1] Cette comédie n'a jamais été représentée. Je l'ai faite en collaboration avec Gustave Vaëz. Elle allait être jouée lorsque cet homme de tant d'esprit et de cœur a été subitement enlevé aux lettres et à ses amis. Je ne me suis plus occupé de cette comédie après la mort de mon cher collaborateur. Nous avons aussi fait ensemble le poëme du grand opéra *Roger de Flor*, dont Gevaërt a composé la musique, et qui nous a été demandé par la direction de l'Opéra et la commission supérieure. Cette comédie nous avait reposés après un long et sérieux travail.

LA SOUBRETTE DE CLAIRON

Intérieur d'un petit pavillon de jardin. Fenêtre au fond par laquelle on aperçoit le mur du parc à moitié masqué par le feuillage. La grille d'entrée est censée un peu plus loin, dans le prolongement du mur. On entre dans le pavillon par la droite. — Au besoin, un salon avec ses accessoires.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINETTE.

Elle entre, et dépose sur un guéridon un plateau.

Maintenant, mademoiselle Clairon peut arriver... l'*en-cas* est préparé par mes soins... tout ce qu'elle aime au retour de la promenade... groseille, sirop de capillaire, lait d'amande... et brioche... Il fait si chaud à Marly!... Ces rafraîchissements me font venir l'eau à la bouche... Il y en a de trop... c'est du luxe... Je serai grondée... Mademoiselle Clairon n'a que dix-huit mille livres de rente... Je lui retranche le sirop de groseille par économie... (Elle se sert et boit.) Il faut toujours prendre les intérêts de sa maison... J'étais née pour être intendant... Ah! une idée! si je lui économisais encore le lait d'amandes... Ce sirop de groseille m'a altérée. On dit que l'appétit vient en mangeant; il paraît que la soif... Hein! qui entre par la grille? (Elle regarde par la fenêtre.) Ah! c'est le fermier général notre voisin! le centième amoureux de mademoiselle... Il fait le zéro, lui. C'est égal, elle a bien tort de ne pas vouloir l'épouser; voilà l'idéal des maris! un galion

vivant, et bête comme un lingot d'or! Tiens! qui donc est avec lui?

SCÈNE II

ANTOINETTE, ROBINEAU, ANTOINE.

ROBINEAU, à Antoine.

Tu vas voir si je sais prendre les grands airs d'un homme comme il faut... Ah! c'est la soubrette... Ce n'est rien!

ANTOINE.

N'importe? prenez les grands airs comme si c'était une femme.

ROBINEAU.

Oui, et observe-moi bien. J'imite le comte de Valbelle à ravir... (A Antoine.) Vicomte... voilà un minois charmant. Qu'en dis-tu?

ANTOINE.

En voyant une Grâce, on devine que Vénus n'est pas loin...

ROBINEAU, à part à Antoine.

Imbécile, pourquoi ne m'as-tu pas vendu ce bon mot!... Je t'en aurais donné dix pistoles, pour m'en servir ce soir.

ANTOINETTE, avec une révérence.

Mademoiselle Clairon est à Paris.

ROBINEAU.

Non, elle est à Versailles. Tu vois que je sais tout, petite.

ANTOINETTE.

Moi je ne sais rien. (A part.) Soyons ingénue.

ROBINEAU.

Rien?

ANTOINETTE.

Je sais qu'elle est arrivée hier soir avec un air très-sombre; mais comme elle venait de jouer la tragédie, j'ai cru qu'elle continuait .. Elle est entrée en déclamant ceci :

> Fuyons ce palais sombre et ces funestes lieux;
> Oui, j'en échapperai, même malgré les dieux.

ROBINEAU, à Antoine.

Tiens! elle ne déclame pas mal! (A Antoinette.) Ah! je vois qu'elle ne t'a rien dit...

ANTOINETTE.

Y a-t-il quelque danger pour mademoiselle?

ROBINEAU.

Hélas! oui.

ANTOINETTE.

Vous me faites trembler!

ROBINEAU.

Rassure-toi, je suis là. Tout le mal que lui fait le comte de Valbelle, je puis le réparer, moi!

ANTOINETTE.

Le comte de...

ROBINEAU.

Oui, le comte de Valbelle veut enlever mademoiselle Clairon

au théâtre, dont elle est la gloire ; et, pour arriver à son but, il lui fait faire mille sottises qui la brouillent avec la ville et avec la cour. La ville, ce n'est rien, ça n'existe pas; mais la cour!... Oh! madame de Pompadour ne pardonnera jamais à mademoiselle Clairon son équipée d'hier soir!

ANTOINETTE.

Hier soir mademoiselle Clairon a insulté madame de Pompadour! Ah! mon Dieu!... Nous coucherons demain à la Bastille!

ROBINEAU.

A la Bastille des comédiens.

ANTOINETTE.

Au For-l'Évêque.

ROBINEAU.

Rassure-toi, te dis-je, je suis là, moi. Tu sais que j'ai le bras long en cour.

ANTOINETTE.

Mais vous ne m'avez pas dit l'équipée...

ROBINEAU.

Ah! petite curieuse. Voici l'événement : On jouait les *Horaces*. Un acteur de province débutait ; il se nommait Landrol, ou Blénig... ou...

ANTOINE.

Grimald...

ROBINEAU.

Grimald, c'est cela! J'étais en loge avec l'abbé de Chaulieu...

ANTOINETTE.

Avec l'abbé de Chaulieu?

ROBINEAU.

Parbleu! Il me doit vingt mille écus!

ANTOINETTE.

C'est différent.

ROBINEAU.

Au quatrième acte, au moment où Landrol...

ANTOINE.

Grimald...

ROBINEAU.

Grimald va tuer mademoiselle Clairon, en lui disant :

Déclamant.

Ainsi soit immolée de mes mains
Toute personne qui osera verser des larmes
Sur un ennemi des Romains...

ANTOINE.

Le vers est plus court.

Antoine s'asseoit devant le guéridon et dévore l'*en-cas*.

ROBINEAU.

Tais-toi... un pareil vers ne saurait être trop long... Mademoiselle Clairon fait un faux pas et tombe avant le coup d'épée d'Horace. M. de Valbelle, qui était assis sur une banquette dans le salon du père des Horaces, pousse un cri et se lève pour courir à mademoiselle Clairon. Aussitôt l'acteur Landrol retient brusquement le comte de Valbelle, remet son épée au fourreau, ôte son casque de feutre, s'incline avec respect, en galant chevalier, arrondit gracieusement son

bras, et présente la main à mademoiselle Clairon pour la relever. Notre illustre tragédienne accepte la main avec un sourire charmant, se relève, et remercie Landrol par la révérence du menuet d'Exaudet. Horace remet l'épée à la main, redit le fameux vers... *Ainsi soit immolée*... et tue mademoiselle Clairon, qui tombe dans la coulisse et se relève toute seule en riant aux éclats. La salle entière se met à rire à son tour, chose défendue dans une tragédie, et madame de Pompadour, prenant son air le plus sérieux, quitte sa loge en disant, avec ses beaux yeux qui disent tout : « On ne rira pas demain ! » Moi, qui comprends la langue Pompadour, j'ai tremblé pour mademoiselle Clairon, pour le comte de Valbelle, pour tout le monde, excepté pour moi !

ANTOINETTE. Fausse sortie.

Bonsoir, monsieur le fermier général.

ROBINEAU.

Eh bien, tu nous quittes?

ANTOINETTE.

Je tremble pour moi ; je vais faire mes paquets et m'embarquer au pont Neuf, sur le coche d'Auxerre.

ROBINEAU.

Enfant, que crains-tu? Tu n'étais pas au théâtre.

ANTOINETTE.

Belle raison ! C'est comme si vous me disiez : Que crains-tu? tu es innocente ! Bonsoir, monsieur Robineau.

Antoine se verse à boire.

ROBINEAU, la retenant.

Veux-tu donc rester... Tu ne me connais donc pas, toi qui sais tous les secrets de la maison en écoutant aux portes?

ANTOINETTE.

Pardine, je fais mon métier. Les portes sont faites pour instruire les gens de service; s'il n'y avait que des fenêtres dans une maison, je ne servirais pas.

ROBINEAU.

Alors tu sais que moi, fermier général, Bernard Robineau, je tiens la clef d'or de Versailles ; tu sais que le roi m'a confié deux fois sa vaisselle, en échange de...

ANTOINETTE.

Oui, je sais que vous avez prêté sur gages à Louis XV, je dis le mot crûment.

ROBINEAU.

Soit, c'est plus clair... Tu sais que madame de Pompadour n'a que deux cent mille livres de rente...

ANTOINETTE.

Voilà une bonne place! Je ne gagne que cinquante écus, moi!

ROBINEAU.

Et tu économises?...

ANTOINETTE.

Cent écus.

ROBINEAU.

Madame de Pompadour fait des dettes.

ANTOINETTE.

Est-elle heureuse!

ROBINEAU.

Et elle les paye.

ANTOINETTE.

Il faut bien qu'elle soit honnête de quelque manière.

ROBINEAU.

C'est sa vertu.

ANTOINETTE.

Une de trop.

ROBINEAU.

Mais si elle ne l'avait pas, je ne lui aurais pas prêté ce matin encore six mille écus pour une parure de diamants dont elle n'a pas besoin.

ANTOINETTE.

Est-elle femme!

ROBINEAU.

Tu vois donc que si je te protége tu n'as rien à craindre du côté de la rue des Tournelles.

ANTOINETTE.

Vous serez donc mon protecteur...

ROBINEAU, lui donnant une bourse.

Voici un à-compte sur tes économies...

ANTOINETTE.

Je ne compte pas...

ROBINEAU.

C'est une dette que tu contractes avec moi.

ANTOINETTE.

Vous savez que la seule vertu de madame de Pompadour me manque.

ROBINEAU.

Mais tu en as d'autres?

ANTOINETTE.

Toutes les autres, et je ne rends pas une dette.

ROBINEAU.

Mais tu rends un service?

ANTOINETTE.

C'est plus aisé.

ROBINEAU.

Tu obéis à un ordre?

ANTOINETTE.

Pas toujours.

ROBINEAU.

Avec une bonne gratification?

ANTOINETTE.

Toujours.

ROBINEAU.

Au moins, tu as de la franchise.

ANTOINETTE.

Avec les fermiers généraux.

ROBINEAU.

Je te choisirai un mari.

ANTOINETTE.

Ah! ce n'est pas le mari qui me manque!

ROBINEAU.

Que te manque-t-il?

ANTOINETTE.

Rien... La dot!

ROBINEAU.

Je te la donnerai.

ANTOINETTE.

Après cela, si pour mari vous avez à m'offrir un petit fermier général de la banlieue de Paris, ou bien un petit vicomte...

ROBINEAU, riant.

Cela ne te ferait pas peur?

ANTOINETTE.

A moi! Une soubrette de comédie n'a peur de rien. Je suis noble aussi; ma grand'mère s'appelait Ève. M. de Voltaire m'a embrassée le soir de *Zaïre*, et M. Diderot m'a fait la cour six mois; je le congédiai, et il embrassa la philosophie pour se consoler.

ROBINEAU.

Tu es digne d'être vicomtesse.

ANTOINETTE.

Madame de Pompadour était marquise comme moi. Elle était soubrette; cela me donne de l'émulation.

ROBINEAU.

Chut! Les arbres parlent.

ANTOINETTE.

Mais ils n'entendent pas.

ROBINEAU.

Mais moi, je t'entends.

ANTOINETTE.

Et vous ne parlez pas.

ROBINEAU.

Qui sait!... Enfin, si tu me sers bien, je me tairai.

ANTOINETTE.

Voilà tout?

ROBINEAU.

Et je te donnerai une dot.

ANTOINETTE.

Bien grosse?

ROBINEAU.

Oui.

ANTOINETTE.

Avec une parure de diamants?

ROBINEAU.

Tu es insatiable.

ANTOINETTE.

Vous ferez danser l'anse du panier de la ferme; un liard d'impôt de plus, à la gabelle, sur le poivre ou le sel. Vous voyez que je connais votre métier.

ROBINEAU.

Parbleu!... C'est le tien!

ANTOINETTE.

En petit... Écoutez, monsieur Robineau, je vais vous parler franchement...

ROBINEAU.

Comme une femme?

ANTOINETTE.

Comme un ami... Vous n'êtes pas ce qu'on appelle un homme d'esprit...

ROBINEAU.

Ah! si je voulais... avec mon argent je serais Voltaire.

ANTOINETTE.

Vous vous ruineriez et vous resteriez Robineau!... Mais vous êtes très-rusé, très-malin, très-roué...

ROBINEAU.

Avec les femmes...

ANTOINETTE.

De chambre... Vous voulez me mettre de votre parti contre M. de Valbelle. Eh bien, je me donne à vous, comptez sur moi. J'ai un faible pour les gens riches.

ROBINEAU.

Tu as l'oreille de ta maîtresse?

ANTOINETTE.

Sur les lèvres.

ROBINEAU.

Je le sais. Eh bien, tu rompras le mariage de mademoiselle Clairon avec M. de Valbelle. Un gentilhomme épouser une comédienne! quelle horreur! Voilà le texte que tu développeras à l'infini, le matin au petit lever, le soir au grand coucher, dans cette retraite de Marly.

ANTOINETTE.

Oui! Je la réveillerai et je l'endormirai avec cette chanson et ce refrain: « Oh! quelle horreur de se marier! » C'est

compris, il est possible que je réussisse du premier coup.

ROBINEAU.

Réussis, et tu seras contente de moi!

ANTOINETTE.

C'est que voyez-vous, monsieur Robineau, je suis ambitieuse comme la rivière devant la machine de Marly; je déteste la plaine, il me faut les hauteurs. Prêtez-moi vos rouages de Marly, je monterai jusqu'à Versailles.

ROBINEAU.

Mais tu es charmante! Attends... (L'examinant.) Je crois même que tu es fort jolie.

ANTOINETTE.

Vous parlez comme un miroir... Écoutez, monsieur le fermier général, si je jouais la tragédie, vous seriez à mes pieds.

ROBINEAU.

Mais tu joues très-bien la comédie.

ANTOINETTE.

Ah! la tragédie est plus noble parce que l'on se poignarde. Quand mademoiselle Clairon jouait la comédie, elle n'avait que deux robins à ses genoux; alors elle s'est ennuyée de rire et elle s'est amusée à pleurer, et tout Paris est amoureux d'elle. La tragédie est une bonne spéculation pour les femmes. Je débuterai dans *Andromaque* l'an prochain, et vous m'aimerez bien sûr, monsieur le fermier général. (En sortant, elle enlève le plateau, et, s'apercevant que tous les rafraîchissements ont disparu) : Bon!... Il ne reste rien... L'économie est complète...

Déclamant.

Je vais, sur son tombeau, consulter mon époux.

Elle sort d'un pas mesuré.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins ANTOINETTE.

ROBINEAU.

Elle est charmante, n'est-ce pas, Antoine?

ANTOINE.

Plus belle et plus jeune que mademoiselle Clairon.

ROBINEAU.

Mais le talent! ah! le talent!

ANTOINE.

Mais la beauté! mais la jeunesse! mais la fraîcheur! Mademoiselle Clairon vient d'atteindre son huitième lustre.

ROBINEAU.

Ce qui fait?

ANTOINE.

Quarante ans.

ROBINEAU.

Bah! le talent ne vieillit jamais.

ANTOINE.

Oui, quand on le regarde à distance. Il ne faut pas l'épouser.

ROBINEAU.

Antoine, je ne te paye pas pour contrarier mes goûts; tu dois être toujours de mon avis.

ANTOINE.

Soit. On est plus jeune à quarante ans qu'à vingt.

ROBINEAU.

Et j'épouserai mademoiselle Clairon.

ANTOINE.

Si M. de Valbelle vous le permet.

ROBINEAU.

Antoine, j'ai là sur moi, dans mon portefeuille, une lettre de cachet pour faire enfermer mademoiselle Clairon au For-l'Évêque; et là, dans mon parc, deux limiers du lieutenant de police qui attendent mon ordre. M. de Valbelle, le fier gentilhomme, n'épousera jamais une femme qui a connu le régime du For-l'Évêque.

ANTOINE.

Et si mademoiselle Clairon apprend que c'est vous qui...

ROBINEAU.

Elle ne saura rien; j'irai la délivrer, et elle me bénira. Antoine, je compte toujours sur ton dévouement. Tu m'obéiras en toute occasion.

ANTOINE.

Et en aveugle.

ROBINEAU.

As-tu besoin d'argent aujourd'hui?

ANTOINE.

Et demain aussi.

ROBINEAU, donnant une bourse.

En voilà pour six mois.

ANTOINE.

L'année en a douze.

ROBINEAU.

Non, nous sommes en juillet; compte... As-tu fait mon quatrain pour mademoiselle Clairon?

ANTOINE.

Il me manque le dernier vers.

ROBINEAU.

Je t'en ai payé quatre d'avance.

ANTOINE.

Oui, mais il est plus aisé de les payer que de les faire.

ROBINEAU, prêtant l'oreille.

Ah! mon Dieu! j'entends le carrosse de mademoiselle Clairon... Vite, le quatrième vers... Dix pistoles de plus...

ANTOINE.

Je le tiens!... Vous présentez votre bouquet, vous vous inclinez avec grâce... en secouant un peu les épaules... bien... vous vous relevez d'un air noble... et vous déclamez ce quatrain :

Oui, ces roses, fleurs de l'amour,
C'est votre famille si belle.
Toutes vos sœurs vivent un jour,
Et vous êtes seule immortelle !

ROBINEAU.

Parfait! Va me chercher le bouquet. Voyons si je me le rappelle...

Il cherche.

Oui, ces roses, fleurs de l'amour...

ANTOINE, qui est sorti un moment, revenant avec des roses.

Voilà le quatrain écrit.

ROBINEAU.

Très-bien! je vais l'étudier...

Il se met à l'écart.

ANTOINE, à part.

Ah! quand j'aurai fait ma fortune, je vais l'envoyer à tous les diables, ce fermier général.

SCÈNE IV

Les Mêmes, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Mademoiselle Clairon est arrivée.

ROBINEAU, hors de lui.

Un instant, ma petite... Veux-tu être mademoiselle Clairon un instant?

ANTOINETTE.

Toujours.

ROBINEAU.

Commence... Prends une pose de reine...

ANTOINETTE.

C'est facile. Après?

ROBINEAU, offrant son bouquet à Antoinette qui le prend.

Je fais une répétition générale de mon quatrain. Attention, public :

Oui, ces roses, fleurs de l'amour,
C'est votre famille si belle.
Toutes vos sœurs sont immortelles,
Et vous seule vivez un jour!..

ANTOINETTE.

Ah! c'est charmant.

ROBINEAU.

Rends-moi le bouquet.

ANTOINETTE.

Oh! non; vous savez que je ne rends rien.

ROBINEAU.

Voyons, pas de plaisanterie.

ANTOINETTE.

Moi, plaisanter!... Je vous apporte une nouvelle sérieuse... un secret... Dites à ce vicomte d'aller voir un instant la machine de Marly.

ROBINEAU, à Antoine.

Laisse-nous un instant.

ANTOINETTE.

Voici la nouvelle... M. de Valbelle épouse mademoiselle Clairon demain.

ROBINEAU.

Est-ce possible?

ANTOINETTE.

C'est la première chose que m'a dite mademoiselle en arrivant. Elle ne se possédait pas de joie.

ROBINEAU.

Mais mariée... comment?

ANTOINETTE.

Comme on se marie... Y a-t-il donc deux manières de se marier?

ROBINEAU.

On ne reçoit pas les comédiennes à l'église!

ANTOINETTE.

Elle renonce au théâtre, à ses pompes et à ses œuvres. Elle part après-demain pour le château de Tourves, au bout du monde, en Provence, à mille lieues d'ici. Il faut deux mois pour faire le voyage, avec de bons chevaux.

ROBINEAU, à part.

Son voyage sera plus court... (Haut.) Et toi, tu l'accompagneras?

ANTOINETTE.

Moi! Oh! non. M'enterrer de mon vivant! avec mon ambition! Je reste avec vous; je serai votre intendant, et je ne dirai à personne que vous avez prêté sur gages de l'argent au roi, à cinquante pour cent, ce qui peut vous conduire au Châtelet.

ROBINEAU.

Chut!... Ma tête se perd... Antoinette... Non... Qu'allais-je te dire?

ANTOINETTE.

Que vous alliez me nommer votre intendant.

ROBINEAU.

Non... Voici... Il l'épouse demain! Antoinette, ne t'éloigne pas... Je veux te retrouver ici... Oh! il ne l'épousera pas demain!... Il ne l'épousera jamais.

SCÈNE V

ANTOINETTE, ANTOINE.

ANTOINETTE.

Vous n'êtes pas vicomte?

ANTOINE.

C'est vrai.

ANTOINETTE.

Votre nom?

ANTOINE.

Antoine.

ANTOINETTE.

Et moi Antoinette. Nous sommes faits pour nous entendre.

ANTOINE.

Entendons-nous.

ANTOINETTE.

Demandez-moi en mariage.

ANTOINE.

A qui?

ANTOINETTE.

A moi!

ANTOINE.

C'est demandé.

ANTOINETTE.

Voilà ma main.

ANTOINE.

Mademoiselle, je vous...

ANTOINETTE.

Renvoyez votre déclaration d'amour au lendemain du mariage. Avez-vu lu Jean-Jacques Rousseau?

ANTOINE.

J'ai joué dans son *Devin du Village.*

ANTOINETTE.

Quel rôle?

ANTOINE.

Le Village.

ANTOINETTE.

Eh bien, ce grand homme a écrit cette phrase : *J'ai vu les mœurs de mon siècle et j'ai fait ce livre.* Moi, j'ajoute : « J'ai vu les mœurs de mon siècle et je veux me marier. » J'allais épouser un petit commis aux gabelles; mais en vous voyant fournir des quatrains au fermier général, je me suis dit : *Voilà le mari qu'il me faut.* J'avais deviné du premier coup d'œil que vous étiez un faux vicomte.

ANTOINE.

Et comment?

ANTOINETTE.

En vous voyant boire, là, en cachette, comme un valet de chambre de bonne maison.

ANTOINE.

Vous avez l'œil fin.

ANTOINETTE.

Et j'ai encore deviné que vous exploitiez le fermier général comme un gentilhomme ruiné.

ANTOINE.

Elle est sorcière.

ANTOINETTE.

Oui, je devine qu'il fait jour à midi.

ANTOINE.

Après?

ANTOINETTE.

Ainsi nous nous cotiserons pour avoir ma dot du fermier général.

ANTOINE.

Et que ferons-nous?

ANTOINETTE.

Je n'en sais rien, mais c'est facile.

ANTOINE.

Au-dessus de cinquante pistoles, le fermier est sourd comme un coffre-fort.

ANTOINETTE.

Je lui parlerai bas, au bon moment; il m'entendra tout de suite. Voyez-vous, monsieur mon mari, notre bonheur est dans nos mains; tout chemin mène...

ANTOINE.

A Rome!

ANTOINETTE.

Non! à la fortune... Vous devez avoir amassé déjà quelques...

ANTOINE.

Un millier de pistoles.

ANTOINETTE.

Il y a donc huit jours que vous êtes au service de votr fermier général.

ANTOINE.

Un an.

ANTOINETTE.

Et vous n'avez pas honte...

ANTOINE.

Que voulez-vous! Je sens ma faiblesse... J'aurais bien l'ambition d'être un grand fripon, mais je n'en ai pas l'étoffe. Quand je lis les *Fourberies de Scapin*, je suis saisi d'admiration plus que devant l'histoire romaine; j'essaye de me régler sur ce modèle, je me tire d'affaire à force d'intelligence, car j'ai le sentiment et même une certaine facilité; mais c'est piètre, c'est mesquin, c'est grapillé. Ce qui manque, c'est le génie, c'est l'inspiration.

ANTOINETTE.

Je serai votre Égérie.

ANTOINE.

Il faut plumer le Robineau sans pitié, le saigner...

ANTOINETTE.

L'anéantir.

ANTOINE.

Et vite, car l'esclavage me pèse.

ANTOINETTE.

Et l'indépendance me sourit. Tant pis pour eux! Ils écrivent tous les jours de gros livres, ils font une encyclopédie, ils prêchent la philosophie et l'indépendance des serviteurs, et nous écoutons leurs sermons dans l'antichambre. Faisons-en notre profit. Ils crient partout qu'ils veulent nous émanciper, émancipons-nous et prenons des domestiques.

ANTOINE.

C'est conclu.

ANTOINETTE.

Où est-il, votre fermier?

ANTOINE.

Il fait un mauvais coup; en ce moment, mademoiselle Clairon est arrêtée.

ANTOINETTE.

Ah! mon Dieu!

ANTOINE.

On la conduit au For-l'Évêque.

ANTOINETTE.

Ma pauvre maîtresse!... Oh! je vais dénoncer au grand prévôt les maltôtes de ce fermier général; je veux sauver mademoiselle.

ANTOINE, l'arrêtant.

Vous ne sauverez rien et on vous emprisonnera. Le maltôtier donne l'avoine à tout le monde et met du foin dans toutes les bottes.

ANTOINETTE.

Eh bien, voyons, du sang-froid. On arrête mademoiselle Clairon, dites-vous? Qui cela?

ANTOINE.

Deux limiers de police amenés de Paris par le Robineau et embusqués près d'ici; il est allé les lâcher.

ANTOINETTE, tout à fait calmée, s'asseyant.

Ah! très-bien! qu'il y aille, il ne trouvera plus personne.

ANTOINE.

Comment?

ANTOINETTE.

L'un de ces messieurs est de mes amis.

ANTOINE.

Ces messieurs... les limiers?

ANTOINETTE.

Il faut avoir des amis partout. Si je savais le moyen de m'en procurer parmi les diables d'enfer, j'aurais soin d'y pourvoir. Ah! maître Robineau! je me défiais de quelque chose en voyant rôder ces messieurs; aussi je les ai invités à venir boire un verre de vin à l'office. Là, je leur ai donné quatre bouteilles et deux tours de clef..

ANTOINE.

Enfermés!

ANTOINETTE.

J'ai de ces inspirations-là, moi.

ANTOINE.

Voilà le génie!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROBINEAU.

ROBINEAU.

Ah! Antoinette, où sont-ils?

ANTOINETTE.

Qui?

ROBINEAU.

Deux... deux gentilshommes... C'est-à-dire deux de mes gens... deux commis qui m'attendaient. On me dit qu'on les a vus causer et s'éloigner avec toi.

ANTOINETTE.

Deux figures respectables... quoique d'assez mauvaise mine au premier abord? J'ai pensé tout de suite qu'ils étaient de votre maison. Ils sont partis.

ROBINEAU.

Partis?

ANTOINETTE.

Pour Paris.

ROBINEAU.

Impossible. Y a-t-il un cabaret dans les environs?

ANTOINETTE.

Aux deux bouts du village, au *Petit Bacchus* et au *Laurier de Fontenoy*.

ROBINEAU.

C'est bien, je cours... (A part.) Ah! diable, si mademoiselle

Clairon allait m'apercevoir de sa fenêtre tout serait perdu. Haut.) Antoine! c'est-à-dire vicomte, tu vas courir... (S'interrompant.) Ah! diable! Non, il ne faut pas qu'on te voie ici non plus. Antoinette, fais-moi le plaisir d'aller au *Petit Bacchus* ou bien au *Laurier de Fontenoy*, dire à mes deux...

ANTOINETTE.

Figures respectables.

ROBINEAU.

Oui, de venir me trouver ici, dans ce pavillon.

ANTOINETTE.

Bien.

ROBINEAU.

Surtout, pas un mot à ta maîtresse.

ANTOINETTE, revenant.

Ah! voici un cas de conscience qui se présente.

ROBINEAU.

Lequel?

ANTOINETTE.

Ma maîtresse me payant pour lui dire tout, mon devoir n'est-il pas...

ROBINEAU.

Combien pour un secret?

ANTOINETTE.

Cinquante pistoles.

ROBINEAU.

Si je t'en donne cent?

ANTOINETTE.

Le devoir de me taire sera plus grand que le devoir de parler.

ROBINEAU.

Voilà pour ta conscience.

ANTOINETTE.

Comme cela, je ne perds rien dans mon estime.

Elle se dirige vers la porte.

ROBINEAU.

Va!

ANTOINE, qui est resté en contemplation, à part.

C'est de la grande école!

ROBINEAU.

Toi, écoute ici. (Antoine s'approche; mais il aperçoit Antoinette qui, restée sur le seuil de la porte, lui fait signe de la rejoindre. Il sort avec elle pendant que Robineau continue.) Qu'est-ce que je voulais te dire? Ah! sitôt que mes limiers auront emmené mademoiselle Clairon, tu m'entends... Eh bien, où est-il donc?

SCÈNE VII

ROBINEAU, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, rentrant vivement.

Ah! monsieur Robineau, cachez-vous!

ROBINEAU.

Me cacher!

ANTOINETTE, marchant çà et là.

Un placard.

ROBINEAU, la suivant.

Pourquoi donc?

ANTOINETTE.

Un cabinet.

ROBINEAU.

Dites-moi...

ANTOINETTE.

Un étui de harpe...

ROBINEAU.

Explique-toi...

ANTOINETTE, l'éloignant de la fenêtre.

Ne vous montrez pas! Ne vous exposez pas à leur fureur.

ROBINEAU.

Mais qui, qui, qui?

ANTOINETTE.

Des soldats de la compagnie de M. de Valbelle. On lui a dit que vous vouliez faire arrêter mademoiselle Clairon, et il envoie dix lansquenets pour bâtonner vos [illegible]miers et pour vous aire un mauvais parti.

ROBINEAU, effrayé.

A moi?

ANTOINETTE.

Oui. Prenez garde qu'ils ne vous aperçoivent.

ROBINEAU.

Ils ne savent pas à qui ils s'attaquent.

ANTOINETTE.

Eh! que voulez-vous faire contre dix?... Les Curiaces n'étaient que trois, et...

ROBINEAU.

Je suis Robineau.

ANTOINETTE.

On sait que vous êtes brave.

ROBINEAU.

J'ai eu raison un jour d'un spadassin qui m'avait fait une insulte. Il en a eu pour six semaines...

ANTOINETTE.

Au lit?

ROBINEAU.

En prison.

Bruit de sonnette.

ANTOINETTE.

Chut! Ce sont eux qui sonnent à la grille.

ROBINEAU.

Que le jardinier n'ouvre pas.

ANTOINETTE.

Éloignez-vous de la fenêtre. (Elle se penche en dehors et feint d'écouter.) Hein! quoi! M. Robineau? Non, messieurs, il n'est pas ici, vous pouvez venir vous en convaincre.

ROBINEAU.

Non pas, non pas.

ANTOINETTE.

Cachez-vous bien. (Parlant par la fenêtre.) Que lui voulez-vous donc, à M. Robineau? Hein! Comment dites-vous? Par exemple! Vous plaisantez, sans doute; ce n'est pas à un homme comme M. Robineau que l'on coupe les oreilles.

ROBINEAU.

Hein?

ANTOINETTE.

Faites-vous petit. (Par la fenêtre.) Savez-vous que M. Robineau est un homme très-riche, et qu'il n'a pas un cheveu qui ne vaille un louis d'or? (A Robineau, qui s'avance un peu en se penchant pour écouter.) N'approchez pas, ils paraissent capables de tout; il y en a un surtout, celui qui parle le plus... Pouvez-vous l'entendre d'où vous êtes?

ROBINEAU.

Oui, oui... C'est-à-dire, je ne distingue pas trop bien, les oreilles me tintent...

ANTOINETTE.

Je le crois bien, au moment d'être coupées.

ROBINEAU.

Vois s'ils s'éloignent.

ANTOINETTE.

Non! Ils sont toujours là. Le vicomte leur parle à travers la grille; il vient par ici.

ROBINEAU.

Seul?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, toutes les issues sont gardées.

ROBINEAU.

Va chercher le guet.

ANTOINETTE.

A Marly? Le guet ne vient jamais ici qu'avec Cupidon pour sergent.

ANTOINE.

Savez-vous ce qu'ils disent, monsieur? que si vos cheveux valent un louis chacun, vous estimiez vous-même la valeur de vos oreilles; qu'ils accepteront leur rançon et leur donneront un sauf-conduit.

ROBINEAU.

Me rançonner? (A Antoinette.) C'est toi qui leur a fait venir cette idée en parlant de mes richesses.

ANTOINETTE.

Dame! monsieur, je vois que c'est ça qui vous fait tant respecter, j'ai cru que ça réussirait avec eux.

ANTOINE.

A votre place, monsieur, j'entrerais en accommodement.

ANTOINETTE.

Qu'est-ce que c'est qu'une centaine de pistoles...

ROBINEAU.

Tiens, porte-leur ceci et qu'ils me laissent en paix. (Antoine sort un moment.) C'est bien parce que vous m'y forcez, au moins... Il a tenu à bien peu que...

Il indique son épée,

ANTOINETTE.

Il est défendu de tirer l'épée dans le palais des rois, cela étant, vous vous êtes dit que vous ne pouviez dégaîner dans le palais de votre reine.

ROBINEAU.

C'est juste... je me suis dit ça, et tu en témoigneras au besoin auprès de mademoiselle Clairon... (Voyant entrer Antoine.) Eh bien !

ANTOINE.

Eh bien, monsieur, ils trouvent que ce n'est pas assez.

ROBINEAU.

Comment?

ANTOINE.

Ils disent que ça fait le compte pour une oreille, mais qu'il faut encore autant pour l'autre.

ANTOINETTE, à part.

Il va, il va.

ROBINEAU.

Ah! par la mordieu! ma patience est à bout; ils n'auront rien ! Et qu'ils prennent garde, j'ai le bras long... Quand madame de Pompadour saura...

ANTOINETTE.

Elle sera furieuse, elle qui a si souvent besoin de vous parler à l'oreille! Et vous pouvez être assuré d'une vengeance éclatante pour réparer... ce qui sera malheureusement irréparable, car la vengeance ne raccommode rien.

ROBINEAU.

Elle a beaucoup de justesse dans le raisonnement, cette fille-là. (A Antoine.) Tiens, donne-leur ce billet au porteur et tâche cette fois qu'ils soient contents.

ANTOINE.

J'y ferai mon possible. (Bas à Antoinette en sortant.) La pelotte s'arrondit.

ROBINEAU, refermant le portefeuille d'où il a tiré le billet.

Heureusement que j'ai toujours mon portefeuille approvisionné.

ANTOINETTE, à part.

Ce Jupiter-là... on pourrait le changer en une pluie... de billets au porteur... Et dire que mademoiselle ne veut pas de lui pour mari... Ah! si j'étais à sa place! (Comme inspirée tout à coup.) Et pourquoi donc n'y serais-je pas? Le moyen de se trouver à une place c'est de s'y mettre. Voilà le mari qu'il me faut et par le moyen de la tragédie tout est possible. Allons! soubrette de Clairon, de l'adresse au mariage, enlevons la bague nuptiale avec le poignard de Melpomène.

ANTOINE, rentrant.

Les soldats sont contents.

ROBINEAU.

Ah! je puis donc...

ANTOINE, le retenant.

Attendez!... Les soldats sont contents, mais il y a le sergent qui réclame, il veut une part en proportion de son grade.

ROBINEAU.

Ah!

ANTOINETTE.

C'en est trop! Je vais moi-même lui faire entendre raison, à ce sergent. Je lui dirai que je vous prends sous ma protection, que je ne souffrirai pas qu'on moleste ainsi un galant homme, un homme pour qui je me sens de l'affection.

Antoine la regarde ébahi.

ROBINEAU.

Tiens, prends ce diamant.

ANTOINETTE, avec une dignité émue.

Souffrez que je refuse. Mon affection se donne, et je n'accepte pour elle aucune récompense.

Elle sort.

SCÈNE IX

ROBINEAU, ANTOINE.

ANTOINE, à part.

Ceci est au-dessus de mon intelligence.

ROBINEAU.

Quel désintéressement chez une soubrette!

ANTOINE.

Ah! monsieur, ce n'est pas une soubrette de comédie!

ROBINEAU.

Elle m'a regardé... avec des yeux. . Antoine, sans être fat... je te dirai en confidence...

ANTOINE.

Arrêtez, monsieur, avant que vous alliez plus loin, la délicatesse m'oblige de vous prévenir que je l'épouse.

ROBINEAU.

Antoinette?

ANTOINE.

Oui.

ROBINEAU.

Heureux coquin! D'ailleurs je suis amoureux pour la vie

de la divine Clairon. A propos, sais-tu pourquoi je n'ai pas fondu l'épée à la main sur ces lansquenets?

ANTOINE, simplement.

Parce que vous aviez peur.

ROBINEAU.

Du tout. Il y a une loi qui ordonne... non, qui défend de tirer l'épée chez le roi; alors, je n'ai pas voulu la tirer chez ma reine. Tu attesteras que j'ai dit ce mot-là.

ANTOINE.

Oui, monsieur, voulez-vous que je le mette en quatrain?

SCÈNE X

Les Mêmes, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, déclamant.

O désespoir! O crime! O déplorable race!

ROBINEAU.

Qu'y a-t-il?

ANTOINETTE.

Voyage infortuné!

ROBINEAU.

Parlez vite!

ANTOINETTE.

Rivage malheureux.

ROBINEAU.

Est-ce que le sergent?

ANTOINETTE.

Ils sont partis ; mais je quitte ma maîtresse, et ma colère est telle que je ne puis l'exprimer qu'en vers de tragédie !

ROBINEAU.

Tu l'exprimes fort bien ; mais apprends-moi...

ANTOINETTE.

J'ai voulu tenter un dernier effort en votre faveur. « Toujours Robineau ! » s'est-elle écriée. — Oui, toujours, ai-je répondu. Puis, avec Racine :

> Tel est de son amour l'aveuglement funeste,
> Vous le savez, madame, et le destin de M. Robineau ..

Pour substituer votre nom à celui d'Oreste, j'ai été obligée de faire rimer funeste avec Robineau.

ROBINEAU.

C'est égal.

ANTOINETTE.

Enfin, je triomphais, mademoiselle Clairon était à vous, lorsque M. de Valbelle arrive.

ROBINEAU.

Lui-même?

ANTOINETTE.

Il arrive toujours ainsi mal à propos. Voilà tout mon ouvrage détruit. J'essaye encore de lutter, c'est en vain, mademoiselle ne m'écoute plus.

> Revoyant l'ennemi que j'avais éloigné,
> Sa blessure trop vive aussitôt a saigné.
> Ce n'est plus une ardeur dans ses veines cachée,
> C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

ROBINEAU, applaudissant.

Bravo! bravo! Superbe! Mais raconte en prose, je t'en prie, car tu me forces d'applaudir au récit de mes propres malheurs. (A Antoine.) Elle a le feu sacré.

ANTOINE.

Elle l'a.

ROBINEAU.

Achève ton récit.

ANTOINETTE.

Il est fini. Tous les éloges que j'avais faits de votre personne, et que je pense, ne servent plus de rien; mademoiselle Clairon vous donne votre congé.

ROBINEAU.

Ah! l'ingrate!...

ANTOINETTE.

Elle adore M. de Valbelle.

ROBINEAU.

Ah! la traîtresse!

ANTOINETTE.

Elle rit de vous avec lui.

ROBINEAU.

Ah! la coquine!

ANTOINETTE.

Et ils partent ensemble dans une heure.

ROBINEAU.

Ah! la... Et son théâtre?

ANTOINETTE.

Elle écrit qu'elle prend un congé de cinq ans.

ROBINEAU.

Eh bien! tu la remplaceras. Oh! je veux me venger, oui; tu auras du succès, du talent; tu es jeune, et, à son retour, elle trouvera sa place occupée.

ANTOINETTE, avec un œil à feu plongeant.

Au théâtre!... Mais non... dans votre cœur.

ROBINEAU.

Attends!... Il me vient l'idée d'une vengeance... ah! mais d'une vengeance... Tu ne devines pas?

ANTOINETTE.

Je ne devine jamais rien.

ROBINEAU.

C'est l'idée la plus spirituelle, la plus ingénieuse...

ANTOINETTE.

Dites-la donc!

ROBINEAU.

Si je t'épousais?

ANTOINETTE.

Ah!

Elle feint de s'évanouir dans les bras de Robineau.

ROBINEAU.

Des sels, des sels! Antoine, un flacon!

ANTOINE.

Oui, monsieur. (Il fait quelques pas et revient.) Mais, j'y songe, vous m'enlevez celle que j'aime.

ROBINEAU.

Je me charge de ta fortune!

ANTOINE, à part.

Et pas de femme! Quelle chance!

ROBINEAU.

Mais ce flacon...

ANTOINE.

Monsieur, elle revient.

ANTOINETTE.

Où suis-je.. et que s'est-il passé?

Déclamant d'un ton sombre.

Venez-vous me plonger dans l'éternelle nuit?

Elle tombe évanouie sur une chaise dont elle s'approche avec préméditation.

ROBINEAU.

Tu es auprès de moi, Robineau, et tu t'es évanouie en apprenant que je t'épouse.

ANTOINETTE.

Ah! la mémoire me revient.

ROBINEAU.

Tu m'aimes donc?

ANTOINETTE.

Non...

ROBINEAU, l'interrompant.

Comment?

ANTOINETTE.

Non, rien n'égale mon bonheur... Je puis enfin réaliser le plus beau rêve de ma vie!...

ROBINEAU.

Monter dans un carrosse traîné par quatre chevaux?

ANTOINETTE.

Non... monter sur un char de triomphe traîné par quatre marquis, comme mademoiselle Clairon; être reine de tragédie, avoir une robe traînante à grands ramages et une perruque bâtie par le coiffeur de la cour!

ROBINEAU.

Quelle noble ambition!

ANTOINETTE.

Me donner tous les soirs, dans une tragédie, le plaisir d'expirer dans mes bras et ressusciter dans un petit souper, au pavillon de Hanovre, chez M. le duc de Richelieu.

ROBINEAU.

Oh! non, chez moi.

ANTOINETTE.

L'un n'empêche pas l'autre.

ROBINEAU.

Oh! non. L'autre empêchera l'un.

ANTOINETTE, feignant l'exaltation.

Ah! je ne savais pas que lorsque mademoiselle Clairon m'ennuyait si fort, dans son jardin, en déclamant ses tragédies du matin au soir, qu'elle me rendait un service si grand! Elle m'apprenait son répertoire; je le sais par cœur, avec tous ses effets.

Mon fils! Oui, tu l'es!...

Mérope!...

Vous ne démentez point une race funeste!

Iphigénie!

Moi seule en être cause et mourir de plaisir!

les Horaces!...

ROBINEAU.

Elle est superbe!

ANTOINE.

Clairon est morte, Vive Clairon!

ANTOINETTE.

Et *Phèdre!...* C'est mon triomphe... Il n'y aura pas un s ul Hippolyte dans la salle quand je débuterai...

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée!...

Hein! Suis-je assez féroce en amour?

ROBINEAU.

Ah! Tu débutes dans *Phèdre* et je t'épouse le lendemain.

ANTOINETTE.

Ah! prenez garde. Ce matin je me contentais de ce vicomte, ce soir il me faut un fermier-général, demain je ne voudrai plus qu'un prince... car l'appétit vient en épousant.

ROBINEAU.

Je t'épouse tout de suite.

ANTOINETTE.

Et vous faites bien... Voilà ma main.

LE PRIX DE FAMILLE

COMÉDIE ENFANTINE EN UN ACTE[1].

[1] Cette comédie rappelle par son idée et par les personnages un opéra de salon, musique de Victor Massé, que j'ai publié il y a douze ans, dans le *Magasin des Demoiselles*, excellent recueil, qui mérite sa popularité par sa distinction et son élégance. Avant de reprendre l'idée première de ma comédie, j'ai demandé l'agrément du directeur du *Magasin des Demoiselles*. Un théâtre de salon est heureux quand il peut indiquer de pareilles sources.

PERSONNAGES.

MADEMOISELLE CLAIRE DE VALBOIS.

MADEMOISELLE BLANCHE, sa sœur.

PAUL, leur frère.

MARCELINE, jeune paysanne, sœur de lait de mademoiselle Claire.

MADEMOISELLE KERBRIANT, tante des trois enfants.

LE PRIX DE FAMILLE

La scène est dans le jardin ou le château de Valbois, en 1788, sur la route de Paris à Orléans.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, BLANCHE, PAUL.

Ils sont assis tous les trois un livre à la main, sur le devant de la scène, et ils lisent à haute voix, et ensemble.

CLAIRE.

Ce vaste empire a été découvert par Fernand Cortez, général espagnol, qui n'avait avec lui que six cents soldats et quinze cavaliers. Avec ce petit nombre d'hommes, il battit quatre-vingt mille Mexicains à la bataille d'Oltumba, et...

PAUL.

Je fus réveillé par une voix qui disait : « Pauvre Robinson Crusoé! » Mon étonnement fut extrême, car je savais que j'habitais une île déserte; mais je me rassurai bientôt, en reconnaissant la voix de mon perroquet. Cet oiseau s'était perché sur un arbre, et...

BLANCHE.

Les plus grandes planètes sont Saturne et Jupiter : Saturne a plusieurs satellites ou lunes; Jupiter en a quatre. Saturne a de plus que Jupiter un anneau lumineux qui reflète aussi les rayons du Soleil. M. de Fontenelle, ce savant si aimable et si instructif, a écrit un livre sur l'astronomie, et...

SCÈNE II

Les Mêmes, MARCELINE.

Au premier mot de Marceline, qui entre, les trois lectures simultanées sont brusquement suspendues. Ces trois lectures doivent être réglées par la diction de telle manière qu'elles doivent s'arrêter sur le et...

MARCELINE.

Jarnigue! quel tapage vous faites! J'aimons mieux être

bête toute ma vie, comme mon oncle le père Michaud, que d'étugné des livres comme ça.

PAUL.

Cette fille ne parlera jamais français!

Les trois enfants se lèvent et quittent leurs livres.

MARCELINE.

Je parlons paysan, moi! Si j'étions une noble damoiselle, comme ma sœur de lait (elle serre la main de Claire, puis l'embrasse), je parlerions comme vous.

PAUL.

Marceline, je te défends de nous déranger quand nous étudions.

MARCELINE.

Bah! Il y a ben trois heures que vous faites ce sabbat! Vous avez commencé avant le lever du soleil; vous avez réveillé les coqs... (Avec mystère.) Et puis, dame! j'avions queuque chose de bon à vous dire... (les enfants se rapprochent d'elle) à vous, monsieur Paul, et à vos deux gentilles sœurs, mam'zelle Blanche et mam'zelle Claire...

PAUL.

Voyons, voyons, conte-nous...

MARCELINE.

Tâtigué! Vous trouvez à présent que je parlions français...

CLAIRE.

Oui, oui. Voyons ta bonne nouvelle...

MARCELINE.

Primo, comme dit le magister... Vous voyez que je parlions français...

BLANCHE.

Continue donc; nous avons la fièvre aux oreilles...

MARCELINE.

Madame de Valbois, votre mère, se porte ben, ce matin...

LES TROIS ENSEMBLE.

Elle est levée, notre mère?

MARCELINE.

Non... Le médecin a dit qu'elle ne se lèverait que dans huit jours, le jour de Pâques. C'est un jour qui porte bonheur... et votre mère chérie a besoin de se ménager, après une maladie de six mois qui l'a empêchée d'aller passer l'hiver à Paris...

BLANCHE, entraînant son frère et sa sœur.

Allons vite l'embrasser...

MARCELINE.

Non... Attendez que le médecin soit sorti... Mais vous ne voulez pas savoir la bonne nouvelle?

PAUL.

Si notre bonne mère est tout à fait rétablie, nous n'avons plus de bonne nouvelle à apprendre.

MARCELINE.

Oh! que si. J'en savions une autre itou... Votre tante, mademoiselle de Kerbriant, est arrivée au château!

Les trois enfants sautent de joie.

PAUL.

Bien vrai, au moins!

MARCELINE.

Alle m'a parlé, comme je vous parle! Ah!

BLANCHE.

Oh ! cette chère tante Kerbriant !

CLAIRE.

Au fait, elle arrive toujours au mois d'avril !

PAUL.

Il faut la recevoir comme l'an dernier, avec ces vers que notre précepteur nous a appris... Voyons. . essayons de nous les rappeler...

Elle nous est chére...

Il cherche.

BLANCHE, cherchant.

Par des soins bien doux...

Elle cherche

CLAIRE.

C'est une autre mère...

Elle cherche.

PAUL.

Qui veille sur nous...

Il cherche.

BLANCHE.

Quand je suis loin d'elle...

Elle cherche.

CLAIRE.

Toujours je l'attends...

PAUL.

Avec l'hirondelle...

CLAIRE.

Avec le printemps.

PAUL.

Voyons, mes petites sœurs, je vais les dire seul.

Elle nous est chère
Par des soins bien doux;
C'est une autre mère
Qui veille sur nous.
Quand je suis loin d'elle,
Toujours je l'attends,
Avec l'hirondelle,
Avec le printemps.

MARCELINE, applaudit.

Ah! que ça va lui faire plaisir! Si j'étions la sœur de votre mère, et si on me récitait ça, je vous baillerions...

CLAIRE, lui fermant la bouche.

Chut! bavarde!

PAUL.

Allons, bonnes sœurs, allons embrasser notre chère tante.

Les trois enfants sortent.

SCÈNE III

MARCELINE.

Bavarde!... Oh! elle me l'a dit sans barguigner, ma petite sœur de lait, mam'zelle Claire!... Ah! oui!... elle avait peur... Dame! je savons garder un secret; je ne connais pas la grande ville de Paris, moi.

SCÈNE IV

MARCELINE, CLAIRE, accourant du fond.

CLAIRE.

Tu m'as comprise?

MARCELINE.

Dame ! oui ; c'est pas malin.

CLAIRE.

Je veux surprendre tout le monde... et si tu dis mon secret il n'y a plus de surprise.

MARCELINE.

Dame ! Quand tout le monde connaît un secret...

CLAIRE.

Il n'y a plus de secret.

MARCELINE.

Vous voyez que j'sommes toujours pas mal bête?

CLAIRE.

Très-bien ! Continue...

MARCELINE.

C'est pas difficile...

CLAIRE.

Tu n'as rien oublié de ton rôle?

MARCELINE.

Au contraire, j'en sais plus.

CLAIRE.

Tout à l'heure, j'ai tremblé quand mon frère Paul a dit : « Cette fille ne parlera jamais français !

MARCELINE.

Oh ! j'ai fait semblant de ne pas entendre.

CLAIRE.

C'est que, vois-tu, nous jouons au plus fin, mon frère, ma

sœur et moi. Chacun de nous veut gagner le prix de famille, et chacun de nous s'est caché des deux autres pendant six mois. Tu sais que notre tante Kerbriant nous a dit en partant pour la Bretagne : « Mes chers enfants, vous avez un long hiver à passer au château ; je veux vous donner une occupation et vous récompenser à mon retour. Il faut vous habituer de bonne heure à réfléchir, pour découvrir dans votre petit cerveau ce qui est honnête, ce qui est beau, ce qui est louable. Je donnerai un prix d'honneur à celui de vous trois qui aura passé ce semestre à faire une bonne action que je jugerai la meilleure. Priez Dieu de bien vous inspirer. » Voilà ce que nous dit notre bonne tante, et nous avons travaillé tous les trois, mais bien secrètement, pour mériter le prix d'honneur.

MARCELINE.

Il doit être bien beau, ce prix ; votre tante est si riche !

CLAIRE.

Bien beau ? Tu te trompes, Marceline. Quel mérite y aurait-il à travailler à une chose louable pour obtenir une riche récompense ? C'est un prix d'honneur, nous le connaissons ; un orfévre n'en donnerait pas une pièce de vingt-quatre sols. C'est un médaillon d'argent avec le portrait de notre pauvre père en miniature. Cette relique est aujourd'hui entre les mains de notre tante Kerbriant.

MARCELINE.

Et c'est pour ce médaillon que vous avez pris tant de peine, mam'zelle Claire ?

CLAIRE.

Mais, oui.

MARCELINE.

Permettez-moi de vous embrasser.

CLAIRE.

De tout mon cœur, ma bonne sœur de lait.

MARCELINE.

Moi, j'aimerais mieux dix aunes de dentelles que le médaillon !... Vous êtes meilleure que moi.

CLAIRE.

Tais-toi?... La voici.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADEMOISELLE KERBRIANT.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Eh bien! Il faut venir t'embrasser ici, toi?

CLAIRE, accourant.

Chère tante! (Elle l'embrasse.) J'avais quelques ordres à donner à Marceline, et...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Ne t'excuse pas, je connais ton bon cœur...

MARCELINE, ayant fait trois ou quatre révérences sans pouvoir se faire remarquer.

Mam'zelle Claire avait queuques ordres à me...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Bonjour, Marceline... Tiens, je la trouve grandie...

MARCELINE, faisant une nouvelle révérence.

Madame est ben bonne.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Mais je vois que l'esprit n'a pas fait de progrès chez elle... Tu es toujours Marceline, n'est-ce pas?

MARCELINE, avec une révérence.

La fille du père Gervais; j'avons pas changé de père, madame.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Allons, je vois qu'elle est toujours la plus niaise du village.

MARCELINE.

La grosse Catherine est encore plus niaise que moi.

MADEMOISELLE KERBRIANT, lui faisant signe de se retirer.

Eh bien, va la remercier.

MARCELINE.

J'y vas, madame.

Elle fait une dernière révérence et sort.

SCÈNE VI

MADEMOISELLE KERBRIANT, CLAIRE.

MADEMOISELLE KERBRIANT s'asseyant et faisant signe à Claire d'approcher.

Voyons, ma bonne Claire, fais-moi ta petite confidence... As-tu songé au prix d'honneur?

CLAIRE.

Oui, chère tante.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Et maintenant tu vas me dire l'action louable et secrète, la bonne inspiration que Dieu t'a donnée pour mériter ce prix. Je suis seule juge, moi; mais j'ai promis d'être juste, et je veux que mon arrêt soit approuvé par les deux de vous trois qui ne recevront pas le prix .. Allons... parle... Je t'écoute...

CLAIRE, embarrassée.

Vous voulez que... déjà... Un peu de réflexion...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Tu as besoin de réfléchir pour me raconter ce que tu as fait?...

CLAIRE.

Non... mais... cependant... (On entend la voix de Marceline qui prélude dans la coulisse.) Ah! voilà Marceline qui chante sa chanson... Vous ne connaissez pas cette chanson, bonne tante?... Elle m'amuse toujours...

MARCELINE, dans la coulisse, fredonnant.

J'aimons ma chaumière
Et ma basse-cour;
Petite fermière
N'a pas d'autre amour.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Est-elle bête sa chanson?

CLAIRE.

Oui, mais si vous entendiez l'air!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Laissons cette niaise... Voyons, raconte-moi ..

CLAIRE.

Écoutons.

MARCELINE, dans la coulisse, fredonnant.

J'ouvre la garenne,
L'étable est à moi,
Et j'en suis la reine,
Sans avoir de roi.

CLAIRE.

Je vais lui dire de se taire; sa chanson a trente-deux couplets.

Elle s'esquive rapidement.

SCÈNE VII

MADEMOISELLE KERBRIANT.
Elle se lève.

Ah! ma petite nièce, il y a un mystère là-dessous, tout cela n'est pas naturel. On fait de la ruse avec moi... ce n'est pas bien!... Comme elle a su finement esquiver ma demande!...

SCÈNE VIII

MADEMOISELLE KERBRIANT, PAUL.

PAUL.

Ah! quel bonheur! Vous êtes seule, chère tante; je vous cherchais pour vous raconter ma bonne action...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

D'abord, mon chéri, je t'arrête tout court... à ces derniers mots... Écoute bien ceci... On ne doit pas dire : J'ai fait une bonne action. Parler ainsi c'est commettre une faute d'orgueil, et la vanité gâte les plus belles choses, même une bonne action; entends-tu?

PAUL, frappant du pied.

Bon! Je commence par une sottise.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Oui, mais puisque tu l'avoues elle t'est pardonnée; péché avoué, péché absous... Maintenant, j'écoute le récit de ton action.

PAUL, regardant de tous côtés.

Personne autre ne m'écoute au moins...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Très-bien! de mieux en mieux... Si c'est vraiment une bonne action que tu as faite avec la main droite, tu dois la cacher à la main gauche; Dieu suffit comme témoin.

Elle s'assied, Paul se met à genoux devant elle.

PAUL.

Vous savez, chère tante, que j'étais malade au mois de novembre dernier. Après ma convalescence, le médecin m'ordonna de faire tous les matins une promenade au ruisseau des tilleuls, du côté de la pauvre vieille mère Barnaud... Vous la connaissez, cette bonne femme qui a une vache noire...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Je ne la connais pas, mais c'est égal, dis toujours.

PAUL.

Là, je devais boire une jatte de bon lait frais, par ordonnance du médecin, pour me rétablir... C'est bon le lait frais, quand il est chaud, n'est-ce pas, ma tante?

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Excellent... Continue.

PAUL.

Ma bonne petite mère me donnait tous les matins trois gros sous pour payer ce lait... Alors, moi, je me suis dit : Mais je me porte tout à fait bien, je n'ai pas besoin de me rétablir;

ce serait un remède de gourmandise; le médecin peut se tromper, un médecin n'est pas le bon Dieu. Ne buvons pas de lait et donnons les trois gros sous à la vieille veuve du sonneur, une autre pauvre femme qui mourait de faim dans cet hiver si mauvais. Je n'ai rien bu, j'ai fait l'aumône quatre mois à la veuve, et voyez comme je me porte bien! Le médecin croit que c'est lui qui m'a guéri. Enfoncé le médecin!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Embrasse-moi; tu es charmant. Je suis très-contente de toi, mon enfant; mais je te dirai plus tard ce que je pense de ta bonne action et ce qu'elle mérite comme récompense... Voici ta sœur Blanche; retire-toi et n'écoute pas aux portes.

PAUL, très-bas à sa tante.

Je crois que mes deux sœurs n'ont pas concouru pour le prix.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Alors, tu ne peux pas manquer de l'avoir.

PAUL.

Oh! si j'étais seul!

Il sort.

SCÈNE IX

MADEMOISELLE KERBRIANT, BLANCHE.

BLANCHE.

Comme mon frère m'a regardée en sortant!... Est-ce que vous lui avez donné le prix?

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Sois tranquille, rien n'est donné... Voyons, ma chérie, qu'as-tu fait, toi, pour le mériter?

BLANCHE, avec modestie.

Rien !

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Rien ! Est-ce bien possible?...

BLANCHE.

C'est que... j'ai fait si peu de chose, si peu...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Allons, courage... dis toujours... Le bon Dieu se contente de peu, et je me garderai bien d'être plus exigeante.

BLANCHE.

Et même je n'ai aucun mérite... parce que, voyez-vous, bonne tante, ce n'est pas moi qui ai découvert la bonne action ; c'est la bonne action qui m'a découverte.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Ah ! tu piques ma curiosité, et ta modestie est déjà une chose louable et digne de récompense... Raconte-moi donc de quelle manière une bonne action t'a rencontrée sur son chemin...

BLANCHE.

Vous savez, ma tante, quel horrible hiver nous venons de passer...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Oui, un hiver épouvantable ; l'Océan a été pris devant Saint-Malo. Les pauvres ont bien souffert !

BLANCHE.

Un soir des premiers jours de décembre, j'étais au kiosque du jardin... vous savez, ce kiosque qui regarde la grande route d'Orléans à Paris...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Je connais ce kiosque...

BLANCHE.

La campagne avait disparu sous une couche de neige, et la neige tombait toujours. On ne voyait que du froid dans l'air; c'était affreux! Moi, j'étais couverte de mon manteau fourré, et, de temps en temps, je dégelais la vitre avec mon souffle pour voir tomber cette pluie de neige lente, et je me trouvais heureuse en pensant à notre salon boisé si chaud, à notre souper devant un bon feu, à ma petite chambre toute garnie de tapis, de portières et de rideaux. Mon Dieu, me disais-je, que c'est beau et bon l'hiver!... Tout à coup, à travers la neige, je vis une forme humaine, toute blanche, qui s'avançait péniblement et qui s'arrêta même devant le kiosque au moment où je m'inclinais sur la vitre. Bientôt j'entendis un prélude de vielle, et une voix douce, qui tremblait de froid, disait ceci :

Dans une riche demeure,
Vous, assis près d'un bon feu,
Écoutez celui qui pleure;
Pour vivre il lui faut bien peu.
A qui travaille
Et meurt de faim,
Un peu de paille,
Un peu de pain;
Au pauvre artiste
Un petit coin;
La nuit est triste,
Paris est loin!

MADEMOISELLE KERBRIANT, émue.

Chère enfant, je désire la suite.

BLANCHE.

Je mis Georges, notre cocher, dans la confidence, et il

donna l'hospitalité et toutes sortes de soins à ce pauvre voyageur, qui, le lendemain, put reprendre la route de Paris, après un bon sommeil chaud, un bon repas et un peu d'argent... Mais moi, je me dis ceci : La Providence m'a envoyé ce malheureux pour m'apprendre que bien d'autres devaient passer aussi sur la grande route, mourant de toutes les agonies de cet affreux hiver, le froid, la misère, la faim. Cette idée n'a pas été perdue, et tous les soirs, à la même heure, j'ai vu passer dans la neige un protégé de la Providence, un ami du bon Dieu, et j'ai été assez heureuse pour faire toutes les nuits le noble métier d'hôtesse du malheur... Vous pleurez, ma bonne tante! Oh! ne me donnez aucun prix; vos larmes me récompensent bien assez.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Parle plus bas!... j'entends venir de ce côté... Personne ne doit connaître ton secret et voir mon émotion.

SCÈNE X

Les Mêmes, PAUL, CLAIRE.

PAUL, avec impatience.

Oh! nous ne pouvons pas attendre plus longtemps! ma sœur Blanche est trop amusante avec sa bonne action.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Mais il reste encore ta sœur Claire, mon petit Paul...

PAUL.

Ah! mon Dieu! ça ne finira donc pas! Je croyais être seul, toute la maison a concouru!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Ce sera plus glorieux pour le vainqueur... Claire, veux-tu me parler en confidence?

CLAIRE.

Non, ma tante... tout le monde peut rester ici... Je vais vous présenter une de mes amies... (Elle parle au dehors.) Par ici, par ici, mademoiselle!

SCÈNE XI.

Lss Mêmes, MARCELINE.

Marceline a quitté son costume villageois; elle porte le costume des nobles demoiselles de l'époque. Elle tient un éventail et sa tournure est pleine de distinction. Son accent est aussi complétement changé.

MARCELINE, saluant.

Je suis très-honorée d'être présentée au château de Valbois par ma jeune amie, mademoiselle Claire. On quitte Paris sans peine dans la saison des lilas. Le beau monde déserte Versailles et court les champs; M. de Choiseul a ouvert ses salons d'été à Chanteloup. La semaine passée, après avoir entendu le *Miserere* à Longchamps, nous sommes partis pour Chanteloup; on a joué le *Devin du Village* de M. Rousseau, de Genève. Un M. Legros, haute-contre de la Porte-Saint-Martin, a chanté à ravir. On lui a demandé son fameux couplet sur la naissance de monseigneur le dauphin; sa voix est du dernier bien... Connaissez-vous le couplet? (Signes négatifs.) Il est charmant. Le voici.

Elle chante en chevrottant.

Amis, célébrons cet enfant
Qui nous rend heureux en naissant;
C'est presque notre frère.
Eh bien,
Son père est notre père,
Vous m'entendez bien.

Ce couplet fait fureur à la cour et à la ville. En fait de modes, rien de neuf. Les femmes ne mettent plus de mou-

ches, les hommes portent des gants. On dit que le bailli de Suffren va repartir pour les Indes. On a publié une édition d'*Estelle* avec des gravures de Lejay; c'est d'un pastoral délicieux! un bijou de campagne s'il en fut; nous en ferons notre livre de château cet été.

CLAIRE, riant.

Eh bien! personne ne répond à mon amie? (Moment de silence; mademoiselle Kerbriant, Blanche et Paul écoutent et regardent avec étonnement.) Voilà pourtant mon élève, une élève que j'ai formée en six mois: elle va vous en donner la preuve.

MARCELINE, reprenant sa voix de paysanne.

J'aimons ma chaumière
Et ma basse-cour;
Petite fermière
N'a pas d'autre amour.

TOUS, après avoir contenu le rire, s'écrient :

C'est Marceline! c'est Marceline!

MARCELINE, sautant.

C'est Marceline!

CLAIRE.

Voilà les bienfaits de mon éducation secrète.

PAUL, avec tristesse.

C'est décidé; ma sœur Claire aura le prix!

CLAIRE.

Et Marceline lit comme un ange; elle écrit comme moi; elle ne dit plus morguenne, tatigué, j'avions, et toutes ces horreurs que les paysannes devraient oublier une bonne fois pour ne plus nous écorcher les oreilles; il est si aisé de ne pas dire toutes ces bêtises!

MARCELINE.

Oui, c'est très-aisé ; la preuve, c'est que je parlerais maintenant une semaine sans les dire une seule fois.

CLAIRE.

Et enfin, pour achever son éducation, je lui paye, sur mes économies, un an de couvent à Paris.

MARCELINE, essuyant une larme.

Hélas ! tout cela est bien beau ; mais j'éprouve là un serrement à l'idée de quitter mon village ; il est beau, lui aussi, c'est pour lui qu'on a fait ces vers :

Déclamant.

Adieu, mon village
Qu'à la fleur de l'âge
Je quitte demain !
Adieu, mes prairies,
Adieu, fleurs chéries,
Bijoux de ma main !
Adieu, blés et vignes,
Qui formez deux lignes
Sur le grand chemin !
Ma triste pensée
Sur vous est laissée,
Oui, je pars demain !

Si je vous regrette,
Je suis toujours prête
A vous revenir.
Robes et dentelles,
Hélas ! valent-elles
Votre souvenir !
Loin du toit champêtre,
Ma gaîté peut-être
Bientôt va finir.
Si je vous regrette,
Je suis toujours prête
A vous revenir !

Et, puisque je suis en train de pleurer, je vais faire mes adieux à madame de Valbois.

Elle sort en courant.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins MARCELINE.

MADEMOISELLE KERBRIANT *à Claire.*

Voilà une heureuse que tu as faite.

CLAIRE, *avec tristesse.*

Heureuse!... J'ai bien peur de m'être trompée.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Ton intention a été excellente, ma bonne Claire, cela suffit. Je te sais un gré infini de tous les soins que tu as pris pour l'éducation d'une pauvre fille villageoise, mais je te crois assez sage pour t'apprendre que le prix d'honneur ne te sera pas donné...

PAUL, *triomphant.*

Ah! je crois bien! Changer une villageoise en demoiselle, quelle idée! C'est comme si on voulait mettre la place Royale dans notre parc; chacun doit garder sa place, comme dit ce vieux philosophe, notre voisin, qui est tout habillé de noir.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Et toi, mon chéri, apprends de bonne heure à faire une action louable pour l'amour de Dieu...

PAUL.

Cela veut dire que je n'ai pas le prix.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Écoutez, mes chers enfants, Claire et Paul, quand vous saurez ce que votre sœur Blanche a fait, vous lui donnerez vous-mêmes le prix?

CLAIRE.

Bonne tante, nous vous croyons sur parole et nous ne voulons rien savoir; et j'embrasse de tout mon cœur cette sœur chérie qui a mieux fait que moi... Embrasse donc, toi aussi, Paul.

PAUL, embrassant Blanche, à part.

C'est égal, je voudrais bien savoir ce qu'elle a fait de si merveilleux.

MADEMOISELLE KERBRIANT, prenant un médaillon dans un pli de son corsage.

Blanche, ma bonne nièce, voici le prix que tu as mérité, c'est le portrait de ton père, mort glorieusement à Pondichéry au service de la France.

BLANCHE, émue et prenant le médaillon avec respect.

Ce trésor de famille ne me quittera plus.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, MARCELINE.

MARCELINE, arrivant au moment où mademoiselle Kerbriant donne le prix et regardant avec beaucoup d'étonnement.

Ah! mon Dieu! C'est mademoiselle Blanche qui a gagné le prix!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Oui, Marceline.

MARCELINE.

Elle a donc fait l'éducation de deux paysannes?

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Tu sauras tout dans huit jours, quand ma sœur, madame de Valbois, descendra aux salles basses du château, après sa longue maladie...

MARCELINE.

Mais madame de Valbois descendra ce soir.

TOUTES.

Comment, ce soir?

MARCELINE.

Eh bien! oui, je viens de la guérir, moi; je viens d'avancer de huit jours son rétablissement. Madame de Valbois, comme elle vient de me le dire, a gagné huit jours de plus dans sa vie; c'est beaucoup... Ah!... et c'est moi, non, ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Claire qui a donné ces huit jours à sa mère... Ah!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Explique-toi donc.

MARCELINE.

Vous voulez que je vous explique ce qui est clair comme le jour?

TOUTES.

Oui.

MARCELINE.

En me voyant entrer, en m'entendant parler et en me reconnaissant, madame de Valbois a ri de si bon cœur

qu'elle a repris toute sa santé en un clin d'œil. Le rire est un remède, et le meilleur de tous les remèdes, mais on ne le trouve pas dans les pharmacies, parce qu'il ne coûte rien. Vous voyez donc bien que c'est mademoiselle Claire qui a guéri sa maman. En voilà un prix de famille bien gagné! ça vaut mieux que le médaillon.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Tu as raison. Ainsi vous voyez, mes enfants, que les bonnes œuvres sont toujours récompensées...

PAUL, d'un ton lamentablement comique.

Je ne m'en aperçois pas!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Paul, mon ami, tu devrais avoir plus de confiance envers ta bonne tante.

PAUL.

Oui, j'ai confiance, mais je ne vois rien venir.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Tu iras aujourd'hui chez la vieille mère Barnaud, et tu lui achèteras, pour toi, sa belle vache noire, et sans marchander; je la paye et je te la donne.

PAUL, sautant de joie et embrassant sa tante.

Merci, bonne tante; je vous ferai boire du lait gratis.

MARCELINE, ôtant sa perruque poudrée.

Et moi je garderai le troupeau de M. Paul. Tatigué! je restons paysanne! Adieu Paris, les vendanges ne sont pas faites. Mon éducation a guéri madame de Valbois, morguenne! je ne la regrettons pas, mais je ne veux pas quitter ma mère, je veux rester paysanne comme elle, et si, en appre-

nant cela, ma pauvre mère me laisse tomber une de ses larmes sur la main, ce sera mon prix d'honneur.

BLANCHE.

Mon frère, ma sœur, Marceline, entourons ma bonne tante et remercions-la de tout ce qu'elle a fait pour nous.

TOUS.

Oui, oui !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.